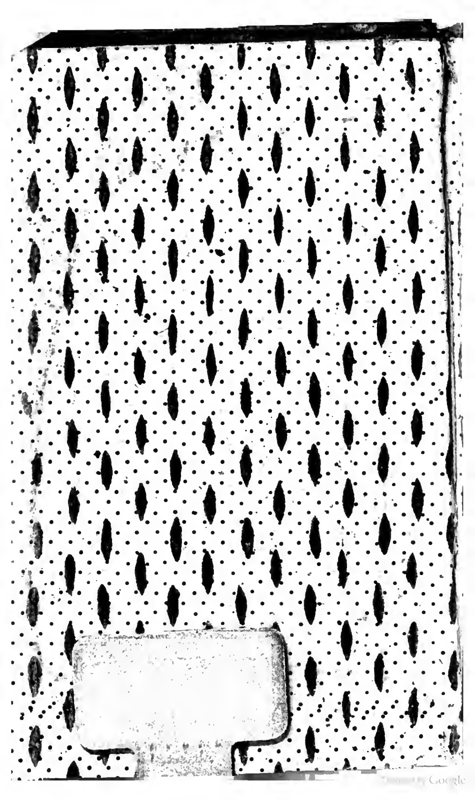
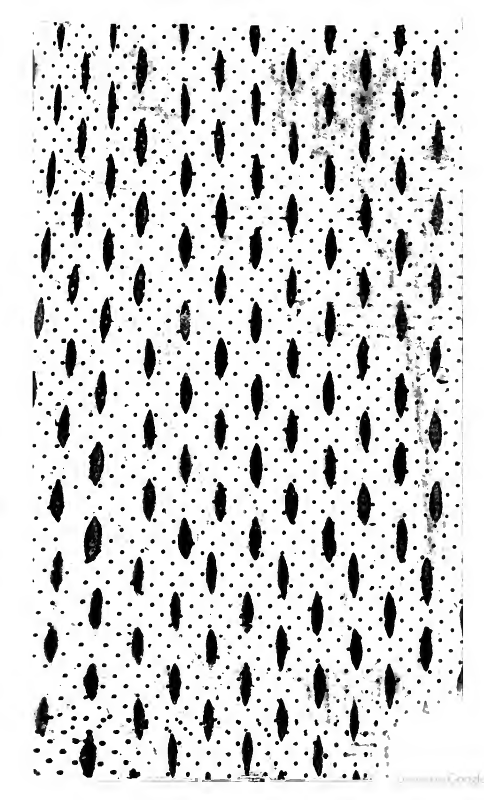






CLARISSE
HARLOWE.

Traduction nouvelle & ſeule complète;

PAR M. LE TOURNEUR.

Sur l'Édition originale revue par Richardson; *avec figures d'après* M. Chodowiecki *de Berlin.*

DÉDIÉE ET PRÉSENTÉE

A MONSIEUR,

FRERE DU ROI.

—— *Humanos mores noſſe volenti*
Sufficit una Domus.

TOME QUATRIEME.

A GENÈVE,
Chez PAUL BARDE, Impr. Libr.

MDCCLXXXV.

HISTOIRE
DE
CLARISSE HARLOWE.

LETTRE I.

Miſs CLARISSE HARLOWE à Miſs HOWE.

A St. Albans, Mardi 11 Avril, après-minuit.

O ma très-chère amie! Après toutes les réſolutions dont je vous ai entretenue dans ma dernière lettre, que dois-je, ou que puis-je vous écrire! De quel front me préſenter à vous, même par une lettre? Vous ſerez bientôt informée, ſi vous ne l'êtes déjà par le bruit public, que votre Clariſſe Harlowe a pris la fuite avec un homme!

Je ſuis bien empreſſée de vous détailler au long toutes les circonſtances. Les vingt-quatre heures du jour, & de chaque jour, ſeront employées à cette grande occupation, juſqu'à ce qu'elle ſoit entièrement finie: j'entends les heures que cet

importun me laissera libres, à présent que je me suis jetée si follement dans la nécessité de lui en sacrifier un grand nombre. Le sommeil a fui de mes yeux. Je n'ai plus de moyen de le rappeler. Et lui n'a plus de beaume qui puisse guérir les plaies de mon ame. Ainsi, vous aurez toutes ces heures, sans interruption, jusqu'à ce que je vous aie fini mon triste récit.

Mais, après ce que j'ai fait, daignerez-vous, ou vous sera-t-il permis de recevoir mes lettres!

O ma chère amie! ..... mais il ne me reste qu'à tirer le meilleur parti que je pourrai de ma situation. J'espère qu'il ne sera pas très-désavantageux. Cependant, je n'en suis pas moins convaincue que j'ai fait, en hasardant cette entrevue, une action téméraire, & qui ne peut être excusée. Toute sa tendresse, tous ses sermens ne peuvent calmer les reproches que mon cœur se fait de cette imprudence.

Le porteur, ma chère, a ordre de vous demander la petite portion de linge que je vous ai envoyée dans de meilleures & de plus agréables espérances.

Ne me renvoyez pas mes lettres. Je ne vous demande que le linge; à moins que vous ne soyez disposée à m'accorder la faveur de quelques lignes, pour m'assurer

ue vous m'aimez encore, & que vous suſ-
endrez votre cenſure juſqu'à l'explication
ntière que je vous promets. Je me ſuis
âtée de vous écrire ſans délai, afin que
vous avez envoyé quelque choſe au dé-
ôt, vous vous hâtiez de le faire retirer,
u d'arrêter ce que vous auriez deſſein de
ire partir.

Adieu, mon unique amie! Je vous con-
re de m'aimer encore. Mais hélas! que
ra votre mère! que dira la mienne! que
ront tous mes proches! & que va dire
a chère Mde. Norton! comme mon frère
ma ſœur vont triompher!

Je ne puis vous dire aujourd'hui com-
ent ni dans quel lieu vous devez m'adreſ-
vos lettres. Je dois partir d'ici (*) de
and matin, haraſſée & fatiguée à mou-
: (¶) mais l'habitude fait que j'écris
jours facilement, lors même que je ſuis
apable de toute autre occupation. Celle-
a fait long-temps, bien long-temps mon
uſement & mon plaiſir: mais je n'y au-
s pas trouvé tant de charme, ſi je ne
is avois pas eu, ma tendre amie, pour

*) St. Albans eſt une petite ville à ſept
es au nord de Londres.

vous écrire. (§) Adieu, encore une fois. Accordez votre pitié & vos prières à votre

CL. HARLOWE.

LETTRE II.

Miss HOWE à Miss CLARISSE HARLOWE.

Mardi à 9 heures du matin.

JE vous écris, parce que vous me l'ordonnez. — Si je vous aime encore! pourrois-je m'empêcher de vous aimer, quand je le voudrois? Vous pouvez vous figurer comme je suis demeurée interdite en ouvrant votre lettre, qui m'apprend la première nouvelle... Grand Dieu du ciel & de la terre! mais..... mais que puis-je dire? Je meurs d'impatience dans l'attente des détails.

Que le ciel ait pitié de moi! Mais est-il possible.....

Oui, ma mère sera bien étonnée. Comment lui annoncerai-je cet événement? hier au soir encore, à l'occasion de quelques défiances que votre insensé d'oncle lui avoit mis dans la tête, je l'assurois, fondée sur vos propres déclarations si posi-

ives, que ni homme ni démon ne vous
eroit jamais faire un pas qui dérogeât aux
plus fcrupuleufes loix de l'honneur.

Mais encore, une fois, eft-il poffible... quelle femme, à ce compte..... mais je prie le ciel qu'il vous conferve.

Qu'il ne vous échappe rien dans vos lettres. Adreffez-les moi néanmoins chez Mde. Knollis, jufqu'à de plus amples éclairciffemens.

Obfervez, ma chère, que toutes mes xclamations ne font point une manière .e vous blâmer. Je ne vois de coupables ue vos parens. Cependant, je ne conçois as comment vous avez pu changer de réolution.

Mon embarras eft extrême pour faire ette ouverture à ma mère. Cependant, fi lui laiffe le temps d'être informée par uelque autre, & qu'elle apprenne enfuite ue je l'ai été plutôt qu'elle, je ne lui peraderai jamais que je n'aie pas eu de part votre évafion. Et cependant que je meure, je fais qu'elle voie prendre pour le lui nnoncer.

Mais c'eft vous caufer de la peine, quoi ue ce foit bien sûrement, fans en avoir ntention.

Je dois vous répéter mon ancien conil : fi vous n'êtes point encore mariée,

gardez-vous de différer la cérémonie. Dans l'état où ſont les choſes, je ſouhaiterois qu'on pût penſer que vous étiez mariée ſecrètement avant votre départ. Si ces hommes font-valoir, & ſouvent pour notre malheur, le mot d'*autorité*, lorſque nous ſommes à eux, pourquoi ne tirerions-nous pas quelque avantage de ce mot déteſté, dans un cas tel que le vôtre, pour le ſoutien de notre réputation; lorſqu'ils nous engagent à violer les droits d'une autorité bien plus naturelle?

Ce qui me chagrine preſque autant que tout le reſte, c'eſt que votre frère & votre ſœur ſont maintenant au comble de leurs vœux. Je ne doute pas qu'à préſent, on ne ſoit occupé à changer les teſtamens, & à d'autres pareils actes de dépit.

On m'avertit en ce moment que Miſs Lloid & Miſs Bidulph demandent à me voir. Leur impatience, dit Killy, (*) eſt extrême. Vous jugez aiſément du motif qui les amène. — Il faut que je voie ma mère, avant que de leur parler. Je n'ai d'autre moyen de me juſtifier que de lui montrer votre lettre. Il me ſera impoſſible de lui dire un mot, juſqu'à ce qu'elle ſe ſoit miſe elle-même hors d'haleine. Par-

(*) Diminutif de *Catherine*.

on, ma chère. C'eſt la ſurpriſe qui me icte tout ce que j'écris. Si votre meſſager toit moins preſſé, & ſi je n'avois pas ici os deux amies qui m'attendent, je r'écri-ɔis une autre lettre, dans la crainte que elle-ci ne vous afflige.

Je remets votre linge au meſſager. Si ous déſirez quelque choſe qui ne me ſoit as abſolument impoſſible, ordonnez ſans ſerve à votre fidelle

ANNE HOWE.

LETTRE III.

Liſs CLARISSE HARLOWE à Miſs HOWE.

Mardi, au ſoir.

E ſens combien je vous dois de remercî-ens, ma chère *Miſs Howe*, pour votre ɔnté qui daigne s'intéreſſer encore au rt d'une créature, dont la conduite eſt evenue pour vous l'occaſion d'un ſi grand andale. Je crois, en vérité, que cette ɔnſidération m'afflige autant que le mal ême.

Apprenez-moi. . . . . mais je crains de le voir ! ce que votre mère a dit.

Je ſuis encore tourmentée, & de la

même impatience, & de la même crainte, d'apprendre ce que mes jeunes compagnes, qui peut-être cesseront pour jamais de l'être, disent à présent de moi.

Elles n'en peuvent, après tout, rien dire de pis que ce que je vous dirai moi-même. Vous me verrez m'accuser sans ménagement, à chaque ligne de mon récit, sur tous les points où je me croirai justement répréhensible. Si le récit que j'ai à vous faire peut fournir quelque excuse qui diminue ma faute (car c'est tout ce que peut espérer une infortunée, qui ne sauroit s'excuser à ses propres yeux) je fais ce que je peux me promettre de votre amitié, mais je n'attends pas la même indulgence de la charité des autres, dans un temps où je ne doute point que toutes les bouches ne soient ouvertes contre moi; & que tous ceux qui connoissent *Clarisse Harlowe* ne condamnent l'imprudente fugitive.

❦

Après avoir porté au dépôt la lettre qui étoit pour vous, & qui m'a occupé, je puis le dire, jusqu'à la dernière heure, je retournai au cabinet de verdure, où je commençai par reprendre, dans la fente du mur, ma lettre à M. Lovelace; & là, je m'efforçai, aussi paisiblement que ma

tuation le permettoit, de me rappeler &
e raſſembler diverſes circonſtances de
entretien que j'avois eu avec ma tante.
n les comparant avec quelques articles
e la lettre de ma *couſine Dolly*, je commençai à me flatter que ce mercredi, qui
approchoit, n'étoit pas auſſi redoutable
pour moi que je l'avois cru: & voici comment je raiſonnai avec moi-même.

« Mercredi ne ſauroit être abſolument le jour qu'on a fixé pour mon malheur; quoique dans la vue de m'intimider, on puiſſe ſouhaiter que je le croie. Le contrat n'eſt pas ſigné, & on ne me l'a pas encore préſenté à ſigner. Je puis refuſer encore de le ſouſcrire; malgré la difficulté d'y réſiſter, ſi c'eſt mon père qui me le préſente. D'ailleurs, mon père & ma mère ne ſe propoſent-ils pas, ſi je les oblige à prendre le parti de la violence, de ſe rendre chez mon oncle Antonin, pour s'épargner le chagrin d'entendre mes cris & mes appels? cependant ils doivent être préſens à l'aſ-ſemblée de mercredi; & quelque ſujet d'effroi que je puiſſe trouver dans la penſée de paroître ſolemnellement devant tous mes parens aſſemblés, c'eſt peut-être ce que j'ai de plus heureux à ſouhaiter, puiſque mon frère & ma ſœur

„ me croient tant de crédit fur le cœur de „ toute la famille, qu'ils ont regardé mon „ éloignement comme une première pré- „ caution néceffaire au fuccès de leurs „ vues.

„ Je ne dois pas douter non plus que „ mes prières & mes larmes, comme je „ me le fuis déjà promis, ne touchent „ quelques-uns de mes proches en ma fa- „ veur; & lorfque je paroîtrai devant eux „ avec mon frère, j'expoferai avec tant „ de force la malignité de fes intentions, „ que j'affoiblirai néceffairement fon pou- „ voir.

„ Et puis, dans les plus fâcheufes fup- „ pofitions, lorfque j'adrefferai ma récla- „ mation au Miniftre, comme j'y fuis ré- „ folue, il n'aura pas la hardieffe de paffer „ outre. M. *Solmes* n'aura pas non plus „ celle d'accepter une main forcée, qui „ ne ceffera pas de repouffer la fienne. „ Enfin, s'il ne me refte que ce moyen, „ je puis alléguer des fcrupules de conf- „ cience & faire même valoir des obliga- „ tions précédentes; „ car, ma chère, j'ai donné lieu à M. Lovelace, comme vous le verrez dans une des lettres que vous avez entre les mains, d'efpérer que s'il ne me donne volontairement aucun fujet de plainte ou d'offenfe, je ne ferai jamais

un autre homme, tant qu'il ne sera point
ngagé lui-même. C'est une démarche qui
n'a paru nécessaire, pour contenir des res-
entimens qu'il croit justes contre mon
rère & mon oncle. " J'en appellerai donc,
ou j'abandonnerai le jugement de mes
scrupules au sage docteur Lewin: & il
est impossible que du moins ma mère &
ma tante ne soient pas touchées d'une
si forte raison.,,

En me rappelant à la hâte tous ces mo-
fs de confiance & de courage, je me féli-
tai moi-même d'avoir renoncé au dessein
: partir avec M. *Lovelace*.

Je vous ai dit, ma chère, que je ne
épargnerois pas dans mon récit; & je
m'arrête à ce détail, que pour le faire
vir à la condamnation de la démarche
ns laquelle j'ai été si malheureusement
traînée. C'est un argument qui conclut
ntre moi avec d'autant plus de force,
e dans tout ce que ma cousine Dolly
avoit écrit, d'après le témoignage de
tty & de ma sœur, j'avois cru recon-
tre qu'on avoit eu dessein, par cette
e, de me précipiter dans quelque réso-
on désespérée, & peut-être de me por-
à quelque témérité telle que celle où
été engagée, comme le plus sûr moyen
me perdre auprès de mon père & de

mes oncles. Que le ciel me pardonne ſi je porte un jugement trop déſavantageux de leurs vues! mais ſi ce jugement eſt juſte, il demeure vrai qu'ils m'ont tendu le plus noir de tous les piéges, & que j'y ſuis tombée. Et ils peuvent triompher aujourd'hui, ſi ce peut être un triomphe pour eux, que la ruine d'une ſœur qui ne leur a jamais fait ni ſouhaité aucun mal.

Mes raiſonnemens en diminuant mes craintes du mercredi, augmentèrent celle de mon entrevue avec M. Lovelace. Il me parut alors, non ſeulement le plus prochain, mais le plus grand de mes maux: le plus grand à la vérité, parce qu'il étoit le plus prochain; car dans le trouble où j'étois, aſſiégée de toutes parts, je ne ſongeois guères que l'événement de cette entrevue pût devenir ce qu'il eſt devenu. M. *Lovelace* n'ayant pas reçu ma lettre, je m'attendois bien à une diſpute avec lui; mais après avoir tenu ferme contre des perſonnes ſi reſpectables, des autorités ſi ſacrées, lorſqu'elles m'avoient paru bleſſer la juſtice & la raiſon, je penſois qu'il ſeroit bien étrange que je n'euſſe pas aſſez de courage pour une épreuve bien moins forte, ſurtout ayant ſi fort à me plaindre de ſa négligence de n'avoir pas envoyé prendre ma lettre.

Comme

Comme un rapide instant peut quelquefois décider notre sort pour la vie! Si j'avois eu deux heures de plus pour continuer mes réflexions & pour étendre & approfondir ces nouvelles lumières... Mais peut-être alors même j'aurois pu encore lui donner un rendez-vous. Insensée que j'étois! qu'avois-je besoin de lui faire espérer que s'il m'arrivoit de changer de pensée, je lui en expliquerois de vive voix les raisons? Hélas, ma chère! un caractère obligeant est un caractère bien dangereux: en nous portant à satisfaire les autres, il nous mène souvent à nous désobliger nous-même.

Lorsque la cloche eut sonné le dîner des domestiques, *Betty* vint & me demanda si j'avois quelques ordres à lui donner avant qu'elle allât se mettre à table, me répétant qu'elle seroit employée l'après-midi, & qu'elle croyoit qu'on s'attendoit que je ne monterois pas à ma chambre qu'elle en fût descendue, ou que je n'eusse vu ma tante ou Miss Hervey. Je lui fis diverses questions sur la cascade qui avoit été réparée depuis peu; & je témoignai quelque désir de la voir jouer, dans le dessein (que d'adresse pour me tromper moi-même, comme l'événement l'a vérifié!) qu'à son tour elle fût portée à me chercher dans

cette partie du jardin, qui eſt fort éloignée de celle où elle me laiſſoit.

A peine avoit-elle eu le temps de rentrer au château, que j'entendis le premier ſignal. Dans quelle agitation fut mon cœur! mais il n'y avoit pas de temps à perdre. Je m'avançai vers la porte du jardin, & ne voyant perſonne aux environs, je tirai le verrouil; il avoit déjà ouvert avec ſa clé. Et je le trouvai là qui m'attendoit avec l'air d'impatience le plus tendre & le plus animé.

A ſa vue un mortel effroi me ſaiſit: je fus prête à m'évanouir. Les mouvemens de mon cœur me ſembloient convulſifs: j'étois ſi tremblante, que s'il ne m'eût préſenté le bras pour me ſervir d'appui, je n'aurois pu me ſoutenir ſur mes jambes.

Ne craignez rien, très-chère Clariſſe, me dit-il. Le caroſſe eſt à deux pas: cette charmante condeſcendance me lie à vous au-delà de mes expreſſions & de toute reconnoiſſance.

Reprenant un peu mes eſprits, tandis qu'il me tenoit la main & me tiroit après lui; — oh! M. *Lovelace*, lui dis-je, je ne puis vous ſuivre; je ne le puis abſolument: — je vous l'ai marqué par une lettre; laiſſez-moi, & je vais vous la montrer: elle étoit-là depuis hier au matin; je vous avois

ecommandé d'y veiller jusqu'au dernier noment, dans la crainte de me voir obligée à rétracter ma promesse. Vous l'auriez trouvée, si vous aviez suivi cet avis.

Il me répondit presque hors d'haleine, " j'ai moi-même été veillé, ma très-chère imie; je n'ai pas fait un pas qui n'ait été suivi. Mon fidelle valet n'a pas été moins observé depuis samedi, & n'a jamais osé s'approcher de vos murs. — Et dans un noment; nous allons être découverts ici. Hâtons-nous, charmante Clarisse; cet instant doit être celui de votre délivrance. Si vous négligez cette occasion, vous n'en retrouverez jamais une semblable. "

Quel est votre dessein, Monsieur, quittez ma main; car je vous déclare (*en me débattant avec force*) que je mourrai plutôt que de vous suivre.

Bon Dieu ! qu'entends-je ? avec un regard plein de trouble & de surprise, mais sans cesser de me tirer après lui, en s'éloignant toujours de la porte. Ce n'est pas le moment de contester ensemble. Sûrement vous ne pouvez pas douter de mon honneur & vous ne voudriez pas me donner sujet de douter du vôtre.

Si vous avez la moindre estime pour moi, M. Lovelace, cessez de me presser davantage. Je suis venue ici avec une réso-

lution fixe & déterminée; laiſſez-moi vous donner la lettre que je vous avois écrite : j'y ajouterai d'autres raiſons , & toutes vous convaincront que je ne dois pas partir.

Rien , Madame , rien ne peut me convaincre.... Par tout ce qu'il y a de ſacré , je ne vous quitte pas ! Vous quitter en ce moment , c'eſt vous perdre pour toujours.

Dois-je être ainſi violentée ? repris-je avec une force égale à mon indignation. Quittez mes mains , Monſieur. Je ſuis décidée à ne point partir avec vous , & je vous convaincrai que je ne le dois pas.

Tous mes parens vous attendent , Mademoiſelle ! Tous les vôtres ſont déterminés contre vous ! Mercredi prochain eſt le jour, le jour important , peut-être le jour fatal ! Voulez-vous reſter pour être la femme de *Solmes ?* Eſt-ce là votre dernière réſolution ?

Non , jamais , jamais je ne veux être à cet homme-là. Mais je ne veux point partir avec vous. — Ne me tirez pas ainſi malgré moi. — Comment êtes-vous aſſez hardi , Monſieur.... Je ne ſuis venue ici que pour vous déclarer que je ne veux point partir. — Je ne vous aurois pas vu , ſi je n'avois appréhendé de vous quelque action téméraire. En un mot , je ne partirai

point. Que prétendez-vous ?.... faiſant toujours mes efforts pour dégager ma main d'entre les ſiennes.

Quelle manie peut s'être emparée de mon ange! quittant mes mains, & prenant un ton plus doux. Quoi! après tant d'odieux traitemens de la part de vos proches, des vœux ſi ſolemnels de la mienne, une affection ſi ardente, vous me poignardez par le refus de tenir vos promeſſes!

Nous n'avons pas le temps de nous expliquer, M. Lovelace! Je vous ferai connoître mes raiſons dans des circonſtances plus favorables. Je ne puis partir avec vous à préſent. Encore une fois, ne me preſſez plus : je ne dois pas ſans doute être expoſée à la violence de tout le monde?

Je vois ce que c'eſt, me dit-il, d'un air abattu, mais paſſionné. Quelle eſt la barbarie de mon ſort! Enfin, vous êtes réduite; votre frère & votre ſœur ont prévalu : & il faut que j'abandonne mes eſpérances au plus mépriſable de tous les hommes.

Je vous répète encore, en l'interrompant, que je ne ſerai jamais à lui. Tout peut prendre Mercredi une iſſue à laquelle vous ne vous attendez point....

Ou ne la pas prendre! Alors, juſte ciel!

Ce ſera leur dernier effort: j'ai de fortes raiſons de le croire.

Et j'ai des raiſons de le croire auſſi, — puiſqu'en demeurant plus long-temps, vous ſerez inévitablement la femme de *Solmes*.

Non, non, répondis-je. — Je me ſuis fait quelque mérite auprès d'eux ſur un point; ils ſeront mieux diſpoſés pour moi; j'obtiendrai du moins un délai, je ſuis sûre de l'obtenir : j'ai plus d'un moyen pour gagner du temps.

Eh! que ſerviront les délais, Mademoiſelle ? il eſt clair que vous n'avez pas d'eſpérance au-delà : il eſt clair que vous n'en avez pas d'autre, dès que vous mettez tout au haſard de cette iſſue, ſi incertaine..... O ma chère, ma très-chère vie! laiſſez-moi vous conjurer de ne pas vous expoſer à des riſques de cette importance. Je ſuis en état de vous convaincre que ſi vous retournez ſur vos pas, vous êtes plus qu'en danger de vous voir Mércredi la femme de *Solmes*. Prévenez-donc, tandis que vous en avez le pouvoir, prévenez les événemens funeſtes, qui ſeront la ſuite de cette horrible certitude.

Auſſi long-temps qu'il me reſtera quelque jour à l'eſpérance, votre honneur, M. Lovelace, demande comme le mien (du

moins si vous avez pour moi l'estime que vous prétendez avoir, & si vous désirez que je me le persuade,) que ma conduite, dans une affaire si importante, justifie parfaitement ma prudence.

Votre prudence, Mademoiselle ! Eh ! quand a-t-elle été jamais soupçonnée ? Cependant, voyez-vous que votre prudence, que votre respect aient été comptés pour quelque chose, par des esprits invinciblement déterminés ?

Là-dessus, il me fit une énumération pathétique des mauvais traitemens que j'ai soufferts, avec le soin continuel de les attribuer tous au caprice & à la malignité d'un frère, qui, d'un autre côté, soulève tout le monde contre lui; insistant particulièrement sur la nécessité où j'étois, pour me réconcilier avec mon père & mes oncles, de me dérober au pouvoir de cet irréconciliable persécuteur. " Toute la confiance de votre frère, continua-t-il, se fonde sur votre facilité à souffrir ses insultes. Comptez que votre famille entière s'empressera de vous rechercher, quand vous vous serez affranchie de cette cruelle oppression. Elle ne vous verra pas plutôt avec ceux qui ont le pouvoir & le dessein de vous faire rendre justice, qu'elle vous restituera votre terre. Pourquoi donc,

paſſant le bras autour de moi, & recommençant à me tirer avec douceur, pourquoi héſiter un moment ? Voici le temps... Fuyez avec moi, je vous en conjure, ma très-chère Clariſſe ! fiez-vous à l'homme qui vous adore & qui eſt perſécuté avec vous ! N'avons-nous pas ſouffert pour la même cauſe ? Si vous appréhendez quelque reproche, faites-moi l'honneur de conſentir (& je vous convaincrai que je le mérite) d'être à moi : & croyez-vous qu'alors je ne ſois pas capable de défendre, & votre perſonne, & votre réputation ? "

Ne me preſſez pas davantage, M. Lovelace, je vous en conjure. Vous venez de toucher un article ſur lequel je veux m'expliquer, avec plus de liberté, que la prudence ne me le permettroit peut-être dans une autre occaſion. Je ſuis convaincue que Mercredi prochain (ſi j'avois plus de temps, je vous en donnerois les raiſons) ne ſera pas le jour que nous avons tous deux à redouter ; & ſi, ce jour paſſé, je trouve mes parens toujours déterminés en faveur de M. Solmes, j'imaginerai quelque moyen de vous rejoindre, accompagnée de Miſs Howe, qui n'eſt pas votre ennemie. Et la célébration une fois accomplie, je ne verrai plus qu'un devoir dans une démarche, qui auparavant me paroîtroit crimi-

nelle, parce que, jusqu'à ce moment, l'autorité de mon père n'est pas surmontée par des droits encore plus sacrés.

Très-chère Clarisse.....

En vérité, M. Lovelace, si vous disputez encore.... si cette déclaration, plus favorable que je n'avois intention de la faire, ne vous satisfait pas, je saurai alors ce que je dois penser de votre reconnoissance & de votre générosité.

Le cas, Mademoiselle, n'admet point cette alternative. Je suis pénétré de reconnoissance; je ne puis vous exprimer combien je m'estimerois heureux de la charmante espérance que vous me donnez, s'il étoit certain qu'en demeurant ici plus long-temps, vous serez mercredi la femme d'un autre homme. Songez, très-chère Clarisse, quel surcroît de douleur l'espérance même que vous m'offrez dans l'avenir est capable de me causer, lorsqu'elle est envisagée sous cette face.

Soyez sûr, bien sûr que je souffrirois plutôt la mort que d'être à M. Solmes: si vous voulez que je prenne confiance à votre honneur, pourquoi douteriez-vous du mien?

Ce n'est pas de votre honneur, Mademoiselle, que je doute, c'est de votre pouvoir: jamais, jamais vous n'aurez la même

occaſion... très-chère Clariſſe, permettez... & ſans attendre ma réponſe, il s'efforçoit encore de me tirer après lui.

Où m'entraînez-vous, Monſieur? quittez-moi ſur-le-champ. Cherchez-vous à me retenir, pour rendre mon retour dangereux ou impoſſible? Je ſuis très-irritée. Laiſſez-moi tout-à-l'heure, ſi vous voulez que je ne juge pas mal de vos intentions.

Mon bonheur, Mademoiſelle, & préſent & futur, & la ſûreté de votre implacable famille, dépendent de cet inſtant.

Allez, Monſieur; je me repoſe de la ſûreté de mes parens ſur la providence & ſur les loix. Vous ne m'engagerez point par des menaces, dans une témérité que mon cœur condamne. Irai-je, pour aſſurer ce que vous nommez votre bonheur, ſacrifier pour toute ma vie le repos de mon ame?

Ah! ma chère ame, vous nous faites perdre des momens précieux, dans le temps que la perſpective du bonheur commence à s'ouvrir pour nous. Le chemin eſt libre; il l'eſt encore: mais un inſtant peut vous le fermer. — Quels peuvent être vos doutes? Je me dévoue à la damnation éternelle, ſi toutes vos volontés ne font pas ma loi ſuprême. Toute ma famille vous attend. Votre parole engagée vous ſomme

de la tenir.. Mercredi prochain... très-chère créature! penſez à ce fatal Mercredi! Eh! que prétends-je par mes inſtances, que de vous faire prendre la voie la plus propre à vous réconcilier avec tous ceux de vos proches que vous eſtimez le plus?

Laiſſez-moi, Monſieur, être mon juge moi-même dans ce qui m'intéreſſe. Vous qui blâmez la violence de mes parens, ne cherchez pas vous-même à me violenter ici. Je ne le ſouffrirai pas. Vos inſtances augmentent ma répugnance & mes craintes: je veux me retirer: Allons... laiſſez-moi me retirer, avant qu'il ſoit trop tard; avant que nous ayons ſujet de nous repentir tous deux..... Laiſſez-moi; comment osez-vous employer la force? Eſt-ce ainſi que vous me ferez croire à cette ſoumiſſion ſans réſerve, à laquelle vous vous êtes engagé par tant de ſermens? Quittez ma main tout-à-l'heure, ou je vais appeler du ſecours par mes cris.

Je vous obéis, ma très-chère Clariſſe, en laiſſant ma main libre, il retira la ſienne, avec un regard plein d'une ſi tendre réſignation, que connoiſſant la violence de son caractère, je ne pus me défendre d'en être un peu touchée. Cependant je me retirais à grands pas, loaſque d'un air ſombre, jetant un regard ſur ſon épée, mais

se hâtant en quelque sorte d'en écarter sa main, il plia ses deux bras sur sa poitrine, comme si quelque réflexion subite l'eût fait revenir d'une idée téméraire. — Arrêtez un moment, cher objet de toute ma tendresse ! Arrêtez un seul moment. Votre retraite est libre & sûre, si vous êtes résolue de rentrer. La clé est demeurée au pied de la porte. Mais, Mademoiselle, Mercredi prochain..... Vous êtes Mde. Solmes..... Ne me fuyez pas avec cet empressement ! Ecoutez-moi.... quelques mots encore.

Lorsque je fus à la porte du jardin, je m'arrêtai; d'autant plus tranquille, que je voyois effectivement la clé, dont je pouvois me servir pour rentrer à ma volonté. Mais commençant à craindre qu'on ne s'apperçût de mon absence, je lui dis que je ne pouvois demeurer plus long-temps; que je m'étois déjà trop arrêtée; que je lui expliquerois toutes mes raisons par écrit. Et comptez sur ma parole, M. Lovelace, ajoutai-je, en me baissant pour prendre la clé & ouvrir, je mourrai plutôt que d'être à cet homme-là. Vous savez ce que je vous ai promis, si je me trouve en danger.

Un mot, Mademoiselle, encore un seul mot! en s'approchant de moi, les bras toujours croisés, pour me persuader apparemment qu'il renonçoit à tout dessein violent

violent contre lui-même. Rappelez-vous ſeulement que je ſuis venu ici à votre ordre, pour vous délivrer, au péril de ma vie, de vos geoliers & de vos perſécuteurs; avec la réſolution, le ciel m'en eſt témoin, ou puiſſe-t-il m'abîmer à vos yeux! (telle fut ſa terrible imprécation) de vous tenir lieu de père, d'oncle, de frère; & dans l'humble eſpérance de joindre tous ces titres à celui d'époux, en abandonnant à vous-même le choix du temps & des conditions. Mais puiſque je vous trouve ſi diſpoſée à crier au ſecours contre moi, c'eſt-à-dire, à appeler ſur moi la vengeance de votre famille entière, je ſuis content d'en courir tous les riſques. Je ne vous demande plus de partir avec moi: je veux vous accompagner dans le jardin, & juſqu'au château; ſi je ne trouve pas d'obſtacle ſur la route. — Que cette réſolution ne vous étonne pas, Mademoiſelle; oui, j'irai avec vous au-devant du ſecours que vous auriez voulu appeler. Je leur ferai face à tous, mais ſans aucun deſſein de vengeance, s'ils ne pouſſent pas l'inſulte trop loin. Vous verrez ce que je ſuis capable de ſouffrir encore pour vous: & nous eſſayerons tous deux, ſi nos juſtes plaintes, ſi les inſtances & les procédés de l'honneur, peuvent m'attirer le traitement

qu'un homme d'honneur a droit d'attendre d'eux.

S'il m'avoit menacée de tourner son épée contre lui-même, & qu'il m'eût supposée assez novice pour espérer de m'intimider par un si misérable artifice, j'étois bien préparée à n'y répondre que par le mépris. Mais cette résolution de m'accompagner jusques devant mes parens, prononcée d'un air si sérieux, me pénétra de terreur. — Quel dessein, M. Lovelace! Au nom de Dieu, laissez-moi, Monsieur; laissez-moi; je vous en conjure.

Pardon; Mademoiselle; mais dispensez-moi, je vous prie, de vous obéir. J'erre depuis assez long-temps, comme un voleur, autour de ces murs solitaires. Assez & trop long-temps, j'ai souffert les outrages de votre frère, & de vos autres parens. L'absence ne fait qu'augmenter leur malignité. Je suis au désespoir. Il ne me reste à tenter que cette voie; car, n'est-ce pas après-demain Mercredi? Je n'ai fait qu'encourager leur haine par ma douceur & ma patience; & je ne veux pas néanmoins en sortir encore: vous verrez, Mademoiselle, ce que je souffrirai pour vous. Mon épée dans son fourreau sera remise entre vos mains, & (il me pressa effectivement de la prendre) mon cœur, si vous le vou-

lez (en appuyant une main fur fon fein) fervira de fourreau à celle de votre frère. La vie n'eft rien pour moi, fi je vous perds. Daignez, Mademoifelle, me montrer la route au travers du jardin. (en s'avançant vers la porte.) Je vous fuivrai, au rifque d'y périr: trop heureux, quelque mort qui m'attende, de la recevoir en votre préfence. Servez - moi de guide, chère Clariffe! (remettant fon épée dans le ceinturon.) Venez voir ce que je puis fupporter pour vous : & ramaffant la clé, il la pofa dans la ferrure; mais il la laiffa retomber, fans avoir ouvert, fur mes preffantes inftances.

Quelles peuvent être vos vues, M. Lovelace, lui dis - je? voulez-vous expofer votre vie? A quoi voulez - vous m'expofer moi - même? Eft - ce là votre générofité? Ainfi donc tout le monde abufe cruellement de ma douceur! — & je me mis à pleurer, fans qu'il me fût poffible de m'en empêcher.

Il fe jeta auffitôt à genoux devant moi, avec une ardeur qui ne pouvoit être contrefaite, & qui étinceloit dans fes yeux.— Qui pourroit réfifter à la vue d'une fi touchante émotion? O divinité de mon cœur! toujours à mes pieds, & prenant refpectueufement dans fes deux mains la mienne

qu'il preſſa de ſes lèvres) ordonnez-moi de partir, avec vous, ſans vous, tout ce que vous voudrez, je jure à vos pieds une aveugle obéiſſance. Mais j'en appelle à tout ce que vous connoiſſez de la cruauté que vos parens exercent contre vous, de leur haine déterminée contre moi, de leur faveur auſſi déterminée pour l'homme que vous haïſſez ; (¶) (& Madame, ſi vous ne le haïſſiez pas, j'aurois peine à attacher quelque prix à votre eſtime, quelque part que vous l'euſſiez placée.) (§) J'en appelle à tout ce que vous ſavez, à tout ce que vous avez ſouffert, & je vous demande ſi vous n'avez pas raiſon de redouter ce Mercredi qui fait ma terreur ! Je vous demande ſi vous pouvez eſpérer de voir jamais renaître une ſi belle occaſion ! Le caroſſe à deux pas ; mes amis qui attendent impatiemment l'effet de vos propres réſolutions ; un homme, dont la volonté eſt en tout ſoumiſe à la vôtre, qui vous conjure ici à genoux de demeurer maîtreſſe de vous-même ; voilà tout, Mademoiſelle ; & je ne vous demanderai votre eſtime que lorſque j'aurai pu vous convaincre que j'en ſuis digne ; une fortune, des alliances à l'épreuve de toute objection : ô ma chère *Clariſſe !* (preſſant encore une fois ma main de ſes lèvres) ne laiſſez point échap-

ıer cette occaſion. Jamais, jamais vous ı'en retrouverez une pareille.

Je le priai de ſe lever. Il ſe leva; & je ui dis que ſans le trouble extrême où il n'avoit jetée, je ne doutois pas de le con-'aincre que lui & moi, nous avions envi-agé ce Mercredi avec plus de frayeur qu'il ıe convenoit. J'allois lui expliquer mes aiſons : mais ſe hâtant de m'interrompre : i j'avois, me dit-il, Mademoiſelle, la noindre probabilité, une ombre de l'eſ-ıérance dont vous vous flattez, je ne ſerois ıu'obéiſſance & réſignation. Mais la diſ-ıenſe eſt obtenue. Le Miniſtre eſt averti : 'eſt ce pédant de *Brand* qui s'eſt offert.) ma très-chère Clariſſe! ces préparatifs ne ous annoncent-ils donc qu'une épreuve ?

Quand on ſe propoſeroit les dernières xtrémités, vous ne ſavez pas, Monſieur, oute foible que vous me ſuppoſez, de uelle fermeté je ſuis capable. Vous ne ıvez pas quel eſt mon courage, & com-ıent je ſais réſiſter, lorſque je me crois ıdignement perſécutée, ou maltraitée ſans ıiſon. Et vous ignorez ce que j'ai déjà ſouf-:rt, ce que j'ai eu la force de ſoutenir, de-uis que je ſais que c'eſt à des inſtigations eu fraternelles que je dois attribuer tous ıes maux.

Je dois tout attendre, Mademoiſelle,

de la nobleſſe de votre ame. Mais les forces peuvent vous manquer. Que ne doit-on pas craindre du caractère inflexible d'un père ſi abſolu avec une fille ſi ſoumiſe ? Un évanouiſſement ne vous ſauvera pas ; & peut-être ne feront-ils pas fâchés de cet effet de leur barbarie. A quoi vous ſerviront les plaintes, après la célébration accomplie ? Le coup fatal ne ſera-t-il pas porté, avec toutes les ſuites inévitables ; dont la ſeule idée met mon cœur à la torture ? A quel tribunal appellerez - vous ? Que vous ſervira votre réſiſtance contre les conſéquences d'un engagement qui n'aura pas eu d'autres témoins que ceux qui vous y auront forcée, & qui feront vos plus proches parens ?

J'étois sûre, lui dis-je, de me procurer du moins un délai. J'avois plus d'un moyen pour obtenir ce délai. Rien ne pouvoit nous être plus fatal à tous deux, que d'être ſurpriſe en ce moment avec lui. Cette crainte, lui dis-je, m'agitoit au point que mon cœur étoit près d'y ſuccomber. Je ne ſaurois que penſer de lui, s'il cherchoit à me retenir plus long-temps ; & en me laiſſant la liberté de me retirer, il s'aſſuroit des droits à ma reconnoiſſance.

Alors, ayant ramaſſé lui - même la clé pour ouvrir la porte, & me laiſſer rentrer dans le jardin, il fit un mouvement de

urprise, comme s'il eût entendu quelqu'un
e l'autre côté du mur; & il porta la main
ur son épée. Ce mouvement me causa tant
le frayeur, que je me crus prête à tomber
ses pieds. Mais il me rassura aussitôt. Il
voit cru, me dit-il, entendre quelque
ruit derrière le mur: mais ce n'étoit sans
oute que l'effet de son inquiétude pour
a sûreté: le bruit auroit été bien plus
ort, s'il y avoit eu réellement quelqu'un.

Ensuite, il me présenta la clé. Si vous
tes déterminée, Mademoiselle.... Cependant je ne puis, je ne dois pas vous quitter: il faut que j'entre avec vous. Pardon;
ais il faut absolument que j'entre dans
e jardin avec vous.

Eh quoi, Monsieur, serez-vous assez
eu généreux pour vouloir tirer avantage
e mes craintes — & du désir que j'ai de
révenir de nouveaux malheurs? Folle que
suis, de m'occuper de la satisfaction de
out le monde, tandis que personne ne
ense à la mienne! .....

Très-chère Clarisse! (en m'interrompant, & retenant ma main qui portoit en
emblant la clé à la serrure) c'est moiême qui vais ouvrir la porte, si vous
oulez rentrer. Mais encore une fois, conidérez qu'en obtenant même ce délai qui
it votre unique espérance, vous pouvez

être renfermée plus étroitement. Je ſuis informé que vos parens ont déjà délibéré là-deſſus. Toute correſpondance alors ne vous ſera-t-elle pas fermée, avec *Miſs Howe*, comme avec moi ? De qui recevrez-vous des ſecours, ſi la fuite vous devient néceſſaire ? Réduite à voir le jardin de vos fenêtres, ſans avoir la liberté d'y deſcendre, comme vous regretterez alors l'occaſion qui s'offre à vous aujourd'hui, ſi votre haine ſe ſoutient contre M. Solmes ! Mais hélas ! il eſt impoſſible qu'elle ſe ſoutienne. Si vous rentrez, ce ne peut être que par le mouvement d'un cœur prêt à céder. (Vous direz que c'eſt par obéiſſance & par devoir). Mais ce ſera réellement parce que ſa propre volonté lui pèſe, & qu'il eſt déjà fatigué de ſa réſiſtance.

Je ne puis ſouffrir, Monſieur, de me voir ſans ceſſe arrêtée. Ne ſerai-je donc jamais libre de me conduire par mon propre jugement ? Que les conſéquences ſoient ce qu'il plaira au ciel : je ne peux ſouffrir de me voir ainſi violentée ; & dégageant ma main, je préſentai encore la clé à la ſerrure, — en un clin d'œil le ſouple ſuppliant fut à mes genoux entre la porte & moi. — Eh ? Mademoiſelle, pouvez-vous, je vous le demande encore une fois à genoux, pouvez-vous regarder d'un œil

indifférent tous les maux qui peuvent venir à la suite ? après les outrages que j'ai essuyés, après le triomphe insultant qu'on va remporter sur moi, si votre frère parvient à ses vues! mon propre cœur frissonne quelquefois à l'idée de tous les malheurs qui peuvent arriver. Et le vôtre y peut-il être indifférent ? Je vous supplie, très-chère Clarisse de considérer ces suites, & de ne pas perdre la seule occasion.... Mes intelligences ne m'apprennent que trop.....

Jamais, M. Lovelace, ne donnez jamais tant de confiance aux paroles d'un traître. Votre donneur d'avis n'est qu'un vil valet. Il peut se vanter d'en savoir plus qu'il n'en sait, pour gagner le salaire de la corruption. Vous ne savez pas quelles ressources je puis trouver.

J'avois mis enfin la clé dans la serrure ; lorsque se levant tout-à-coup, il me crie à l'oreille avec l'accent de l'effroi, & d'une voix étouffée, comme s'il eût été suffoqué, *Ils sont à la porte, ma chère bien aimée*, & m'ôtant la main de la clé, il la tourna quelques momens, comme s'il eût voulu la fermer à double tour. Aussitôt une voix se fit entendre de l'autre côté, & dans l'instant plusieurs coups violens contre la porte, comme si l'on eût voulu l'enfoncer. *Vite, vite ; à moi, à moi ; ils sont ici, ils sont*

enſemble : vîte, vos piſtolets, vos fuſils. Et les coups continuoient en même temps contre la porte. Lui, de ſon côté, avoit tiré ſon épée, qu'il mit nue ſous ſon bras ; & prenant mes deux mains tremblantes dans la ſienne, il me tira de toute ſa force après lui. — Fuyez, fuyez, ma chère Clariſſe ; vous n'avez qu'un inſtant pour fuir ; votre frère ! vos oncles ! ou ce Solmes, peut-être..... ils auront forcé la porte en un moment. Fuyez, ma très-chère vie, ſi vous ne voulez pas être traitée plus cruellement que jamais.... ſi vous ne voulez pas voir commettre à vos pieds deux ou trois meurtres — Fuyez, fuyez, je vous en conjure !

O dieu ! s'écria la pauvre inſenſée, au ſecours, au ſecours ! dans une terreur, dans une confuſion qui ne lui permettoient de s'oppoſer à rien ! mes yeux pleins d'effroi ſe tournoient preſque en même temps autour de moi, devant, derrière, attendant à voir ici un frère furieux, là des domeſtiques armés, une ſœur en furie pouſſant des cris aigus, un père étincelant de fureur, plus terrible dans ſon aſpect que l'épée que je voyois nue, & que toutes celles que j'appréhendois. Je courois auſſi vîte que lui, ſans m'appercevoir de ma courſe. Ma crainte donnoit des aîles à mes pieds, en

6



même temps qu'elle m'ôtoient le pouvoir de la réflexion. Ma crainte ne m'auroit pas permis de choisir un chemin plutôt qu'un autre, si je ne l'avois eu là pour me presser & me tirer continuellement après lui ; surtout lorsque ne cessant de tourner la tête, j'apperçus un homme qui devoit être sorti par la porte du jardin, & qui nous suivoit des yeux, tantôt courant vers nous, tantôt retournant sur ses pas vers le jardin, faisant des signes, & paroissant en appeler d'autres, que je supposois qu'il voyoit, tandis que l'angle d'un mur m'empêchoit de voir, & que mon imagination me faisoit prendre pour mon père, mon frère, mes oncles & les domestiques de la maison.

Dans cet excès de frayeur, je perdis bientôt de vue la porte du jardin. Alors, quoique je fusse hors d'haleine, par la fatigue & l'effroi, il prit mon bras sous le sien, son épée nue dans l'autre main, & me fit courir encore plus vîte. Ma voix néanmoins contredisoit mon action. Je ne cessois de crier, *non*, *non*, *non*, & de m'agiter, & de forcer ma tête à se tourner en arrière, aussi long-temps que je pus voir les murs du jardin & du parc, & jusqu'à ce qu'il m'eût conduite au carosse, qui étoit escorté par deux de ses gens, & deux domestiques de son oncle, tous à cheval.

Il me faut, ma chère Miſs Howe, ſuſpendre ici ma relation. A ce triſte endroit de mon récit, toute mon indiſcrétion ſe préſente en face à mes yeux. Ma confuſion & mon chagrin me pénètrent d'une douleur plus aiguë & plus poignante, que ſi j'avois un poignard dans le cœur : quand je ſonge que j'ai eu l'imprudence de m'engager dans une entrevue, qui, avec un peu de réflexion ſur ſon caractère & ſur le mien, ou ſimplement ſur les circonſtances, devoit me faire juger que c'étoit me livrer à la merci de ſes réſolutions, & me mettre hors d'état de ſuivre ma raiſon.

Car, ne devois-je pas prévoir que ſe croyant avec fondement en danger de perdre une perſonne qui lui avoit coûté tant d'inquiétudes & de peines, il n'épargneroit rien pour empêcher qu'elle ne ſortît de ſes mains? que n'ignorant pas l'engagement que j'avois pris de renoncer à lui pour jamais, ſi on l'exigeoit pour condition de réconciliation avec ma famille, il s'efforceroit de m'ôter le pouvoir de l'exécuter? en un mot, que celui qui avoit eu l'artifice de s'abſtenir d'envoyer prendre ma lettre, (car il n'y a pas d'apparence, ma chère, que tous ſes pas aient été ſi ſoigneuſement obſervés) dans la crainte d'y trouver un contr'ordre (comme j'en avois

ıvois bien jugé, quoique j'aie mal profité le cette réflexion) manquât d'adreſſe ɔour me retenir, juſqu'à ce que la crainte l'être découverte me mît dans la néceſſité le le ſuivre, pour éviter un redoublement le perſécution, & les malheurs qui pouvoient arriver ſous mes yeux mêmes, ſi nes parens & lui s'étoient rencontrés ?

Mais ſi je venois à découvrir que l'homne qui s'eſt fait voir à la porte du jardin ût le même traître qu'il a corrompu, & u'il l'eût employée à m'épouvanter, pour ne forcer à le ſuivre, croyez-vous, ma hère, que ce ne fût pas pour moi une aiſon de le déteſter, & de me haïr encore lus moi-même ? j'eſpère que ſon cœur 'eſt pas capable d'une ruſe ſi noire & ſi aſſe : je l'eſpère. Cependant m'aiderezous à expliquer pourquoi je n'ai vu paroîte qu'un ſeul homme hors du jardin, & ul autre après lui; comment cet homme ſt demeuré à nous regarder, de loin, ſans ous pourſuivre; comment il ne s'eſt pas âté de courir jeter l'allarme dans la maiɔn ? ma frayeur & l'éloignement ne m'ont as permis de le bien diſtinguer : mais éellement, cet homme, à préſent que me le rappelle, avoir l'air d'être ce vil *oſeph Leman.*

Ah ! pourquoi, pourquoi, mes chers pa-

rens... Mais ai-je raiſon de les blâmer, lorſque j'étois parvenue à croire moi-même, avec aſſez de vraiſemblance, que cette redoutable épreuve du mercredi ſi prochain pouvoit tourner plus heureuſement pour moi que ſi j'avois été entraînée de la maiſon & hors de la préſence de ces chers parens, autrefois ſi bons pour moi, & que c'étoit peut-être la dernière qu'ils ſe propoſoient de me faire ſubir ? Plût au ciel que je l'euſſe attendue ! du moins ſi j'avois attendu qu'elle fût paſſée pour haſarder la démarche où je me ſuis laiſſée engager, ou plutôt dans laquelle je ne me ſuis précipitée que par une folle terreur, je n'aurois pas tant à ſouffrir du reproche intérieur de ma conſcience, & ce ſeroit un grand mal d'évité.

Vous ſavez, ma chère, que votre Clariſſe dédaigna toujours de juſtifier ſes fautes par celles d'autrui. Que le ciel pardonne à ceux de mes parens qui m'ont traitée cruellement ! mais leurs fautes ſont pour eux, & ne peuvent excuſer les miennes ; car je n'ai jamais dû entretenir de correſpondance avec M. Lovelace.

O le vil ſéducteur ! que mon indignation ſe ſoulève quelquefois contre lui ! conduire ainſi par degrés, de faute en faute, une jeune créature.... qui s'eſt, à la vérité,

trop reposée sur ses propres forces ! ce dernier pas est la suite, quoiqu'éloignée, de ma première imprudence ; d'une correspondance défendue, & défendue dès sa naissance par un père. Que j'aurois bien mieux agi, lorsqu'il lui fut défendu de me voir, & à moi de recevoir ses visites, si je lui avois opposé une autorité à laquelle je devois être soumise, & refusé de lui écrire ! mais je crus alors qu'il dépendroit toujours de moi de *continuer* ou d'*arrêter* ce commerce. Je me supposai plus intéressée que tout autre, à me rendre l'arbitre de cette querelle entre des esprits violens. Aujourd'hui, je trouve ma présomption punie, comme le sont la plupart les autres désordres, c'est-à-dire, par elle-même.

A l'égard de cette dernière témérité, je vois clairement, depuis qu'il est trop tard, comment la prudence m'obligeoit de me conduire. Comme il savoit que je n'avois qu'une voie pour lui communiquer ce qui se passoit, & qu'il savoit parfaitement que mon sort avec mes parens, touchoit à sa crise, & que je m'étois, dans une lettre précédente, réservé la liberté de me rétracter, je devois peu m'inquiéter s'il avoit reçu la dernière ou non. Lorsqu'arrivant à l'heure marquée, il ne m'au-

roit pas vue répondre au signal, il n'auroit pas manqué de se rendre au lieu qui servoit à notre correspondance; & ma lettre, qu'il y auroit trouvée, l'auroit convaincu par sa date, que c'étoit sa faute, s'il ne l'avoit pas reçue plutôt. Mais gouvernée par les mêmes motifs, qui me faisoient prendre des soins qu'on ne demandoit pas, & qui m'avoient fait consentir d'abord à lui écrire, ma folle & inquiète prévoyance me fit craindre que me voyant manquer à l'entrevue, il ne s'exposât à de nouvelles insultes, qui auroient pu le rendre coupable de quelque violence. Ainsi, pour éviter une témérité qui n'étoit que la supposition de ma crainte, je me suis précipitée dans une témérité réelle ? Ce qui m'humilie le plus, c'est de reconnoître aujourd'hui, par toute sa conduite, qu'il faisoit autant de fond sur ma foiblesse, que j'en faisois sur mes propres forces. Et je le vois triompher sur un point qui intéresse essentiellement mon honneur! car lui, il ne s'est pas trompé sur le jugement qu'il a porté de moi, (¶) tandis que je me vois ridiculement abusée par l'opinion que j'ai eue de moi-même. (§)

Dites-moi, ma chère Miss Howe, mais dites-moi sincèrement, si vous ne me méprisez pas dans votre cœur sans détour,

Vous le devez; car votre ame & la mienne n'en ont jamais fait qu'une, & je me méprise moi-même, & c'est avec justice: car la plus étourdie & la plus imprudente de toutes les filles auroit-elle fait pis que je ne paroîtrai avoir fait aux yeux du public? Il apprendra mon crime, sans être informé des causes qui l'ont provoqué, ni des ruses de l'homme qui m'a trahie; & quelle humiliante aggravation de ma faute, d'entendre dire qu'on attendoit de moi beaucoup plus que de bien d'autres!

Vous me recommandez de ne pas différer mon mariage, & de profiter de la première occasion. Ah ma chère! autre effet charmant de ma belle folie; l'exécution de ce conseil est autant en mon pouvoir à présent, que j'y suis moi-même. Puis-je mettre tout-d'un-coup le sceau à ses artifices trompeurs? Puis-je me défendre d'un juste ressentiment contre un homme qui m'a jouée, & qui m'a en quelque sorte, comme je le lui ai déjà reproché, subtilisée & dérobée à moi-même? (¶) me forcer à une démarche si contraire à toutes mes résolutions & aux assurances que je vous avois données, à une démarche si horriblement indigne de mon caractère, si humiliante, si affligeante (cela ne peut être autrement) pour ma tendre mère, quand

je voudrois m'intéreſſer moins au reſte de ma famille! (§) Vous ne ſauriez croire ni imaginer combien je ſuis mortifiée! combien je me trouve rabaiſſée à mes propres yeux! moi, qu'on propoſoit.... oh oui..... pour exemple aux autres! ah! que ne ſuis-je encore dans la maiſon de mon père, me dérobant pour vous écrire, & ſentant battre mon cœur dans l'attente de recevoir quelques lignes de vous!

Me voici arrivée à ce *Mercredi* matin, qui m'a cauſé tant de terreur, & que j'ai regardé comme le *jour du jugement* pour moi. Mais c'étoit le lundi, je le vois, qu'il me falloit redouter. Si j'étois demeurée, & que le ciel eût permis ce que mes craintes voyoient de plus terrible, mes parens auroient été reſponſables des ſuites, s'il y en avoit eu de fâcheuſes. Aujourd'hui, la ſeule conſolation qui me reſte, (triſte conſolation! direz-vous) c'eſt de les avoir déchargés du blâme, & de l'avoir attiré tout entier ſur moi ſeule.

Vous ne ſerez pas ſurpriſe de voir ma lettre ſi horriblement tracée. C'eſt l'effet de la différence des encres & des plumes, que je trouve toutes mauvaiſes: & j'écris par lambeaux, & comme à la dérobée: ma main auſſi eſt tremblante de douleur & de fatigue.

Cette lettre eſt déjà aſſez longue, ſans
a charger des détails de ſa conduite & de
ıos converſations, juſqu'à St. Albans &
lepuis notre arrivée. Ils trouveront place
lans la continuation de mon hiſtoire, que
ans doute vous attendez de moi. Il ſuffira
le vous dire aujourd'hui, que juſqu'à pré-
ent, il eſt extrêmement reſpectueux, juſ-
u'à la plus humble ſoumiſſion; quoiqu'é-
ınt ſi peu ſatisfaite de lui & de moi,
e ne lui aie pas donné beaucoup de ſujet
e ſe louer de ma complaiſance. En vérité,
y a des momens où je ne puis ſouffrir ce
éducteur devant mes yeux.

Le logement où je me trouve eſt ſi peu
ommode que je ne m'y arrêterai pas long-
emps. Il ſeroit inutile, par conſéquent,
e vous y donner mon adreſſe: j'ignore
ncore quel ſera le lieu que je pourrai
hoiſir.

Il ſait que je vous écris. Il m'a offert un
e ſes gens pour vous porter ma lettre.
Iais j'ai cru que, dans la ſituation où je
ıis, une lettre de cette importance ne
ouvoit être envoyée avec trop de pré-
aution. Qui ſait de quoi un homme de ce
aractère eſt capable? un ſi profond arti-
ın d'intrigues! (§) & ſi tout cet enchaî-
ıement eſt un plan ſorti de ſa tête, quelle
ıſolence mêlée de baſſeſſe! (§) mais je

veux croire que ce n'eſt pas l'ouvrage de ſon invention. Au reſte, qu'il en ſoit ce qu'on voudra, je ſuis forcée de dire, que les plus belles apparences, dans ce que m'offre ſon caractère, ou ce que je peux me promettre de lui, ne peuvent me conduire à rien de bon; & cependant, à préſent que je me ſuis enrôlée moi-même dans la claſſe des pénitentes tardives, qui daignera avoir pitié de moi?

Néanmoins, j'oſe encore eſpérer que vous me continuerez une part dans votre amitié, (je ſerois bien malheureuſe, en effet, ſi je la perdois) & que vous vous ſouviendrez de moi dans vos prières journalières. Pour moi, ni le temps, ni aucun accident ne peuvent me faire ceſſer d'être votre fidelle amie.

CL. HARLOWE.

LETTRE IV.

M. LOVELACE à JOSEPH LEMAN.

Samedi, 8 *Avril.*

ENFIN, honnête Joſeph, votre jeune & chère Lady a conſenti *à ſe délivrer elle-même* de la cruelle perſécution qu'elle a

ufferte si long-temps. Elle doit se rendre la porte du jardin en dehors, lundi, ers quatre heures après midi, comme je ous ai dit qu'elle s'y étoit engagée. Elle 'a confirmé sa promesse. Grâces au ciel, lle m'a confirmé sa promesse.

J'aurai tout prêt un carosse à six cheaux, dans le chemin détourné qui est le lus voisin du sentier qui mène au parc des arlowes, & un peu à l'écart plusieurs de es amis & de mes gens, bien armés, pour secourir au premier signe, si l'occasion le emande. Mais ils ont ordre d'éviter tou- s sortes d'accidens fâcheux. Vous savez ue c'est toujours mon premier soin.

Toute ma crainte est qu'au dernier moent, l'excessive délicatesse de ses princies ne la fasse balancer, & qu'il ne lui renne envie de retourner au château : uoique son *honneur* soit le *mien*, comme ous savez, & que le *mien* soit le *sien*. Si alheureusement elle refusoit de partir, que je ne pusse venir à bout de la perader, je la perdrois pour toujours, & us vos services passés deviendroient inules. Elle seroit alors la proie de ce mauit Solmes, à qui sa sordide avarice ne ermettra jamais de faire du bien à aucun omestique de la famille.

Je ne doute nullement de votre fidélité,

honnête Joseph, ni de votre zèle pour servir un homme d'honneur qu'on outrage, & une jeune Lady indignement opprimée. Ma confiance vous fait voir que je n'ai pas le moindre doute, surtout dans cette importante occasion, où votre assistance peut couronner l'œuvre; car si elle balance, nous aurons besoin de quelque petite ruse innocente.

Ainsi faites bien attention aux avis qui suivent. Sachez-les par cœur. Ce sera probablement la dernière peine que vous prendrez pour moi, jusqu'à ce que ma bien-aimée & moi soyons unis par le nœud d'un saint mariage. Alors vous devez être sûr que nous prendrons soin de vous. Vous savez ce que je vous ai promis. Personne au monde ne m'a jamais reproché de manquer à ma parole.

Voici ces instructions, honnête Joseph.

Trouvez le moyen de vous rendre au jardin, sous quelque déguisement, s'il est possible, & sans être apperçu de la jeune demoiselle. Si le verrouil de la porte de derrière est tiré; vous connoîtrez par-là que je suis avec elle, quand vous ne l'auriez pas vue sortir. La porte ne laissera pas d'être fermée; mais j'aurai soin de mettre ma clé à terre, en dehors, afin que, s'il est besoin, vous puissiez ouvrir avec la vôtre.

Si vous entendez nos voix, pendant ıotre entretien, tenez-vous près de la ɔorte, jusqu'à ce que vous m'entendiez :rier deux fois, *hem*, *hem*. Mais prêtez ›ien l'oreille à ce cri, parce qu'il ne doit ›as être bien fort, de peur qu'il ne soit econnu d'elle pour un signal. Peut-être u'en m'efforçant de persuader la chère réature, j'aurai l'occasion de frapper du oude ou du talon contre la porte, pour ous confirmer l'avis. Alors ne manquez as de faire beaucoup de bruit & d'ef-ɔrts contre la porte, comme si vous vou-ez l'enfoncer. Vous tirerez fortement le errouil d'un & d'autre côté, vous don-erez du genou contre la porte, pour faire ·oire que vous voulez l'enfoncer : ensuite onnant un autre coup, mais avec plus de ruit que de force, dans la crainte de faire uter la serrure, vous vous mettrez à :ier, comme si vous voyiez paroître quel-ı'un de la famille; *à moi*, *vîte*, *à moi*, *s voici*, *les voici*; *vîte*, *vîte*; & mêlez-y s noms d'*épées*, de *pistolets*, de *fusils*, ı ton le plus terrible que vous pourrez. : l'engagerai sans doute alors, quand le auroit résisté auparavant, à fuir promp-ment avec moi. S'il m'est impossible de déterminer, ma résolution est d'entrer ıns le jardin avec elle, est d'aller jusqu'au

château, quelles qu'en puiſſent être les ſuites. Mais dans la frayeur que vous lui cauſerez, je ne doute pas qu'elle ne prenne le parti de fuir.

Lorſque vous nous croirez aſſez éloignés, & que, pour vous le faire connoître, j'élèverai la voix en preſſant ſa fuite, alors ouvrez la porte avec votre clé. Mais il faut l'ouvrir avec beaucoup de précautions, de peur que nous ne fuſſions pas encore aſſez loin. Je ne voudrois pas qu'elle s'apperçût de la part que vous aurez à cette petite ruſe, par la conſidération extrême que j'ai pour vous.

Auſſitôt que vous aurez ouvert la porte, ôtez-en votre clé, & remettez-la dans votre poche. Vous prendrez alors la mienne, que vous mettrez dans la ſerrure, du côté du jardin, afin qu'il paroiſſe que c'eſt elle-même qui aura ouvert, avec une clé qu'on ſuppoſera que je lui ai procurée, en la voyant toute neuve, & que nous ne nous ſommes pas embarraſſés de fermer la porte après nous. On conclura qu'elle ſera partie volontairement; & dans cette penſée, qui fera perdre toute eſpérance de la faire revenir, on ne ſe hâtera point de nous pourſuivre. Autrement, vous ſavez qu'il pourroit arriver de très-grands malheurs.

Mais faites bien attention que vous ne levez ouvrir la porte avec votre clé, que lans la supposition que nous ne soyons nterrompus par l'arrivée de personne, & ıvant que nous soyons décidément par- is. Que si quelqu'un paroissoit, vous ver- ez, par ce qui suit, qu'il ne faudroit pas ›uvrir du tout. Qu'ils trouvent ma clé à erre, s'ils veulent, soit en brisant la orte, soit en passant par-dessus le mur.

S'ils ne viennent pas nous interrompre, : si vous sortez par le moyen de votre lé, suivez-nous à une juste distance, & n levant les mains, & faisant d'autres ges- :s de colère & d'impatience; (tantôt cou- nt en avant, tantôt retournant sur vos ıs, de peur que vous n'approchiez trop : nous, mais comme si vous apperceviez ıelqu'un qui accourût après vous,) criez *ı secours, vîte au secours.* Nous ne se- ns pas long-temps à nous rendre au ca- sse.

Dites à la famille que vous m'avez vu ıtrer avec elle dans une voiture à six che- ux, escorté d'une douzaine de cavaliers en armés, quelques-uns le mousqueton la main, autant que vous en avez pu ger; & que nous avons pris un chemin ut opposé à celui que vous nous verrez endre.

Vous voyez, honnête Joſeph, avec quel ſoin je veux, auſſi bien que vous, éviter les fâcheux accidens.

Obſervez de garder une diſtance qui ne lui permette pas de vous reconnoître. Faites de grandes enjambées pour déguiſer votre marche, & tenez la tête droite, honnête Joſeph, & je réponds qu'elle ne vous reconnoîtra pas. Il n'y a pas moins de variété dans la marche & la contenance des hommes, que dans leurs phyſionomies. Arrachez un grand pieu dans la paliſſade voiſine; & feignez qu'il réſiſte à vos efforts, quand il viendroit facilement. Cette vue, ſi elle tourne la tête, lui paroîtra terrible, & lui fera juger pourquoi vous ne nous ſuivez pas plus vîte. Enſuite, retournant au château avec cette arme ſur l'épaule, vantez à la famille ce que vous auriez fait, ſi vous aviez pu nous joindre, pour empêcher que votre jeune maîtreſſe ne fût enlevée par un..... Vous pouvez me donner tous les noms qui vous viendront à la bouche, & me maudire hardiment. Cet air de colère vous fera paſſer pour un homme courageux, & qui étoit diſpoſé à tenir parole. Vous voyez, honnête Joſeph, que j'ai toujours votre réputation à cœur. On ne court jamais de riſque à me ſervir.

Mais si notre entretien duroit plus long-temps que je ne le désire, & si quelque personne de la maison la cherchoit, avant que j'aie crié deux fois *hem*, *hem*; alors, pour vous mettre à couvert, ce qui est, je vous assure, un fort grand point pour moi, faites le même bruit que je vous ai déjà recommandé ; mais n'ouvrez pas, comme je vous l'ai recommandé aussi, avec votre clé. Au contraire, marquez beaucoup de regret d'être sans clé, & de peur que quelqu'un n'en ait une, ayez une petite provision de gravier, de la grosseur d'un pois, dont vous jetterez adroitement deux ou trois grains dans la serrure : ce qui empêchera que leur clé ne puisse tourner. Vous comprenez, mon cher Joseph, qu'il est bon, dans une occasion aussi importante, de se prémunir contre toutes sortes d'accidens. Alors, si vous appercevez de loin quelqu'un de mes ennemis, au lieu du cri que je vous ai marqué lorsque vous ferez du bruit à la porte, criez : *Monsieur*, ou *Madame*, (suivant la personne que vous verrez venir) *mon Dieu*, *hâtez-vous*, *mon Dieu*, *hâtez-vous*. M. *Lovelace !* M. *Lovelace !* & criez de toutes vos forces. Fiez-vous à moi, ce cri me fera courir plus vîte que ceux que vous appellerez. Si c'étoit *Betty*, & *Betty* seule

qui parût, je n'aurois pas auſſi bonne opinion, Monſieur Joſeph, de votre galanterie (*) que de votre fidélité, ſi vous ne trouviez pas quelque moyen de l'amuſer, & lui faire prendre le change.

Vous leur direz que votre jeune demoiſelle vous a ſemblé courir auſſi légèrement que moi. Ce ſera leur confirmer que les pourſuites ſeroient inutiles, & ruiner enfin les eſpérances de *Solmes*. Bientôt vous verrez plus d'ardeur à la famille pour ſe réconcilier avec elle, que pour la pourſuivre. Ainſi vous deviendrez l'heureux inſtrument de la ſatisfaction commune, & quelque jour ce grand ſervice ſera récompenſé par les deux familles. Alors vous ſerez le favori de tout le monde; & les bons domeſtiques ſe croiront honorés à l'avenir d'être comparés à l'honnête Joſeph Leman.

Si votre jeune demoiſelle vous reconnoiſſoit, ou venoit dans la ſuite à vous découvrir, j'ai déjà penſé à faire une lettre, (†) que vous prendrez la peine de copier, & qui, préſentée dans l'occaſion vous rétablira parfaitement dans ſon eſtime.

(*) On a vu ci-deſſus, que Joſeph Leman étoit amoureux de Betty.

(†) Voyez la Lettre XIV. ci-après.

Je vous demande, pour la dernière fois, du ſoin, de l'attention. Ce ſervice mettra le comble à tous les autres ; & je vous le répète, comptez, pour la récompenſe, ſur l'honneur de votre ami très-attaché

R. LOVELACE.

P. S. Ne craignez pas d'aller trop loin avec Betty. Si vous vous engagez jamais avec elle, l'alliance ne ſera pas trop mal aſſortie, quoiqu'elle ſoit, comme vous dites, un vrai dragon. J'ai une recette admirable pour guérir une femme acariâtre. Ne crains rien, mon pauvre Joſeph, tu ſeras le maître dans ta maiſon. Si ſon humeur devient trop incommode, je t'apprendrai le moyen de la faire créver de chagrin dans l'eſpace d'un an ; & cela dans toutes les règles de l'honnêteté, ſans quoi le ſecret ne ſeroit pas digne de moi.

J'enferme ici quelques arrhes de ma libéralité future.



LETTRE V.

A l'Honorable M. ROBERT LOVELACE.

Dimanche matin, 9 *Avril.*

Honorable Milord,

(*) JE dois convenir que je suis infiniment obligé à votre bonté. Mais ce dernier commandement de votre part ! il me paroît bien compliqué ! Dieu veuille me pardonner. Mais (¶) comme de petits pas deviennent avec vous de grandes enjambées ! (§) Et si la mêche étoit découverte.... Mais vous m'avez fait tant d'honneur que de me dire que vous me pren-

(*) [¶] L'auteur s'attachant à garder les caractères, pousse ici la fidélité jusqu'à donner cette lettre avec les fautes de langage & d'orthographe, qui sont ordinaires dans la condition de *Leman*. M. l'Abbé Prévost observe que le goût de notre nation n'admet point de si grossières peintures. Son observation me paroît juste ; mais j'ai tâché de conserver, plus qu'il n'a fait, le style & le caractère du valet ; & je n'ai eu pour cela autre chose à faire que de suivre de plus près l'original. [§]

driez à votre ſervice & ſous votre protection, ſi quelquefois je venois à être découvert, & que vous hauſſeriez auſſi mes gages, ou m'établiriez dans une bonne hôtellerie, ce qu'eſt mon ambition. Et vous aurez auſſi des bontés pour notre jeune dame que j'aime bien & que je recommande à Dieu. Mais qui pourroit s'empêcher d'avoir des bontés pour elle ?

Je ferai du mieux que je puis, puiſque Milord dit qu'il la perdroit, ſi je ne le faiſois pas, & que ce Monſieur ſi ladre pourroit en profiter. Mais il faut eſpérer que notre jeune & chère petite dame ne nous donnera pas tant de mal. Si elle a promis, elle tiendra, j'en réponds.

Je vous aime vraiment, Milord, pour toute la peine que vous prenez afin de ne faire du mal à perſonne. J'avois cru avant l'honneur de vous connoître, que vous étiez, paſſez-moi le mot, Milord, bien méchant. Mais je vois bien le contraire ; & même il eſt bien certain, autant que je peux m'y connoître, que vous voulez à toute force le bien d'un chacun, comme je fais auſſi, moi, cela eſt bien sûr. Car quoique je ne ſois qu'un pauvre domeſtique, & tout ce que vous voudrez, je n'en ſuis pas moins honnête homme, Dieu merci. (¶) Et j'ai de bons principes, & les leçons

de ma bonne jeune maîtresse sont *engravées* dans mon esprit: (§) car la bonne demoiselle ne va nulle part sans sauver une ame ou deux, plus ou moins. Ainsi, derechef, je me recommande à votre grandeur, en la priant de ne pas oublier l'hôtellerie, quand il vous plaira d'y songer, & qu'il s'en présentera une : car aujourd'hui, comme le monde va, *les places ne sont pas héritages:* & j'espère que Milord ne me regardera pas comme un mal-honnête homme, parce que, pour le servir, je m'écarte un peu de mon devoir en apparence : mais ce n'est qu'autant que ma conscience ne me reproche rien. Toutefois, je demande en grâce à Milord, si vous aviez cette bonté, c'est de ne pas m'appeler, *honnète Joseph*, *honnête Joseph*, si souvent. Quoique je me croie fort honnête, & tout cela, cependant, je ne laisse pas d'être un peu affecté, dans la crainte que ce que je fais ne soit pas tout-à-fait dans l'ordre; & puis Milord a l'humeur si facétieuse, que je ne sais bonnement pas si c'est tout de bon ou par risée que *Milord* m'appelle *honnête Joseph*, si souvent. Je suis un pauvre homme qui n'ai pas souvent écrit à des seigneurs de votre volée : ainsi vous voudrez bien me passer bien des choses, comme je vous en ai bien souvent prié,

: il n'est pas besoin de vous en rafraîchir
a mémoire.

Pour Mademoiselle *Betty*, j'ai vraiment
:ru d'abord qu'elle avoit des vues au-dess-
us de moi. Cependant je vois que ça vient
: qu'elle s'apprivoise peu-à-peu. Je l'aime-
ois bien davantage encore, si elle avoit
e meilleures façons pour notre jeune
lame. Mais je crains qu'elle n'ait trop
'esprit pour un pauvre homme comme
ioi. Au bout du compte, si elle me met-
oit trop en colère, quoiqu'il ne soit pas
:op honnête de battre une femme, (¶)
: ne dis pas qu'il ne pût m'arriver de lui
oëffer la figure de mon chapeau, ou de
uelque chose comme ça, Milord. Mais
ette recette, si Milord avoit cette bonté
., pour guérir une femme trop pigriè-
ie, cela encourageroit bien à se marier,
on pouvoit, en quelque façon, l'avoir
avance par devers soi. (§) Comme aussi,
tant étoit que l'on pût honnêtement,
omme le dit Milord, & comme par un
fet de la providence d'en-haut, à-peu-
ès dans l'espace d'une année.... (¶) Mais
craindrois à la fin de devenir impertinent
ec un si grand seigneur — & dans la
ite on verroit, selon la façon dont elle
urneroit : car on pourroit avoir du re-
et de se séparer d'elle sitôt que cela ; (§)

ſurtout ſi elle étoit propre à bien mener cette hôtellerie que vous m'avez mis dans la tête.

Mais encore une fois, en vous demandant pardon, & promettant à Milord toute diligence & exactitude, je demeure en tout reſpect votre obéiſſant ſerviteur, prêt à tous vos commandemens, *Joſeph Leman.*

LETTRE VI.

M. LOVELACE à JEAN BELFORD, Ecuyer.

à St. Albans, Lundi ſoir.

TANDIS que ma bien-aimée s'eſt retirée dans la chambre, pour prendre, à ce que j'eſpére, un peu de repos, — je dérobe à la hâte quelques momens au mien pour te tenir ma promeſſe. Nulle pourſuite. Et je ne crois pas en avoir aucune à craindre; quoiqu'il ſoit de mon intérêt d'entretenir ma charmante dans cette appréhenſion.

Et je puis te dire que jamais il n'y eut de joie auſſi complète que la mienne en ce moment. — Mais attend que j'aille m'aſſurer...... ſi mon ange ne ſe feroit pas échappé.

Oh, non, non, elle eſt dans l'appartement voiſin. Elle eſt à moi, ſans aucune crainte de la perdre! à moi pour toujours!

O tranſports! mon cœur veut s'échapper de mon ſein
Pour s'élancer dans le ſien. (*)

Je le ſavois bien, que toute la ſtupide famille travailloit de concert à mon propre ouvrage. Tu te ſouviens que je t'ai dit, qu'ils agiſſoient tous pour ſervir mes vues; comme autant de taupes, actives à miner la terre en-deſſous: & plus aveugles qu'on ne dit ces animaux, ils ignoroient qu'ils minoient pour moi. C'étoit moi qui dirigeois leurs principaux mouvemens; & comme ils tendoient à ſatisfaire la malignité de leurs petites ames, ils s'imaginoient bonnement les recevoir d'eux-mêmes.

Mais n'ai-je pas dit que ma joie étoit parfaite? Oh non! elle eſt un peu rabattue par les mortifications qu'éprouve mon orgueil. Car comment puis-je ſupporter l'idée que je dois plus aux perſécutions de la famille, qu'à ſon inclination pour moi, ou même autant que j'en peux juger, à aucune préférence de ma perſonne ſur tout autre homme?

(*) Vers d'Otway.

Mais écartons cette pensée. Si je m'y arrêtois trop, il pourroit en coûter cher à ma charmante. Qu'il suffise à ma joie quelle ait *passé le Rubicon*, que le retour lui soit fermé; que, d'après mes sages mesures, cette évasion doive passer aux yeux de ses implacables, pour une fuite volontaire; enfin, que, si je doute de son amour, je suis le maître de lui faire subir des épreuves aussi mortifiantes pour sa délicatesse, que flatteuses pour mon amour-propre: car je te dirai, que malgré tout mon amour pour elle, si je pouvois croire qu'il y eût dans son ame seulement l'ombre d'un doute, d'une incertitude sur la préférence qu'elle me doit sur tout homme vivant, je n'aurois plus pour elle la moindre pitié.

Mardi, au point du jour.

Sur les aîles de l'amour, je vole vers ma charmante, qui peut-être à cette heure se lève & presse la lenteur de l'aurore. Je n'ai pas fermé l'œil pendant l'heure & demie que je suis resté au lit à attendre le sommeil. Il me semble que je suis plus esprit que matière, & que je n'ai pas besoin de ce restaurant vulgaire.

Mais pourquoi, ma très-chère amie, pourquoi ce chagrin, ce désespoir dans la voiture, & dans l'auberge, au moment de notre arrivée? persuadée, comme vous

l'étiez?

'étiez ? si près du danger de vous voir
rictime de la plus horrible violence ! Quoi !
ant de chagrin, & qui paroît bien sincère,
pour une évasion si nécessaire dans ce
moment critique ! Prends garde, prends
bien garde, ô la bien-aimée de mon cœur :
ar c'est un cœur jaloux, que celui où
amour t'a élevé un autel.

Néanmoins, il faut convenir aussi qu'un
assage aussi subit doit nécessairement l'af-
ecter; doit lui glacer l'ame & les sens.
Quand elle sera un peu plus familiarisée
vec sa nouvelle situation, quand les agi-
ations de son cœur bouleversé se seront
almées : quand elle verra aussi avec quel
espect religieux j'observe toutes ses
njonctions; elle aura, je n'en puis dou-
er, la reconnoissance de faire quelque dis-
nction entre la prison dont elle est échap-
ée, & la liberté qu'elle doit se réjouir de
osséder.

Elle vient! Elle vient! & voilà le soleil
ui se lève pour accompagner ses pas !
dieu ! — Procure-toi seulement la moitié
u bonheur dont je jouis ; (car toutes mes
éfiances se dissipent à son approche,
omme les ténèbres de la nuit devant le
leil,) & après moi, tu seras le plus heu-
ux des mortels qui respirent.

LETTRE VII.

Miſs CLARISSE HARLOWE à Miſs HOWE.

Mercredi, 12 *Avril.*

JE vais pourſuivre mon triſte récit.

Ainſi bruſquement entraînée juſqu'à la voiture, il n'auroit ſervi à rien de refuſer d'y monter, quand il ne m'y auroit pas portée toute effrayée dans ſes bras, comme il l'a fait. Et dans l'inſtant les chevaux ſont partis au grand galop, ſans aucun relâche, juſqu'à St. Albans, où nous ſommes arrivés juſte à la chute du jour.

Pendant la route, je me crus pluſieurs fois prête à m'évanouir. Je me ſuis dit ſouvent à moi-même, les yeux & les mains levées ; que le ciel me protège ! Moi ici ! eſt-il bien poſſible ? Deux torrens de larmes rouloient de mes yeux, & mon cœur oppreſſé pouſſoit des ſoupirs auſſi involontaires que l'étoit ma fuite.

Quelle différence, quelle inexprimable différence de ma ſituation à l'air joyeux du miſérable ! il triomphoit viſiblement ; & je ne pouvois interprêter autrement les raviſſans tranſports de ſa joie à la vue du

ıccès de ſes artifices. Ce ne fut qu'une rofuſion de complimens, mais en ſe :nant toujours à la diſtance la plus reſ- ectueuſe, pendant que nous volions ſur route: car les chevaux ſembloient plu- ıt au vol qu'au gallop; & ils firent, à ce ıe je crois, un grand circuit pour faire :rdre nos traces.

J'ai tout lieu de penſer, qu'il y avoit autres hommes à cheval, qui lui étoient :voués: trois ou quatre perſonnes diffé- ntes, au-deſſus de la claſſe des domeſti- ıes, galoppant avec nous de temps à ıtre aux deux côtés de la voiture. Mais ne faiſoit nulle attention à eux; & j'étois ɔp abîmée dans ma douleur, mêlée d'in- gnation, malgré toutes ſes flatteries & ; careſſes, pour lui faire la moindre ıeſtion.

Imaginez, ma chère, quelles furent es penſées en deſcendant de la voiture; ns être accompagnée d'aucune perſonne : mon ſexe; ſans autres habits que ceux ıe je portois, & qui n'étoient guères con- nables pour tout le chemin que j'avois :jà fait, & celui qui me reſtoit encore, ſans ıëffe ni chapeau, rien qu'un ſimple mou- ıoir autour de mon cou & de mes épau- s; déjà fatiguée à mourir; l'ame plus fati- ıée encore; & les chevaux ſi couverts

d'écume, que tous les gens de l'hôtellerie, qui nous virent defcendre du caroffe, (& pouvoient-ils faire autrement?) me prirent pour quelque jeune étourdie qui s'étoit échappée de fa famille. C'eft ce qu'il étoit facile de reconnoître, en les voyant fe parler à l'oreille, & me dévifager des yeux: car les curieux fe fuccédoient l'un après l'autre en beaucoup plus grand nombre qu'il ne falloit de gens pour nous fervir. La maîtreffe du logis, à qui je demandai un appartement féparé, me voyant prête à m'évanouir, fe hâta de m'y apporter de l'eau & des efprits. Enfuite je priai de me laiffer feule l'efpace d'une demi-heure, & elle fe retira. Je me fentois le cœur prêt à fe brifer en repaffant toutes ces circonftances dans ma penfée. Auffitôt que cette femme m'eut quittée, je fermai la porte: je me jetai dans un grand fauteuil, & là je donnai paffage à un torrent de larmes, qui me foulagèrent un peu.

M. Lovelace fit remonter, plutôt que je ne l'aurois fouhaité, l'hôteffe, qui me preffa de fa part de recevoir mon frère ou de defcendre avec lui. Il lui avoit dit que j'étois fa fœur, & qu'il m'avoit emmenée, contre mon inclination & mon attente, de la maifon d'un ami où j'avois paffé l'hiver, pour rompre un projet de mariage,

dans lequel je penſois à m'engager ſans le conſentement de ma famille ; & que ne m'ayant pas donné le temps de prendre un habit de voyage, j'étois fort irritée contre lui. Ainſi, ma chère, votre franche, votre ſincère amie fut forcée d'entrer dans le ſens de cette fable, qui me convenoit à la vérité d'autant mieux, que n'ayant pu retrouver de quelque temps le pouvoir de parler ou de lever les yeux, mon ſilence & mon abattement durent paſſer pour un accès de mauvaiſe humeur devant l'hôteſſe & ſa nièce qui me tenoit compagnie.

Je me déterminai, ſur ces meſſages répétés, à deſcendre dans une ſalle baſſe où il étoit ; plutôt qu'à le recevoir dans la chambre où je devois paſſer la nuit. L'hôteſſe m'ayant accompagnée, il s'approcha de moi reſpectueuſement, mais avec une politeſſe qui n'excédoit pas celle d'un frère, dans les lieux du moins où les frères ſont polis. Il me nomma *ſa chère ſœur*. Il me demanda comment je me trouvois, & me dit qu'il eſpéroit que je lui pardonnerois, en m'aſſurant que jamais frère n'avoit eu pour ſa ſœur la moitié de l'affection qu'il avoit pour moi.

Le miſérable ! qu'il lui en coûtoit peu pour ſoutenir naturellement ce caractère ;

tandis que j'étois si violemment jetée hors du mien.

Une femme sans réflexion trouve quelque soulagement dans la petitesse même de ses vues. Elle ne sort point des objets qui l'environnent. Elle ne voit rien au-delà du présent. En un mot, elle ne réfléchit point. Mais une personne de mon caractère, toujours réfléchissante, accoutumée à porter ses regards dans l'avenir, à peser les vraisemblances, & jusqu'aux possibilités, quel soulagement peut-elle tirer de ses réflexions ?

Il faut que je vous donne ici quelque détail de notre conversation, pendant le temps qui précéda & celui qui suivit notre souper, joignant les deux ensemble.

Aussitôt qu'il se vit seul avec moi, il me supplia, du ton, je dois en convenir, le plus tendre & le plus respectueux, de me réconcilier un peu avec moi-même & avec lui. Il me répéta tous les vœux d'honneur & d'inviolable affection qu'il m'ait jamais faits. Il me promit de ne plus connoître d'autres loix que mes volontés dans toute sa conduite. Il me demanda la permission de me proposer, si je voulois me rendre le lendemain chez l'une ou l'autre de ses tantes.

Je demeurai en silence. J'ignorois éga-

'ement & ce que je devois faire & ce que
e devois lui répondre.

Ensuite, si j'aimois mieux prendre un
ogement particulier dans le voisinage de
'une de ces deux dames, comme j'en avois
:u l'intention ?

Mon silence fut le même.

Si je n'avois pas plus de penchant pour
uelque terre de Milord M....., celle du
Berkshire, ou celle du comté où nous
tions ?

Tout lieu me sera égal, lui dis-je enfin,
ourvu que vous n'y soyez pas.

Il convint qu'il s'y étoit engagé, & qu'il
endroit réligieusement sa parole, dès qu'il
e sauroit à couvert des poursuites, &
:sprit tranquille. Mais si j'étois indiffé-
nte en effet pour le lieu, Londres lui
ıroissoit la retraite la plus sûre & la plus
crète. Ses parens ne manqueroient pas de
r rendre, aussitôt que je serois disposée à
; recevoir. Sa cousine *Charlotte Montaigu*,
rticulièrement, s'attacheroit à moi, &
viendroit ma compagne inséparable, si
voulois l'accepter, dès qu'elle seroit en
ıt de soutenir le voyage. Je serois tou-
ırs libre, d'ailleurs, de revenir chez sa
ıte *Lawrance*, qui jamais n'auroit reçu
rsonne avec autant de plaisir que moi :
a nommoit plus volontiers que sa tante

Sadleir, qui étoit une femme mélancolique.

Je lui dis que ſur-le-champ & dans l'équipage où j'étois, ſans eſpérance d'en pouvoir ſitôt changer, je ne ſouhaitois pas de paroître aux yeux de ſa famille; que ma réputation exigeoit abſolument qu'il s'éloignât; qu'un logement particulier, le plus ſimple, pour qu'il fût le moins ſuſpect, parce qu'on ne pourroit me croire partie avec lui, ſans ſuppoſer qu'il m'auroit procuré des commodités en abondance, étoit le plus convenable à mon humeur & à ma ſituation: que la campagne me ſembloit propre pour ma retraite, la ville pour la ſienne, & qu'on ne pouvoit le ſavoir trop tôt à Londres.

En ſuppoſant, répliqua-t-il, que je fuſſe déterminée à ne pas voir ſitôt ſa famille, ſi je lui permettois d'expliquer ſon opinion; il inſiſtoit ſur Londres, comme le lieu du monde le plus favorable au ſecret. Dans une ville de province, ou dans les villages, un viſage étranger excitoit auſſitôt la curioſité. Ma jeuneſſe & ma figure, (là-deſſus beaucoup de complimens) la rendroient plus vive encore. Les meſſages & les lettres dans un lieu où l'on n'y étoit pas accoutumé, éveilleroient les queſtions & les recherches. Il n'avoit pas ſongé à ſe pourvoir d'un logement nulle part, parce

qu'il avoit ſuppoſé que je me détermine-rois, ſoit pour Londres, qui offre dans un moment toutes les commodités de cette nature, ſoit pour la maiſon de l'une ou l'autre de ſes tantes, ſoit pour la terre de Milord M..... dans le comté d'*Hertford*, où la concierge, nommée Mde. *Greme*, étoit une excellente femme, & preſque une ſeconde Mde. *Norton.*

Sûrement, repris-je, ſi j'étois pourſuivie, ce ſeroit dans la première chaleur de leur reſſentiment; & leurs recherches ſe tourneroient d'abord vers quelque terre de la famille. — Mon embarras, ajoutai-je, étoit extrême.

Il me répondit, que ma volonté le détermineroit, quelque fût mon choix : que ma sûreté faiſoit ſon unique inquiétude; qu'il avoit un logement à Londres, mais qu'il ne penſoit point à me le propoſer, qu'il, ſavoit que j'aurois encore plus d'objections à lui faire, que je n'en pouvois avoir contre un logement chez ſon oncle, ou chez Lady Betty. — Sans doute, repliquai-je avec une indignation qui lui fit proteſter que rien n'étoit ſi éloigné de ſes idées & même de ſes déſirs. Il me répéta que ſon honneur & ma sûreté l'occupoient uniquement, & que ma volonté ſeroit ſa règle abſolue en tout.

J'étois trop chagrine & trop affligée, trop irritée même contre lui, pour prendre en bonne part ce qui sortoit de sa bouche.

Je me croyois, lui dis-je, extrêmement malheureuse. Je ne savois à quoi me déterminer : perdue, sans doute, de réputation, sans un seul habit avec lequel je pusse me montrer, mon indigence même (c'étoit le mot propre) annonçant ma folie à tous ceux qui pouvoient me voir; & leur faisant juger nécessairement que j'avois été surprise avec avantage, ou que j'en avois donné indiscrètement quelqu'un sur moi, & que j'avois aussi peu de pouvoir sur ma volonté que sur mes actions. J'ajoutai, que tout me portoit à croire qu'il avoit employé l'artifice avec moi; qu'il avoit paru prendre la juste mesure de ma foiblesse, d'après ma jeunesse & mon inexpérience : que je ne pouvois me pardonner à moi-même ce fatal rendez-vous : que mon cœur saignoit de la mortelle affliction où j'avois plongé mon père & ma mère; que je donnerois le monde entier, & toutes mes espérances dans cette vie, pour être encore dans la maison de mon père, à quelque traitement que j'y fusse réservée; qu'au travers de toutes ses promesses & protestations, je trouvois quel-

ue chofe de bas & d'intéreffé, dans l'a-
nour d'un homme qui avoit pu fe faire
ne étude d'amener une jeune fille au point
le facrifier fon devoir & fa confcience :
andis qu'un cœur animé d'un amour géné-
eux ne doit chercher que l'honneur & le
epos de ce qu'il aime.

Il m'avoit écoutée très-attentivement,
ıns chercher à m'interrompre. Sa réponfe,
ui fut méthodique fur chaque point, me
t admirer fa mémoire.

Mon difcours, me dit-il, l'avoit rendu
ort grave : & c'étoit dans cette difpofi-
ion qu'il alloit me répondre.

Il étoit affligé jufqu'au fond du cœur de
oir qu'il avoit fait fi peu de progrès dans
ıon eftime & dans ma confiance.

A l'égard de ma réputation, il devoit
tre fincère avec moi; mais elle ne pou-
oit être auffi bleffée de la moitié, par la
émarche qui me caufoit tant de regret,
ue par mon emprifonnement, & par l'in-
ıfte & folle perfécution que j'avois ef-
ıyée de la part de mes proches. C'étoit
: fujet public des entretiens. Le blâme
ɔmboit particulièrement fur mon frère &
ıa fœur, & l'on admiroit ma patience. Il
evoit me répéter ce qu'il croyoit m'avoir
crit plufieurs fois; que mes parens s'at-
endoient eux-mêmes à me voir faifir la

première occasion de me délivrer de leurs persécutions ; autrement auroient-ils jamais pensé à me renfermer ? Mais il n'étoit pas moins persuadé que l'opinon établie de mon *grand* caractère (c'est son épithète) l'emporteroit à mon avantage dans l'esprit de ceux qui me connoissoient, qui connoissoient les motifs de mon frère & de ma sœur, & qui connoissoient le misérable auquel ils vouloient m'associer malgré moi.

Si je manquois d'habits, qui s'attendoit que dans les circonstances, j'en pusse avoir d'autres que ceux dont je me trouvois vêtue au moment de mon départ ? Toutes les Dames de sa famille feroient gloire de fournir à mes besoins présens ; & pour l'avenir, les plus riches étoffes, non-seulement d'Angleterre, mais du monde entier, seroient à ma disposition.

Si je manquois d'argent, comme on devoit se l'imaginer aussi, il se trouvoit bien flatté de pouvoir m'en offrir. Plût au Ciel que je lui permisse d'espérer que nos intérêts de fortune seront bientôt unis ! Il tenoit un billet de banque de cent guinées, que je n'avois pas remarqué dans ses mains, & qu'il eut l'adresse alors de glisser dans les miennes, mais que je refusai, vous en êtes bien sûre, avec chaleur.

Sa

Sa douleur, me dit-il, étoit inexprima-
ɔle comme sa surprise, de s'entendre ac-
:user d'artifice. Il étoit venu à la porte du
ardin, suivant *mes ordres confirmés*, (le
nisérable! me faire ce reproche!) pour me
lélivrer de mes persécuteurs; il ne s'at-
endoit guères que j'eusse pu changer de
entiment, & qu'il eût besoin de tant d'ef-
orts pour vaincre mes difficultés. Je m'i-
ıaginois peut-être que le dessein qu'il
voit marqué d'entrer au jardin avec moi,
: de se présenter à ma famille, n'avoit
té qu'une comédie : mais je lui faisois in-
ıre, si j'en avois cette opinion. Actuel-
:ment même, en voyant mon excessive
:istesse, il regrettoit que je ne lui eusse
as permis de m'accompagner au jardin.
a maxime avoit toujours été de braver
:s dangers dont on le menaçoit. Ceux qui
ɔnt si prodigues de menaces, quand l'oc-
ıſion vient de les exécuter, sont rarement
:doutables. Mais eût-il été assuré de périr
ar un assassinat, ou de recevoir autant de
ɔups mortels qu'il auroit trouvé d'enne-
ıis dans ma famille, le désespoir, où je
ıurois jeté par mon retour, l'auroit porté
me suivre jusqu'au château.

Ainsi, ma chère, tout ce qui me reste,
t de me reconnoître inexcusable d'avoir
:cordé cette malheureuse entrevue à un

esprit si audacieux & si déterminé; rien autre chose! Je doute peu, à présent, qu'il n'eût trouvé, par quelque stratagême, le moyen de m'enlever, si j'avois consenti à lui parler dans le fond de la nuit, comme je me reproche d'en avoir eu une ou deux fois la pensée. Mon malheur auroit encore été plus terrible.

Il ajouta néanmoins, en finissant ce discours, que si je l'avois mis dans le cas de me suivre au château, il se flattoit que la conduite qu'il auroit tenue, auroit satisfait tout le monde, assez du moins pour lui procurer la permission de renouveler ses visites.

Il prenoit la liberté de m'avouer, continua-t-il, que si je ne m'étois pas trouvée au rendez-vous, il avoit déjà pris la résolution de rendre à ma famille une visite de cette nature, accompagné, à la vérité, de quelques fidelles amis; & qu'elle n'auroit pas été remise plus loin que l'après-midi même, parce qu'il n'auroit pu voir arriver paisiblement le redoutable mercredi, sans avoir fait ses efforts pour apporter quelque changement à leurs résolutions. — (Quel parti avois-je à prendre, ma chère, avec un homme de ce caractère?) (¶) qu'ainsi, autant pour moi que pour lui-même, il avoit lieu de regretter de n'avoir

ɪas été mis dans le cas d'employer, contre ɪn mal désespéré ; un remède de la même ɪature ; nous savons tous, ajouta-t-il, que es grandes entreprises réussissent quelquefois par les précautions mêmes que prennent les autres pour les renverser.

Ma situation actuelle, pensois-je en moimême, est bien une triste preuve de cette vérité. (§)

Pendant ce discours je gardois le silence. Mes reproches se tournoient intérieurement contre moi-même. Tantôt je me sentois effrayée de son audace. Tantôt je ne me sentois pas l'envie de l'interrompre, étant fatiguée à l'excès, & dans le plus profond abattement d'esprit, même en me figurant l'avenir le plus favorable que je pusse me promettre avec un homme de cette trempe. Mon silence lui donna le temps de continuer, ce qu'il fit en prenant un air encore plus sérieux.

A l'égard du reste, & pour répondre à ce que j'avois dit encore, il espéroit que j'aurois la bonté de lui pardonner ; mais sur son ame, il étoit affligé, infiniment affligé, répéta-t-il en élevant la voix & changeant de couleur, de se voir dans la nécessité d'observer combien je regrettois de n'avoir pas couru le risque d'être la femme de Solmes, plutôt que de me voir

en état de récompenser un homme qui, si je lui permettois de le dire, avoit souffert autant d'outrages pour moi, que j'en avois essuyé pour lui, — qui avoit attendu mes ordres, & (pardon, Mademoiselle,) tous les *mouvemens variables* de votre plume à toutes les heures du jour & de la nuit, pendant toutes sortes de temps, avec une satisfaction, une ardeur, qui ne peut être inspirée que par la plus fidelle & la plus respectueuse passion.... ; (ce langage, ma chère, avoit commencé à réveiller beaucoup mon attention) & cela, Mademoiselle, dans quelle vue? (avec quel regard d'impatience je le fixai ici : car il fit une pause d'un ou deux instans) dans la seule vue, reprit-il, de vous délivrer d'une indigne & vile oppression.....

Monsieur, Monsieur; lui dis-je, d'un air indigné..... souffrez que j'achève, très-chère *Clarisse!* J'ai le cœur si plein! il faut que je parle & que je le soulage... Entendre de votre bouche (car vos termes rétentissent encore à mes oreilles & dans mon cœur) *que vous donneriez le monde entier & toutes vos espérances dans cette vie, pour être encore dans la maison d'un père chagrin & cruel!* .....

Pas un mot contre mon père, Monsieur! je ne le souffrirai jamais..... *à quelque trai-*

ement que vous y fussiez réservée ! Allez, Mademoiselle, vous poussez la crédulité au-delà de toute vraisemblance, si vous vous imaginez que vous auriez évité d'être la femme de Solmes. Et puis, je vous ai poussée *au sacrifice de votre devoir & de votre conscience !* Quoi ! chère personne ! ne voyez-vous pas dans quelle contradiction votre vivacité vous jette, lorsque la résistance que vous avez opposée jusqu'au dernier moment à vos persécuteurs, met votre conscience à couvert de tous les reproches de cette nature ?

Monsieur, Monsieur, êtes-vous si délicat sur les mots ? C'est une colère fort légère que celle qui s'arrête aux expressions.

En effet, ma chère, j'ai pensé depuis, que sa colère ne venoit point de cette chaleur soudaine qu'il n'est pas toujours aisé de réprimer ; mais que c'étoit plutôt une colère *de commande*, à laquelle il ne lâchoit la bride que pour m'intimider.

Il reprit : pardon, Mademoiselle ; j'achève en deux mots. N'êtes-vous pas persuadée vous-même, que j'ai hasardé ma vie pour vous délivrer de l'oppression ? Cependant ma récompense, après tout, n'est-elle pas incertaine & précaire ? Car n'avez-vous pas exigé (*loi dure ! mais sacrée pour moi & que j'observerai*) que le terme de mes

espérances soit reculé ? ne vous êtes-vous pas réservé le pouvoir *d'accepter mes soins, ou de les rejeter entièrement à votre volonté ?*

Voyez, ma chère! de tous côtés, ma condition n'a fait qu'empirer. Croyez-vous qu'à présent *il dépende de moi* de suivre votre conseil, quand je croirois qu'il seroit convenable en tout de le suivre sans délai ? (*)

(*) [¶] On a reproché à Clarisse de s'être conduite avec M. Lovelace, dans leur premier entretien à St. Albans, & après avec trop de réserve & même trop de hauteur ; sûrement, ceux qui lui font ce reproche, n'ont pas fait assez d'attention à son histoire. Combien s'est-il hâté, & précédemment, & dans ce qui va suivre, de lui rappeler l'éloignement dans lequel elle lui prescrivoit de se tenir, avant qu'elle fût en sa puissance, *dans l'espérance de laisser une porte ouverte à sa réconciliation avec ses parens*, qu'elle avoit tant à cœur ! & avec quel artifice il lui promet, sans en être requis, d'observer des conditions dont elle auroit bien souhaité le dispenser dans les circonstances actuelles, & dans sa situation, en conséquence de l'avis de Miss Howe ! sans parler encore du ressentiment qu'elle ne pouvoit se dispenser de montrer sur la forme de son évasion, afin de lui justifier combien son refus de partir avec lui, étoit sincère. *Voyez* dans une lettre suivante à Miss Howe, nº. 19, comme elle s'explique elle-même sur cet article. [¶]

Et ne m'avez-vous pas même déclaré, continua-t-il, *que vous renonceriez à moi pour jamais, ſi vos parens faiſoient dépendre votre réconciliation de cette condition cruelle?* Malgré de ſi rigoureuſes loix, j'ai le mérite de vous avoir ſauvée d'une odieuſe violence. Je l'ai, Mademoiſelle, & j'en fais ma gloire, quand je devrois être aſſez malheureux pour vous perdre.. comme *je ne vois que trop que j'en ſuis menacé*, & par le chagrin où je vous vois, & ſurtout ſi vos parens inſiſtent ſur la condition que vous êtes prête à conſentir. Mais je répète que ma gloire eſt de vous voir par moi maîtreſſe de vous-même. C'eſt à ce titre que j'implore humblement votre faveur, *aux ſeules conditions ſous leſquelles j'en ai formé l'eſpérance*; & je vous demande pardon, *dans cette humble poſture*, (& ici l'orgueilleux perſonnage a fléchi un genou devant moi) d'avoir fatigué votre oreille par des explications qu'un cœur auſſi franc que le mien ne pouvoit plus renfermer dans le ſilence.

Ha! levez-vous, Monſieur, je vous prie. Si l'un des deux doit fléchir le genou, que ce ſoit celle qui vous à *tant d'obligation*. Cependant je vous demande en grâce de ne pas continuer ſur ce ton. Vous avez pris ſans doute beaucoup de peine pour moi;

mais si vous m'aviez fait connoître plutôt que vous attendiez de moi une récompense aux dépens de mon devoir, je me serois efforcée de vous l'épargner. Loin de moi, Monsieur, la pensée de diminuer le mérite si extraordinaire de vos services; mais vous me permettrez de vous dire que, sans cette correspondance où vous m'avez jetée à force d'importunités, & que je n'aurois pas continuée, me flattant toujours à chaque lettre que celle-là seroit la dernière, si je n'avois cru que vous aviez reçu de mes parens quelques sujets de plaintes, il n'auroit jamais été question pour moi ni d'emprisonnement ni d'autres violences, & mon frère n'auroit pas eu de fondement pour autoriser & exercer sa mauvaise volonté.

Je suis fort éloignée de croire, que si j'étois demeurée chez mon père, ma situation fût aussi désespérée que vous vous l'imaginez. Mon père m'aimoit au fond de son cœur. Il ne me manquoit que la liberté de le voir & celle de me faire entendre. Un délai à sa sentence étoit la moindre grâce que je me promettois de l'épreuve que j'allois avoir à soutenir.

Vous vantez votre mérite, Monsieur? oui, que le mérite fasse votre gloire: c'est le seul attrait qui puisse me toucher. Si

es considérations *personnelles* étoient capables de me déterminer ou contre Solmes, ou en votre faveur, je me mépriserois moi-même. Si ce sont elles qui font votre orgueil, & qui vous portent à vous préférer à la *personne* du pauvre Solmes, c'est vous alors que je mépriserai.

Vous pouvez vous glorifier du mérite imaginaire que vous vous faites d'avoir procuré mon évasion. Mais ce qui fait votre gloire, je vous le déclare nettement, est ce qui fait ma honte. Faites-vous à mon estime des titres que je puisse approuver, ou vous n'aurez pas autant de mérite à mes yeux, que vous en avez aux vôtres.

Mais, Monsieur, semblable ici à nos premiers pères, moi, du moins, qui suis malheureusement chassée de mon paradis, nous avons recours aux récriminations. Ne me parlez plus de vos *souffrances* & de vos *services*, *de toutes vos heures*, *de toutes vos sortes de temps*. Comptez qu'aussi long-temps que je vivrai, ces grands services seront présens à ma mémoire; & que s'il m'est impossible de les récompenser, je serai toujours prête à reconnoître l'obligation. Aujourd'hui, ce que je désire uniquement de vous, c'est de me laisser le soin de chercher moi-même quelque retraite qui me convienne. Pressez la voiture

pour vous rendre à Londres, où dans tout autre lieu. Et si je retombe dans le besoin de votre assistance, ou de votre protection, je vous le ferai savoir, & je vous aurai encore de *nouvelles obligations*.

Vous vous échauffez, ma chère ame! Mais, en vérité, c'est sans sujet. Si j'avois des vues indignes de mon fidelle amour, je n'aurois pas mis tant d'honnêteté dans mes déclarations; & il recommençoit à prendre le ciel à témoin de la sincérité de ses sentimens. Mais je l'arrêtai tout court: je veux bien vous croire sincère, Monsieur; il feroit bien étrange que toutes ces protestations fussent nécessaires pour me faire croire à votre sincérité; (ce langage parut le faire rentrer en lui-même, & le rendre plus circonspect.) Si je croyois qu'elles le fussent, je ne ferois pas, je vous assure, assise ici près de vous dans une hôtellerie publique; quoique trompée & amenée ici, autant que j'en puis juger, par des méthodes qui, (excusez-moi, Monsieur) si je pouvois seulement les soupçonner d'artifice, vous rendroient ainsi que moi, insupportable à moi-même. Mais laissons cela, du moins à présent. Apprenez-moi seulement, mon cher Monsieur, (en lui faisant une profonde révérence, car j'étois courroucée) si votre dessein est

le me quitter, ou si je ne suis sortie d'une prison que pour rentrer dans une autre?

Trompée, autant que vous en pouvez juger, Madame! *Que je vous apprenne*, me dites-vous de cet air qui me charme, quoiqu'il afflige mon cœur,) *si vous n'êtes sortie d'une prison que pour rentrer dans une autre!* En vérité, je ne reviens pas de mon étonnement; je suis confondu. Est-il donc nécessaire que je réponde à de pareilles questions? Vous êtes maîtresse absolue de vous-même. Et il seroit bien étrange que vous ne le fussiez pas. *Du moment que vous serez dans un lieu de sûreté*, je m'éloigne de vous. Je n'y mets qu'une condition; permettez que je vous supplie d'y consentir: c'est qu'il vous plaise, à présent que vous ne dépendez que de vous-même, de renouveler une promesse que vous avez déjà faite volontairement: *volontairement*, sans quoi je n'aurois pas la présomption de vous la demander. Mais, quoique je ne sois pas capable d'abuser de votre bonté, je ne puis pas non plus me résoudre à perdre les avantages dont votre bonté m'a permis de me flatter. Cette promesse, Mademoiselle, c'est que dans quelque traité que vous puissiez entrer avec votre famille, vous ne serez jamais la femme d'un autre homme, tandis que je serai au monde,

& que je ne prendrai pas d'autre engagement, à moins que je ne fois affez méchant pour vous donner quelque véritable fujet d'un nouveau déplaifir.

Je n'héfite pas, Monfieur, à vous confirmer cette promeffe fous la condition que vous offrez vous-même. De quelle manière fouhaitez-vous que je vous la confirme ?

Je ne défire, Mademoifelle, que votre parole.

Hé bien, Monfieur, je vous la donne.

Là-deffus, il eut la hardieffe (j'étois en fon pouvoir, ma chère) de me dérober un baifer, qu'il nomma *le fceau* de ma promeffe. Son mouvement fut fi prompt, que je n'eus pas le temps de fonger à l'éviter. Il y auroit eu de l'affectation à marquer beaucoup de colère. Cependant je ne pouvois être fans chagrin, en confidérant à quoi cette liberté pouvoit conduire un efprit fi audacieux & fi entreprenant. Il dut s'appercevoir que j'étois peu fatisfaite. Mais paffant là-deffus, d'un air qui lui eft propre : c'eft affez, très-chère *Clariffe !* Je vous conjure feulement de calmer cette terrible inquiétude où vous êtes, & qui eft un tourment pour un amour auffi délicat que le mien. Toute l'occupation de ma vie fera de mériter votre cœur, & de vous rendre la plus heureufe des femmes, comme je

ferai

ſerai le plus heureux de tous les hommes.

Je le quittai pour vous écrire ma lettre précédente. Mais je refuſai, comme je vous l'ai marqué, de l'envoyer par un de ſes gens. La maîtreſſe de l'hôtellerie me procura un meſſager, qui devoit porter ce qu'il recevroit de vous, à Mde. Greme, concierge de Milord M.... dans ſon château du Hertfordshire. La crainte d'être pourſuivie nous obligeant de partir le lendemain à la pointe du jour, c'étoit cette route qu'il vouloit prendre, & il ſe propoſoit de changer là le caroſſe de ſon oncle, pour une chaiſe à deux chevaux ; qu'il avoit laiſſée dans ce lieu, & qui étoit moins propre à faire decouvrir notre marche.

Je jetai les yeux ſur le fonds de mes richeſſes, & je ne me trouvai dans ma bourſe que ſept guinées & quelque monnoie. Le reſte de mon tréſor conſiſte en cinquante guinées, qui ſont cinq de plus que je ne croyois avoir, lorſque ma ſœur m'a défiée de montrer la ſomme que je poſſédois. Je les ai laiſſées dans mon ſecrétaire, ne ſongeant guère à partir avec lui.

Au fond, la ſituation où je ſuis m'environne d'une foule de circonſtances qui choquent ma délicateſſe. Entr'autres, n'ayant point d'autres habits que ceux qui ſont ſur moi, & ne pouvant lui cacher que

je vous faisois demander ceux que j'avois entre vos mains, je ne pus me dispenser de lui apprendre comment ce dépôt se trouve chez vous, de peur qu'il ne s'imaginât que je pensois de longue main à partir avec lui, & que j'avois déjà fait une partie de mes préparatifs. Il auroit souhaité ardemment, me répondit-il, pour l'intérêt de ma tranquillité, que votre mère m'eût accordé sa protection ; & je crus voir, dans ce qu'il me dit là-dessus, autant de franchise que d'intérêt.

Il y a, ma chère *Miss Howe*, une infinité de petites bienséances auxquelles une jeune personne est forcée de renoncer, lorsqu'une situation comme la mienne la réduit à souffrir un homme dans cette société intime auprès d'elle. Il me semble que je pourrois donner à présent vingt raisons plus fortes que je ne vous en ai jamais donné, pour prouver qu'une femme un peu délicate, ne doit regarder qu'avec une aversion & une horreur extrêmes tout ce qui peut l'exposer au danger & au malheur de hasarder la démarche où j'ai été entrainée ; & que l'homme qui l'y pousse doit passer à ses yeux pour le moins généreux & le plus vil des séducteurs.

Le lendemain, mardi, avant cinq heures du matin, la fille de l'hôtellerie vint m'aver-

tir que *mon frère* m'attendoit dans la ſalle d'en-bas, & que le déjeûner étoit prêt. Je deſcendis, le cœur auſſi chargé que les yeux. Il me fit quantité de remercîmens & & de félicitations ſur ma diligence, qui marquoit, dit-il, moins de répugnance à continuer notre voyage. Il avoit eu l'attention que je n'avois pas eu moi-même, (car à quoi pouvoit-il me ſervir d'en avoir alors, après en avoir manqué lorſqu'elle m'étoit le plus néceſſaire ?) de m'acheter un chapeau de velours & un mantelet bordé en argent, ſans m'en avoir avertie. Il étoit en droit, me dit-il devant l'hôteſſe & ſes filles, de ſe récompenſer de ſes ſoins, & d'embraſſer ſon aimable ſœur, quoiqu'un peu chagrine. Le rusé & préſomptueux perſonnage prit ſa récompenſe, & ſe vanta de m'avoir enlevé une larme, en m'aſſurant du même ton, en leur préſence, que je n'avois rien à redouter de mes parens, qui m'aimoient avec une tendreſſe extrême. Quel moyen d'être complaiſante, ma chère, pour un homme de cette eſpèce ?

Auſſitôt que nous fûmes montés dans le caroſſe, & qu'il commença à marcher, il me demanda ſi j'avois quelque répugnance pour le château de Milord M..... dans le Hertfordshire ? Milord, me dit-il, étoit dans ſa terre de Berk. Je lui répétai que

mon penchant ne me portoit point, quant à présent, à paroître sitôt dans sa famille; que ce seroit marquer une défiance ouverte de la mienne; que j'étois déterminée à prendre un logement particulier, & que je le priois de se tenir dans l'éloignement, du moins pour attendre à savoir comment mes parens auroient pris ma fuite. Quoique dans ces circonstances, je ne pusse guères me flatter d'une réconciliation; cependant s'ils apprenoient que je me fusse jetée sous sa protection, ou, ce qu'ils regarderoient du même œil, sous celle de sa famille, il falloit renoncer à toute espérance.

Il me jura qu'il se gouverneroit entièrement par mes inclinations. Cependant Londres lui paroissoit toujours l'asyle qui me convenoit le mieux, & si j'y étois une fois tranquille, dans un logement de mon goût, il pourroit se retirer chez M. *Hall.* Mais lorsque j'eus déclaré que je n'avois aucun penchant pour Londres, il cessa de me presser.

Il me proposa, & j'y consentis, de descendre dans une hôtellerie voisine *du Lawn*, c'est le nom du château de son oncle dans le Hertfordshire, puisque je ne voulois pas descendre au château. J'obtins la liberté d'y être deux heures à moi-même, que je lui dis que j'employerois à

vous écrire une autre lettre. (Je voulois vous continuer, quoique très-fatiguée, le récit que j'avois commencé à St. Albans) & à écrire aussi à ma sœur, pour informer ma famille que j'étois en bonne santé, soit qu'elle y prenne intérêt ou non, & pour lui demander mes habits, quelques livres que je lui nommerois, & les cinquante guinées que j'ai laissées dans mon secrétaire. Il me demanda si j'avois pensé à indiquer une adresse à ma sœur. En vérité, non, lui répondis-je, j'ignore encore..Je l'ignore de même, en m'interrompant, & c'est le hasard qui m'y a fait penser. (Le rusé vaurien avec ses contes!) Mais, Mademoiselle, je vous dirai comment on peut s'y prendre. Si vous êtes absolument déterminée contre le séjour de Londres, il ne laisse pas d'être à propos que votre famille vous y croie; car alors elle perdra l'espérance de vous trouver. Si vous écrivez à votre sœur, marquez-lui qu'on peut adresser ce qui sera destiné pour vous à M. *Osgood*, place de *Soho*. Monsieur *Osgood* est un homme de bonne réputation; & cette voie est très-propre à amuser vos parens.

Les amuser, ma chère! *Amuser* qui? mon père, mes oncles! mais c'est un mal nécessaire. Vous voyez qu'il a des expé-

diens tout prêts. Je n'avois point d'objection à faire contre celui-ci; je n'ai pas balancé à m'y prêter. Mais ce qui me donne une vive inquiétude, c'eſt de ſavoir quelle réponſe je recevrai, ou ſi l'on daignera me faire une réponſe. En attendant, c'eſt une conſolation de penſer, que ſi j'en reçois une, fût-elle de la main de mon frère, elle ne ſauroit être plus rigoureuſe que les derniers traitemens que j'ai reçus de lui & de ma ſœur.

M. Lovelace s'abſenta l'eſpace d'environ une heure & demie: en rentrant dans l'hôtellerie, ſon impatience le fit envoyer trois ou quatre fois pour demander à me voir. Je lui fis répondre autant de fois que j'étois occupée; & pour la dernière, que je ne ceſſerois pas de l'être juſqu'à l'heure du dîner. Quel parti prit-il? celui de le faire avancer, je l'entendis, par intervalles, qui juroit de bon cœur contre le cuiſinier & les domeſtiques.

C'eſt encore une autre de ſes perfections. Je haſardai, en dînant, de lui faire honte de cette liberté de langage. Je l'avois entendu jurer, au même moment, contre ſon valet de chambre, dont il avoue être content d'ailleurs: c'eſt une triſte profeſſion, lui dis-je, M. Lovelace, que celle de tenir une hôtellerie.

Pas si triste, je m'imagine. Quoi? Mademoiselle, croyez-vous qu'une profession où l'on mange & l'on boit aux dépens d'autrui, ou bien ce sont de pauvres hôtelleries, soit un état fort à plaindre?

Ce qui me le fait croire, c'est la nécessité de loger continuellement des gens de guerre, dont je me figure que la plupart sont des scélérats abandonnés. Bon dieu! continuai-je, quels termes j'entendois à l'instant d'un de ces braves, qui s'adressoit, autant que j'enai pu juger, par ses réponses paisibles & modérées, à un homme fort doux & fort modeste? Le proverbe me paroît bien juste, *jurer comme un soldat.*

Il se mordit la lèvre, se leva, fit un tour sur ses talons, & s'approchant du miroir, je crus lire sur son visage son embarras mêlé d'assurance & de confusion. — Oui, Mademoiselle, me dit-il, ces soldats sont des jureurs effrénés à dégoûter: je crois que leurs officiers devroient les en punir.

Ils méritent un sévère châtiment, répliquai-je; car ce vice est indigne de l'homme; celui des imprécations ne me paroît pas moins honteux & déplorable. Il marque tout à-la-fois de la méchanceté & de l'impuissance; si un pareil homme avoit le pouvoir d'exécuter ses menaces, ce seroit un vrai démon.

Charmante obſervation, ſur ma foi, Mademoiſelle! Je m'engage à dire au premier ſoldat que j'entendrai jurer, qu'il n'eſt qu'un miſérable, indigne de la qualité d'homme.

Mde. Greme vint me rendre ſes devoirs, comme il a plu à M. Lovelace de nommer ſes civilités. Elle me preſſa beaucoup d'aller au château, en s'étendant ſur ce qu'elle avoit entendu dire de moi, à Milord M... à ſes deux nièces & à toute la famille, & ſur l'eſpérance dont ils ſe flattoient depuis pluſieurs mois, de recevoir un honneur qu'elle eſpéroit maintenant que j'allois leur faire à tous. Ses diſcours me causèrent quelque ſatisfaction, parce qu'ils venoient de la bouche d'une fort bonne femme, qui me confirmoit tout ce que M. Lovelace m'avoit dit.

L'ayant conſultée ſur un logement, elle me recommanda à ſa belle-ſœur, qui demeuroit à ſept ou huit milles de-là, & chez laquelle je ſuis actuellement. Ce qui me fit le plus de plaiſir, ce fut d'entendre M. Lovelace, qui, de ſon propre mouvement, lui donna ordre de me tenir compagnie dans la chaiſe (& je remarquai ſon reſpect pour lui) tandis que montant à cheval avec deux hommes à lui, & un

écuyer de Milord M..., il nous servit d'escorte jusqu'ici, où nous arrivâmes à quatre heures du soir.

Mais, comme je l'ai dit, dans ma lettre précédente, les logemens n'y sont pas commodes. M. Lovelace en fut très-peu satisfait, & il ne dissimula point à Mde. Greme, qui nous avoit prévenus qu'ils n'étoient pas dignes de nous, qu'il les trouvoit encore au-dessous de la peinture qu'elle nous en avoit faite ; que la maison étant éloignée d'un mille du bourg voisin, il ne convenoit pas qu'il s'écartât sitôt à cette distance de moi, dans la crainte de quelque accident; que les chambres aussi se touchoient de trop près pour être de mon goût. — Vous vous persuaderez facilement que ce langage me parut fort agréable dans sa bouche.

Pendant cette marche, j'eus dans la chaise une longue conversation sur son compte avec Mde. Greme. Ses réponses à toutes mes questions furent libres & naturelles ; je lui trouvai un tour d'esprit sérieux, qui me plut beaucoup. Par degrés je la conduisis à quantité d'explications, dont une partie s'accorde assez avec le témoignage de l'intendant congédié de Milord M..., & j'en conclus que tous les

domeſtiques ont à-peu-près la même opinion de M. Lovelace.

“ Elle me dit qu'au fond c'étoit un „ homme généreux : qu'il n'étoit pas aiſé „ de décider s'il étoit plus redouté que „ chéri de toute la maiſon de Milord M... „ Que ce Seigneur avoit une extrême affec- „ tion pour lui ; que ſes deux tantes n'en „ avoient pas moins ; que ſes deux couſines „ Montaigu étoient deux jeunes perſonnes „ du meilleur naturel du monde. Son „ oncle & ſes tantes lui avoient propoſé „ différens partis, avant qu'il m'eût rendu „ des ſoins, & même depuis, parce qu'ils „ déſeſpéroient de mon conſentement & „ de celui de ma famille. Mais elle l'avoit „ entendu répéter ſouvent qu'il ne penſoit „ nullement à ſe marier, ſi ce n'étoit pas „ avec moi. Tous ſes proches avoient été „ fort choqués des mauvais traitemens qu'il „ avoit reçus des miens ; cependant, ils „ avoient toujours admiré mon caractère ; „ & ils m'auroient préférée, ſans un ſchel- „ ling, à toutes les femmes du monde, „ dans l'opinion que jamais perſonne n'au- „ roit tant d'aſcendant & tant d'influence „ ſur ſon eſprit. On ne pouvoit diſconve- „ nir que M. Lovelace ne fût un homme „ fort diſſipé ; mais c'étoit une maladie qui „ ſe guériroit d'elle-même. Milord faiſoit

„ ses délices de la compagnie de son neveu,
„ lorsqu'il pouvoit se la procurer; mais ils
„ étoient souvent en querelle; & c'étoit
„ toujours l'oncle qui étoit forcé de céder.
„ Il avoit comme peur de lui, disoit-elle;
„ & M. Lovelace faisoit toutes ses volon-
„ tés. Cette bonne femme fit beaucoup
„ d'*hélas!* regrettant que son jeune maître
„ ne fît pas un meilleur usage des talens
„ qu'il avoit reçus. Cependant, me dit-
„ elle, avec de si belles qualités il ne fal-
„ loit pas désespérer de sa réforme; un
„ heureux temps viendroit, qui feroit
„ oublier le passé, & tous ses proches en
„ étoient si fort persuadés, qu'ils ne sou-
„ haitoient rien avec tant d'ardeur que de
„ le voir marié ".

Ce portrait quoique médiocrement favorable, vaut mieux que tout ce que mon frère dit de lui.

Les personnes de cette maison paroissent d'honnêtes gens laborieux; la ferme est en bon état & prospère. Mde. Sorlings, belle-sœur de Mde. Greme, est une veuve qui a deux fils, tous deux grands, disputant ensemble à qui se donnera le plus de soins pour le bien commun, & deux jeunes filles fort modestes, qui sont traitées plus respectueusement par leurs frères, que je ne l'ai été par le mien. Il me semble que je

pourrai m'arrêter ici plus long-temps que je ne l'avois espéré à la première vue.

J'aurois dû vous dire plutôt, que j'ai reçu votre obligeante lettre avant de partir pour arriver ici; tout est charmant de la part d'une amie si chère! je conviens qu'après la résolution à laquelle je m'étois si fortement attachée de ne pas partir avec lui, la première nouvelle de mon évasion a dû bien vous étonner. (¶) Que le ciel ait pitié de moi, ma chère! je m'étonne moi-même plus d'une fois le jour comment je puis être ici, & avoir été entraînée dans une si étrange démarche (§).

Tous les complimens extravagans de M. Lovelace ne me donnent pas meilleure opinion de lui. Je le trouve trop prodigue en protestation, il me dit de trop belles choses; il en dit de trop belles de moi. Il me semble que le respect sincère & la véritable estime ne consistent pas dans les termes. Ce n'est point par des mots que ces sentimens s'expriment. Le silence respectueux, le regard humble & timide, l'embarras même de la voix, en disent plus que tout ce que notre bien aimé *Shakespear* nomme le *bruiant babil d'une impertinente & audacieuse éloquence.* Cet homme ne parle que d'*extases*: c'est son mot favori. Mais je sais trop, à ma confusion, à quoi je

je dois en effet attribuer ſes tranſports : *à ſon triomphe*, ma chère; je le dis en un mot. Et ce mot ſuffit peut-être pour mortifier ma vanité & condamner ma folie.

Nous avons été allarmés par quelques ſoupçons de pourſuite, fondés ſur une lettre de ſon agent. — Comme le changement des circonſtances nous fait, pour ainſi dire, ſanctifier ou condamner la même action ! quel ſoins nous devons prendre pour ne pas confondre les diſtinctions entre le bien & le mal, par-tout où l'intérêt propre ſe trouve mêlé ? J'ai traité de baſſeſſe dans M. Lovelace, la corruption d'un domeſtique de mon père : aujourd'hui je ne ſuis pas éloignée de l'approuver indirectement, par la curioſité qui me fait demander ſans ceſſe à M. Lovelace, ce qu'il apprend, par certe voie ou par d'autres, de la manière dont mes parens ont pris ma fuite. Elle doit ſans doute leur paroître concertée, téméraire, artificieuſe. Que cette idée eſt chagrinante pour moi ! puis-je néanmoins, dans la ſituation où je ſuis, leur perſuader la vérité ?

Il me dit qu'ils en ſont cruellement affectés : mais que juſqu'à préſent ils ont fait éclater moins de douleur que de rage ; qu'il a peine à ſe modérer, en apprenant les injures & les menaces que mon frère vomit

contre lui. — Vous jugez bien qu'enſuite il ſe fait auprès de moi un mérite de ſa patience.

Quelle ſatisfaction ne me ſuis-je pas dérobée, ma très-chère amie, quand j'y réfléchis, par cette imprudente & malheureuſe fuite! Que ne donnerois-je pas pour me retrouver en droit de dire, que c'eſt moi qui ſouffre & non pas qui commets l'injuſtice? que ce ſont les autres qui manquent à ce que me doit leur bonté, & non pas moi qui manque au reſpect & à la ſoumiſſion pour ceux à qui je les dois?

Honte ſur moi, pour avoir été au-devant du ſéducteur! Quelque heureuſe que puiſſe être à préſent l'iſſue de cette aventure, je me ſuis amaſſée une ſource inépuiſable de remords pour toute ma vie.

Une inquiétude qui ne me tourmente pas moins, c'eſt que chaque fois que je vois cet homme, je ſuis plus embarraſſée que jamais de ce que je dois faire & penſer de lui. J'obſerve à chaque fois ſa contenance, & je crois y découvrir des lignes extrêmement profondes. Il me ſemble que ſes regards ſignifient plus qu'à l'ordinaire. Cependant ils ne ſont pas plus ſérieux, ni moins gais. Je ne ſais pas véritablement ce qu'ils ſont; mais j'y remarque beaucoup plus d'aſſurance & de préſomption qu'au-

paravant, quoiqu'il n'en ait jamais manqué.

Mais voici l'énigme. Je le regarde à présent avec crainte, parce que je sens le pouvoir que mon indiscrétion lui a donné sur moi. Il peut se croire en droit de prendre des airs plus hauts, lorsqu'il me voit dépouillée de ce qu'il y a d'imposant dans une personne accoutumée à se voir respecter, & qui, sentant désormais son infériorité, se reconnoît vaincue, dans une espèce d'état d'obligation & de dépendance d'un homme, qui, de l'humble rôle d'amant soumis, & sollicitant mon estime, passe aux airs importans d'un protecteur.

Le porteur de cette lettre sera un pauvre Porte-balle du canton, qu'on est accoutumé à voir passer tous les jours avec ses marchandises. Il est chargé de la remettre à Mde. *Knollys*, suivant l'adresse que vous me donnez. Si vous aviez appris quelque chose sur mon père & ma mère, & de l'état de leur santé, ou qui puisse me faire juger de la disposition de mes parens depuis ma malheureuse fuite, ayez, je vous prie, la bonté de m'en instruire en deux mots; du moins si vous pouvez être avertie que le messager attend votre réponse.

Je crains de vous demander, si la lecture de mon récit, que vous avez déjà

dans vos mains, vous offre quelque excuse qui atténue la faute de votre infortunée

CL. HARLOWE.

LETTRE VIII.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Mardi & Mercredi, 11 & 12 *d'Avril.*

Tu me sommes de ma promesse, de t'informer en détail de ce qui s'est passé entre ma déesse & moi. Il est vrai que jamais je n'eus un plus beau sujet pour exercer ma plume. D'ailleurs, j'ai du loisir. Car si je voulois l'en croire, l'accès me seroit aussi difficile auprès d'elle, qu'au plus humble esclave auprès d'un Monarque de l'Orient. Il ne pourroit donc me manquer que l'inclination, si je refusois de t'écrire; mais comme notre amitié, & la fidelle compagnie que tu m'as tenue au *cerf-blanc*, me rendroit inexcusable, je vais tâcher de tenir ma parole.

Je te quittai, toi & nos camarades, avec la ferme résolution; comme tu sais, de vous rejoindre, si mon rendez-vous manquoit encore; pour nous rendre en-

semble, suivi de nos gens, uniquement pour la montre, chez le sombre père des Harlowes, demander une audience au tyran, lui porter mes plaintes de la licence avec laquelle on attaque ma réputation; pour tenter en un mot, par des voies honnêtes, s'il étoit possible, de le faire changer de résolution, & le porter à traiter sa charmante fille avec moins d'inhumanité, & moi-même avec un peu plus de civilité. Je t'ai dit les raisons qui m'avoient empêché d'aller prendre la lettre de contr'ordre. Je devinois juste; car il y en avoit un, & si je l'avois une fois reçu, le rendez-vous manquoit. A-t-elle pu croire qu'après avoir été plus d'une fois trompé, je n'insisterois pas sur sa promesse; & que je ne saurois pas retenir une femme dans mes filets, après l'avoir engagée si avant.

Du moment que j'entendis remuer le verrouil du jardin, je fus sûr d'elle. Ce mouvement fit bondir mon cœur jusqu'à ma poitrine. Mais lorsqu'il fut suivi de l'apparition de ma charmante, qui m'environna tout-à-coup d'un déluge (¶) de lumière dans son élégante & douce parure, qui n'avoit pourtant rien des apprêts d'un voyage; je marchai sur l'air, & j'eus peine à me croire un mortel. Tu jugeras &

de la première illusion dont m'éblouit sa parure, au premier instant que je l'apperçus, & ce qu'elle étoit en effet, lorsque je pus l'observer plus tranquillement & de plus près. Tu sais que je suis un critique connoisseur dans ce qui regarde la toilette des femmes. Il en est plus d'une à qui j'ai appris à s'habiller, & que j'ai aidée aussi à se mettre dans son négligé. (§) Mais il y a dans celle-ci une élégance naturelle qui surpasse tout ce qu'on peut se représenter. Sa personne orne ce qu'elle porte, plus qu'elle n'en est ornée, & voilà sa perfection. N'attends donc qu'une foible esquisse & de son admirable personne & de sa parure.

(¶) Sa peau, (car après tout, je la crois de chair & de sang,) délicate & ferme, comme une cire vierge, annonce la vigueur de sa santé. Tu m'as souvent entendu vanter avec transport son teint. Je n'ai jamais vu de ma vie une peau d'une si éclatante beauté. C'est sottise de lui comparer le lys & la neige nouvellement tombée : qu'on les compare à ses toiles, & à ses nœuds, à la bonne heure. Mais ne seroit-ce pas une vraie muraille blanchie, qu'une femme pour qui ces comparaisons si fausses se trouveroient justes ? Pour elle, c'est un sang, c'est une chair

animée, pleine de vie & de charmes, & le tiſſu de ſa peau eſt ſi tranſparent, qu'on voit chaque veine & ſes ramifications ſur toutes les aimables parties de ſa perſonne, que l'uſage permet d'offrir aux regards.

Tu m'as entendu auſſi te faire la deſcription des boucles ondoyantes de ſa brillante chevelure; elle n'a beſoin ni d'art, ni de poudre : elle eſt elle ſeule un ornement qui efface tous les autres : avec quelle grâce elle flotte & tombe autour d'un col dont la beauté eſt au-deſſus de toute deſcription!

Sa coëffure étoit une gaſe de Bruxelles, uniquement aſſortie à ſon charmant viſage, & autour de ſa phyſionomie. Un ruban bleu de ciel en relevoit la blancheur. Mais quoique le temps fut aſſez froid, elle n'avoit ni chapeau, ni calèche : elle aime aſſez à ſe familiariſer avec l'injure des ſaiſons; & l'habitude de les braver, jointe à une ſobriété vraiment exemplaire, n'a pas peu contribué, de l'aveu de tout le monde, à affermir ſa ſanté, & ſon tempérament, qui étoit né délicat : d'ailleurs, je ſoupçonne qu'elle avoit auſſi l'intention de me faire voir, qu'elle étoit réſolue de ne pas exécuter ſa promeſſe. O *Belford*! eſt-il poſſible qu'une ſi charmante fille ſoit ſi friponne!

Elle avoit une robe du matin; c'étoit un pou-de-ſoie, couleur de prime-vères pâles. Les paremens & les bords en étoient enrichis d'une belle broderie, ouvrage des doigts de cette charmante Araignée; c'étoit un deſſin courant de violettes, avec leurs feuilles: un léger trait d'argent dans les fleurs, & de l'or dans les feuilles. A ſes oreilles pendoit une paire de boucles de diamans. Un mouchoir d'une rare blancheur, également travaillé de ſes doigts inimitables, couvroit, ô Belforſ! quels appas plus incomparables encore ne couvroit-il pas! & je voyois pendant toute notre route, ſon cœur bondir: je le reconnoiſſois à ſes violentes palpitations, ſous ce charmant voile. Ses manchettes étoient de la même dentelle que ſa coëffure. Devant elle un tablier de mouſſeline à fleurs. Sa jupe un ſatin blanc piqué. Des ſouliers de ſatin bleu, bordés de la même couleur, ſans ruban & ſans nœuds: car quel beſoin d'orner le plus joli pied du monde? Des boucles très-propres. A ſes charmans bras, une ſorte de mitaines en velours noir, de ſa propre invention; car elle invente & donne des modes à ſon gré. Ses belles mains, qui ſont elles-mêmes un velours, reſtoient ainſi à découvert, & plus à portée d'être ſaiſies par celles de ſon adorateur.

Je t'ai dit quels furent mes tranſports, lorſque le verrouil ſe tira, & que la porte, en s'ouvrant, m'offrit ma Déeſſe, depuis ſi long-temps attendue. Après les premiers momens paſſés, ſes émotions devinrent plus douces, & tinrent plus de la foibleſſe de ſon ſexe : cet effort avoit épuiſé ſa hardieſſe : bientôt le feu de ſes yeux étincelans, s'amortit & ſe tourna en douce langueur. Elle trembloit, elle ne ſavoit comment ſoutenir les violentes agitations d'un cœur, qu'elle n'avoit jamais trouvé ſi difficile à gouverner. (§) En effet, elle étoit prête à s'évanouir, lorſque je la ſaiſis dans mes bras pour la ſoutenir. Précieux moment! Et avec quelles délices mon cœur, en battant ſi près du ſien, partageoit ſon trouble charmant!

Son habillement, comme je viens de t'obſerver, m'avoit fait juger, au premier coup-d'œil, qu'elle n'étoit pas diſpoſée à partir, & qu'elle étoit venue dans l'intention de m'échapper encore une fois. Je ne balançai point alors à la tirer doucement après moi. Ici commença une lutte, la plus vive que j'aie jamais eue avec une femme. Ton cœur plaindroit ton ami, s'il ſavoit combien j'ai eu de peine & de combats avec elle. Je priai, je conjurai: je priai & je conjurai à genoux; (¶) je la

preſſai d'être fidelle à ſa promeſſe ; toutes mes prières furent vaines : & ſi je n'avois pas heureuſement prévu ſes oppoſitions, & pris mes meſures, ſachant bien à qui j'avois affaire ; il eſt sûr que j'aurois encore échoué dans mon projet ; (ſ) & il ne l'eſt pas moins, que renonçant à ton ſecours, & à celui de tes camarades, je ferois entré dans le jardin avec elle, j'aurois accompagné la belle juſqu'au château ; & qui ſait quelles auroient été les ſuites ?

Mon honnête agent répondit à mon ſignal, quoiqu'un peu plus tard que je ne m'y attendois, & joua ſon rôle de la manière que tu ſais que je lui avois preſcrite. *Ils viennent, ils viennent ! fuyez ; vîte, vîte, ma très-chère ame*, m'écriai-je, en tirant mon épée, & l'agitant, comme ſi j'avois voulu tuer une centaine de prétendus aſſaillans ; & ſaiſiſſant ſes mains tremblantes, je la tirai ſi rapidement après moi, qu'à peine pouvois-je, avec les aîles de l'amour, voler du même pas qu'elle avec les aîles de la crainte. Et c'eſt ainſi que je devins ſon monarque.

Je te ferai tout ce détail la première fois que nous nous verrons. Tu jugeras de toutes les peines que j'ai eues, & de ſa perverſité. Tu te réjouiras avec moi de mon triomphe ſur une belle ſi vigilante & ſi

clairvoyante. (¶) Mais que dis-tu en voyant, comme je crois le voir; cette belle, fuir par mille détours de ce qu'elle aime à ce qu'elle aime ? n'eſt-ce pas un jeu que cela ? (§) oui, fuir des parens qu'on étoit réſolue de ne pas quitter; pour ſuivre un homme avec lequel on étoit réſolue de ne pas partir. O ſexe! ſexe, vrai cahos! charmante contradiction! ha; ha, ha, ... il faut ..... ha, ha, ha, ha! il faut..... malgré moi, que je quitte ma plume pour me tenir les côtés, il faut que je ſatisfaſſe mon envie de rire, tandis que je ſuis dans l'accès.

Ma foi, Belfort, je ſuis trompé, ſi mes chiens de valets ne me croient pas fou. J'en viens d'appercevoir un qui a paſſé ſa tête à ma porte, pour voir quelle manie m'agite, ou ſi j'avois quelqu'un avec moi. Le coquin m'a ſurpris dans un éclat de rire, & s'eſt retiré en riant lui-même. Un impudent drôle! — oh! Belfort, ſi tu connoiſſois mes plaiſantes idées, & que tu fuſſes ici pour en rire avec moi, je crois que j'en aurois pour une heure de plus de ce fou rire.

Mais, vous, charmante porſonne! n'ayez pas regret, je vous prie, aux petites ruſes par leſquelles vous ſoupçonnez que votre vigilance a pu ſe laiſſer ſurprendre. Prenez garde d'en provoquer d'autres qui pourroient être plus dignes de vous. Si une fois

votre monarque a résolu votre chûte, vous tomberez, & d'une chûte terrible. Quelle imagination, ma chêre, de vouloir attendre, pour notre mariage, que vous soyez convaincue de ma réforme ? Ne craignez rien ; si tout ce qui peut arriver arrive, vous aurez à vous plaindre de votre étoile plus que de vous-même. Mais, au pis aller, je vous ferai des conditions glorieuses. La prudence, la vigilance, qui défendront généreusement la place, auront la permission de sortir avec tous les honneurs de la guerre dûs à une si brave résistance. Tout votre sexe & tout le mien conviendront, en apprenant mes stratagêmens & votre conduite, que jamais forteresse n'aura été mieux défendue & plus noblement forcée.

Il me semble que j'entends dire : " tu „ n'oseras pas tenter de rabaisser une divi- „ nité d'un ordre aussi relevé, à une condi- „ tion indigne de ses perfections ; il est im- „ possible, Lovelace, que tu aies eu l'in- „ tention de fouler aux pieds tant de ser- „ mens & de protestations solemnelles ".

C'est un dessein que je n'ai pas eu ; cela est certain. Que je l'aie même aujourd'hui, ni mon cœur, ni le respect que j'ai pour elle ne me permettent pas de le dire. Mais ne connois-tu pas mon aversion pour un état

état d'efclavage ? & n'eft-elle pas enfin en mon pouvoir ?

Et feras-tu capable, Lovelace, d'abufer d'un pouvoir que tu dois... A quoi ? Belfort. Oferas-tu dire, à fon confentement ? fi je l'ai, c'eft bien malgré elle.

Mais ce pouvoir, me diras-tu, tu ne l'aurois pas, fi elle ne t'avoit eftimé au-deffus de tous les autres hommes. — Ajoute, que je n'aurois pas pris tant de peine pour l'obtenir, fi je ne l'avois aimée au-deffus de toutes les femmes. Jufques-là, mon cher, nous fommes au pair l'un avec l'autre. Si tu parles d'honneur, l'honneur ne doit-il pas être mutuel ? s'il eft mutuel, ne doit-il pas renfermer une mutuelle confiance ? & quel degré de confiance puis-je me vanter d'avoir obtenu d'elle ? tu connois tout le progrès de notre guerre l'un contre l'autre, car çà été une véritable guerre, & je fuis même fort loin de pouvoir la nommer une guerre d'amour. De fon côté, doutes, défiances, reproches : du mien, les plus abjectes humiliations ; obligé de prendre des airs de réforme, que tous tant que vous êtes, vauriens, vous avez craint de me voir adopter férieufement. Toi-même, n'as-tu pas fouvent obfervé avec quelle mauvaife grâce je revenois à ma gaieté ordinaire, après m'être approché du jardin de fon père à la

diſtance d'un mille, & ſans avoir eu l'occaſion de la voir ? ne mérite-t-elle pas bien d'être punie de tous ces torts ? réduire un honnête homme à jouer l'hypocrite, eſt-il rien de plus odieux ?

D'ailleurs, tu ſais combien la friponne a été fauſſe avec moi, & combien elle s'eſt fait peu de ſcrupule de manquer à des rendez-vous promis. N'as-tu pas été témoin de mes fureurs en me voyant trompé ? N'ai-je pas juré dans mes emportemens, d'en tirer vengeance ? & parjure pour parjure, s'il faut que j'en commette un, ou en répondant à ſon attente, ou en ſuivant mes inclinations, lorſqu'il dépend de moi de choiſir entre l'un ou l'autre, puis-je héſiter un moment ?

D'ailleurs je crois appercevoir dans ſa circonſpection & dans ſa triſteſſe continuelle, qu'elle s'attend à quelque mauvais tour de ma part. Et je ſerois fâché qu'une perſonne que j'eſtime fût trompée dans ſon attente.

Cependant, cher ami, une créature ſi noble, ſi ſublime ! qui pourroit ne pas héſiter dans le projet de l'offenſer, qui n'auroit pas pitié.... mais d'un autre côté, ſi lente à ſe fier à moi, quoiqu'à la veille de ſe voir enchainée de force ſous le joug d'un homme, que je ne puis regarder comme

un rival, ſans me faire affront à moi-même ! & d'une humeur ſi chagrine, à préſent qu'elle a franchi le pas ! quel droit a-t-elle donc à ma pitié ; ſur-tout à une pitié que ſon orgueil lui feroit déſavouer ?

Mais je ne prends aucune réſolution. Je veux voir à quoi ſon inclination la portera, & où me conduira auſſi la mienne. Il faut que le combat ſe faſſe avec égalité d'avantages. Et cependant chaque occaſion que j'ai de la voir me fait ſentir que ſon pouvoir augmente, & que le mien s'affoiblit.

Cependant quelle folle petite créature, de me défendre de ſonger au mariage, avant que je ſois un homme réformé ; avant que ſes inplacables parens deviennent traitables, c'eſt-à-dire, avant qu'ils changent de nature !

Il eſt vrai que lorſqu'elle m'a preſcrit toutes ces loix, elle ne penſoit guères que ſans aucune condition, elle ſe trouveroit ſubtiliſée & enlevée à elle-même : c'eſt l'expreſſion de cette chère perſonne, comme je te le raconterai en ſon lieu. Je me ſens fier d'avoir ſu tromper toute la vigilance de cette belle. Je me vois plus grand de la moitié dans ma propre imagination. Je regarde les autres hommes du haut de ma grandeur. (¶) La nuit dernière mon extravagance alla encore plus loin. Il me

prit l'idée, en me promenant, d'ôter mon chapeau, & de voir si le bord n'en étoit pas brûlé, en frottant quelque étoile, & avant de le remettre sur ma tête, dans l'excès de ma vanité, & l'ivresse de mon cœur, j'aurois voulu insulter la lune sur le trône de sa sphère. (§) En un mot, mon ame nage dans la joie. Lorsque je me mets au lit, je m'endors en riant. Et à mon réveil, je ris ou je chante. Cependant, je ne saurois dire que j'aie en vue aucun projet bien prochain : & pourquoi ? c'est que *je ne suis pas encore assez réformé.*

Je t'ai dit dans le temps, si tu t'en souviens, combien cette restriction pouvoit tourner au désavantage de la chère & trop scrupuleuse dame, si je pouvois l'attirer une fois hors de la maison de son père, & si je me trouvois disposé à la punir à la fois & des fautes de sa famille, & des peines infinies qu'elle m'a elle-même causées. Elle ne s'imagine guères que j'aie tenu compte des unes & des autres ; & que, lorsque je sentirai mon cœur trop attendri en sa faveur, & trop esclave de son pouvoir, je n'ai qu'à jeter les yeux sur mon mémoire, pour m'endurcir aussitôt tout entier.

O ma charmante Clarisse ! Prends-y bien garde, rabaisse un peu tes airs hautains. Si tu n'as que de l'indifférence pour moi,

ne crois pas que ta ſincérité te puiſſe tenir lieu d'excuſe. Je ne l'admettrai pas aujourd'hui. N'eſt-tu pas en mon pouvoir ? Si tu m'aimes, ne crois pas non plus que les déguiſemens affectés de ton ſexe, en me refuſant de ton amour, te puiſſent ſervir beaucoup à préſent, avec un cœur auſſi fier & auſſi jaloux que le mien. Souviens-toi d'ailleurs que tous les péchés de ta famille ſont raſſemblés ſur ta téte.

Mais, ami, lorſque je vais revoir mon ange, lorſque je ſerai admis en préſence de cette beauté radieuſe, que deviendront toutes ces vapeurs ?

Quelles que puiſſent être mes vues, ta pénétration, ma belle, m'oblige d'avancer à la ſappe, ſous de belles apparences & par degrés. Elle ſera ma femme, quand je le voudrai : le mariage ſera toujours en mon pouvoir. Les premières études quoique les mêmes pour tous les jeunes gens qu'on met à l'univerſité, font diſtinguer à quel état, ils ſont propres, & découvrir d'avance, dans leur génie, le juriſconſulte, le théologien, le médecin. Ainſi ma conduite circonſpecte avec ma belle ſi vigilante, me ſervira à décider, ſi j'en ferai ma femme ou non. Je penſerai au mariage, lorſque je voudrai entreprendre ma réforme. Il ſera aſſez temps alors pour le pre-

mier, dirois la belle ; moi, je dis, pour la feconde.

Mais, où s'égare mon imagination ? c'eft le maudit effet d'une fituation dans laquelle en vérité je ne fais à quoi m'arrêter.

Je te communiquerai mes vues, à mefure qu'elles s'éclairciront pour moi-même. Je te dirai de bonne foi le pour & le contre. Mais étant fi loin de mon fujet, je m'arrête ici pour aujourd'hui. Peut-être t'écrirai-je tous les jours ce que l'occafion pourra m'offrir ; & fuivant celles que je trouverai de t'envoyer mes lettres. N'attends pas ni exactitude ni liaifon dans mon ftyle. Tu n'y reconnoîtras que ma volonté fuprême & le fceau de ton chef.

LETTRE IX.

Mifs HOWE à Mifs CLARISSE HARLOWE.

Mercredi au foir, 12 Avril.

J'AI votre récit, ma chère. Vous êtes toujours cette ame noble, fupérieure au déguifement, à l'art, au défir même de diminuer ou d'excufer fes fautes ; telle, en un mot, que vous avez toujours été. Votre

famille eſt la ſeule au monde qui ſoit capable d'avoir pouſſé une fille telle que vous à de pareilles extrémités.

Mais je trouve de l'excès dans votre bonté pour vos parens, après la poſition où ils vous ont réduite. Vous faites tomber ſur vous le blâme, avec tant de franchiſe & ſi peu de ménagement, que vos ennemis les plus envenimés n'y pourroient rien ajouter, s'ils pouvoient lire ce que vous avez écrit. A préſent que je ſuis informée des détails, je ne ſuis pas ſurpriſe qu'un homme ſi hardi, ſi entreprenant..... On vient m'interrompre.

Vous avez réſiſté avec plus de force & plus long-temps.... Me voilà encore importunée par une mère inquiète & jalouſe, qui veut tout ſavoir.

Votre reſſentiment va trop loin contre vous-même. N'avez-vous pas fait tout ce que vous pouviez faire dans les circonſtances? A l'égard de votre première faute d'avoir répondu à ſes lettres, vous étiez en quelque ſorte la ſeule qui pût veiller à la ſûreté d'une famille telle que la vôtre, lorſque ſon *héros* s'étoit engagé ſi follement dans une querelle qui le mettoit lui-même fort en danger; excepté votre mère, qui n'a point de volonté à elle, en nommeriez-vous un ſeul qui ait le ſens commun?

Pardon encore une fois, ma chère.... . J'entends arriver ce ftupide mortel, votre oncle Antonin; un impertinent le plus entêté & le plus décifif.....

Il vint hier tout bouffi, tout courroucé à faire peur, foufflant, s'agitant, & fe promenant rengorgé dans la falle & dans le parloir, jufqu'à ce que ma mère parût. Elle étoit à fa toilette. Ces veuves font auffi empefées que les vieux garçons. Pour tout au monde, elle ne voudroit pas le recevoir en déshabille. Que peut-elle prétendre par cette affectation?

Le motif qui amenoit M. Antonin Harlowe étoit de l'exciter contre vous, & de faire éclater devant elle une partie de la rage où les jette votre fuite. La fuite a prouvé que c'étoit-là le principal but de fa vifite. La fotte créature voulut entretenir ma mère à part. Je ne fuis point accoutumée à ces exceptions, dans toutes les vifites qu'elle reçoit.

Quand elle eut fait une toilette complète, enfin elle vint le recevoir. Ils s'enfermèrent foigneufement, la clé tournée fur eux. Les deux têtes abfolues fe réunirent, ou s'approchèrent du moins de fort près à ce que je préfume; car en prêtant l'oreille, je ne pus les entendre diftincte-

ment, quoiqu'ils paruſſent tous deux animés & pleins de leur ſujet.

J'eus plus d'une foi l'envie de leur faire ouvrir la porte. Si j'avois pu compter ſur ma modération, j'aurois demandé à entrer. Mais je craignis, qu'après en avoir obtenu la permiſſion, je ne fuſſe capable d'oublier que la maiſon étoit à ma mère, & d'en chaſſer ce vieux démon par les épaules. Venir dans la maiſon pour ſe livrer à ſon emportement & pour accabler d'injures ma chère, ma plus chère & innocente amie! & ma mère ſe prêter à encourager ſes invectives & peut-être ſe joindre à lui! tous deux apparemment pour ſe juſtifier, l'un d'avoir contribué à forcer ma chère amie de ſortir de la maiſon paternelle, l'autre de lui avoir refuſé un aſyle paſſager, juſqu'à ce qu'on fût parvenu à une réconciliation que ſon cœur vertueux lui faiſoit déſirer, & pour laquelle ma mère, avec l'amitié qu'elle a toujours eue pour vous, devoit ſe faire un honneur d'employer ſa médiation! comment aurois-je conſervé la patience?

L'événement, comme j'ai dit, m'apprit quel avoit été le motif de cette viſite. Auſſitôt que le *vieux maſque* fut ſorti (vous devez me permettre tout, ma chère,) la première apparition de ma mère fut un

air de réserve, *à la Harlowe*, qui, sur quelques petits traits de mon ressentiment, fut suivi d'une rigoureuse défense d'entretenir le moindre commerce avec vous. Ce prélude amena des explications qui, vous pouvez croire, ne furent pas des plus agréables. Je demandai à ma mère s'il m'étoit défendu de m'occuper de vous dans mes songes; car, la nuit & le jour, ma chère, vous m'êtes toujours présente.

Quand vos motifs n'auroient pas été aussi purs, l'effet que cette défense a produit sur moi me disposeroit à vous passer votre correspondance avec Lovelace. Mon amitié en est augmentée, s'il est possible; & je me sens plus d'ardeur que jamais pour l'entretien de notre commerce: mais je trouve dans mon cœur uu motif beaucoup plus louable. Je me croirois digne du dernier mépris, si j'étois capable d'abandonner dans sa disgrace une amie telle que vous. Je mourrois plutôt....: aussi l'ai-je déclaré à ma mère, & je l'ai prié de ne pas m'observer dans mes heures de retraite, & de ne pas exiger que je partage son lit tous les jours, comme elle s'est accoutumée depuis quelque temps à l'exiger plus que jamais. Il vaudroit mieux, lui ai-je dit, emprunter la *Betty Harlowe* pour en faire l'espion de mes actions.

M. Hickman, qui vous honore infini-

merit, vous a défendue avec tant de chaleur auprès de ma mère & à mon insu, que ce zèle ne lui sera pas d'un petit mérite auprès de moi.

Il m'est impossible de vous répondre aujourd'hui sur tous les points, à moins de me mettre en guerre ouverte avec ma mère. Toujours aux oreilles le même refrein; la même chose répétée à tout instant, quoique j'y aie répondu plus de vingt fois. Bon dieu ! quelle doit avoir été la vie de mon père ! mais n'oublions pas à qui j'écris.

Si ce singe toujours actif, toujours malfaisant, ce Lovelace, a pu, comme vous en avez le soupçon, pousser l'artifice..... Mais voici encore ma mère qui revient m'appeler. — Oui, maman, oui; mais attendez encore un instant, s'il vous plaît. Je ne puis qu'être soupçonnée, qu'être grondée de vous avoir fait attendre. Et pour être grondée sans motif ou non, depuis, ma bonne maman, que vous êtes si bien montée sur le ton *Antonin*, (g) je suis sûre de l'être..... Bon dieu ! quelle impatience !... comme elle tonne à la porte — dans l'instant, Madame. — Pourquoi donc me suis-je enfermée à double tour dans ma chambre ? qu'ai-je fait de la clé ? — au diantre la clé... chère Madame, quel bruit vous faites !

Vous pensez bien, ma chère, que j'ai

eu ſoin de ranger mes papiers, avant d'ouvrir la porte. Nous venons d'avoir un charmant dialogue. Elle m'a quitté en courroux. Allons, — voyons ce qu'il y a à faire maintenant. — On vient de m'envoyer ordre de deſcendre, un ordre très-abſolu je vous l'aſſure. — (¶) Quelle lettre découſue & ſans ſuite vous aurez-là, quand j'aurai l'occaſion de vous l'envoyer! mais à préſent que vous m'avez donné votre adreſſe, M. Hickman me trouvera un meſſager. Cependant, s'il eſt malheureuſement découvert, je le plains; il ſera traité à la *Harlowe*, comme ſa trop patiente maîtreſſe. *Jeudi*, 13 *avril.*

Je reçois en ce moment la continuation de votre récit, & j'ai le bonheur que mon argus de mère eſt abſente.

Chère amie, que je me repréſente vivement votre embarras! une jeune perſonne de votre délicateſſe! avec un homme de l'eſpèce du vôtre! — il faut que j'abrége. —

Votre homme eſt un fou, ma chère, avec tout ſon orgueil, toutes ſes complaiſances, & tous ſes égards affectés pour vos ordres. Cependant cet eſprit ſi fécond en inventions.... Quelquefois je vous conſeillerois volontiers de vous rendre chez Milady Lawrance. — Je ne ſais en vérité quel conſeil vous donner. Je haſarderois

mes

mes idées, si vous ne teniez pas aussi fort à celle d'une réconciliation avec vos proches. Cependant ils sont implacables. Vous n'avez aucune espérance de leur côté. La visite de votre oncle à ma mère doit vous en convaincre. Si votre sœur vous fait réponse, j'ose dire qu'elle vous en donnera de tristes confirmations.

Vous n'aviez pas besoin de tant appréhender de me demander, si, après avoir lu votre récit, je jugeois qu'il y eût quelque excuse pour la démarche que vous avez faite. Avant votre question, je vous ai déjà dit le jugement que j'en porte; & je répète que tous vos chagrins & toutes les persécutions considérés, je vous crois exempte de blâme, plus exempte du moins que n'ait jamais été jeune personne qui ait fait la même démarche.

Mais cette démarche, vous ne l'avez pas faite. Vous y avez été poussée d'un côté, étant peut-être trompée de l'autre... Qu'on me nomme sur la terre une personne de votre âge, qui, dans les circonstances où je vous ai vue, ait résisté si longtemps, d'un côté contre la violence, & de l'autre contre la séduction; & je lui pardonne tout le reste.

Vous jugez avec raison que toutes vos connoissances ne s'entretiennent que de

vous. Quelques-uns alléguent à la vérité, contre vous, votre admirable & rare caractère : mais personne n'excuse & ne peut excuser votre père & vos oncles; tout le monde paroît informé des motifs de votre frère & de votre sœur. On ne doute pas que le but de leurs cruelles attaques n'ait été de vous forcer à cette évasion : n'ayant jamais pu espérer le succès de leurs plans en faveur de Solmes. Ils savoient que si vous rentriez en grâce, l'affection suspendue de votre père & de vos oncles, comme une rivière qu'arrête un obstacle passager, reprendroit avec plus de force, & que vous démasqueriez leurs vues, & triompheriez de toutes leurs ruses. Aujourd'hui j'apprends qu'ils jouissent du succès de leur malignité.

Votre père est furieux, & ne parle que de violence : c'est contre lui-même assurément qu'il devroit tourner sa rage. Toute votre famille vous accuse de l'avoir jouée avec un art profond, & paroît supposer que vous n'êtes occupée à présent qu'à vous applaudir du succès avec votre *Lovelace*.

Ils affectent de publier tous, que l'épreuve du mercredi devoit être la dernière.

Ma mère avoue qu'on auroit pris avantage de votre soumission, si vous vous étiez

rendue; mais elle prétend que si vous étiez demeurée inflexible, ils auroient abandonné leur plan, & reçu l'offre que vous faisiez de renoncer à Lovelace. S'y fie qui voudra. Ils ne laissent pas de convenir que le ministre devoit être présent; que M. Solmes se feroit tenu à deux pas, & que votre père auroit commencé par faire sur vous l'essai de son autorité, en vous faisant signer les articles. Autant d'inventions romanesques qui, je n'en doute pas, sont sorties de la tête sauvage & insensée de votre frère. Est-il vraisemblable, que s'ils eussent pu, lui & Bella, empêcher votre réconciliation, ils s'y fussent prêtés à d'autres conditions que celles sur lesquelles leurs cœurs s'étoient si long-temps acharnés?

A l'égard de leurs premiers mouvemens, lorsqu'ils eurent reçu la nouvelle de votre fuite, vous vous les imaginerez mieux que je ne puis vous les représenter. Il paroît que votre tante Hervey fut la première qui se rendit au cabinet de verdure, pour vous apprendre que la visite de votre chambre étoit finie. *Betty*, la suivit immédiatement; & ne vous y trouvant point, elles allèrent vers la cascade, où vous aviez fait entendre que vous aviez dessein d'aller. En retournant du côté de la porte du

jardin, elles rencontrèrent un domestique (on ne le nomme point, quoiqu'il y ait beaucoup d'apparence que ce soit *Joseph Leman*) qui revenoit courant vers le château, armé d'un grand pieu & comme hors d'haleine. Il leur dit qu'il avoit poursuivi long-temps M. Lovelace, & qu'il vous avoit vue partir avec lui.

Si ce domestique étoit *Leman*, & s'il avoit été chargé du double emploi de les tromper & de vous tromper vous-même, quelle idée faudroit-il prendre du misérable avec qui vous êtes? fuyez, ma chère, si ce soupçon est confirmé pour vous, hâtez-vous de fuir, n'importe où; ou si vous ne pouvez fuir, mariez-vous.

Il est clair que lorsque votre tante & tous vos parens reçurent l'alarme, vous étiez déjà trop éloignée pour qu'il fût temps de se mettre à votre poursuite. Cependant ils s'assemblèrent, & lorsqu'ils furent réunis & en force, ils coururent vers le lieu de l'entrevue, & quelques-uns, sans s'arrêter, jusqu'aux traces du carosse. Ils se firent raconter, sur le lieu même, toutes les circonstances de votre départ. Alors il s'éleva une lamentation générale, accompagnée de reproches mutuels, & de toutes les expressions de la douleur & de la rage, suivant les caractères & le fond de senti-

mens. Enfin ils revinrent comme des fous, ainſi qu'ils étoient partis.

Votre frère demanda d'abord des chevaux & des gens armés pour vous pourſuivre. *Solmes* & votre oncle *Antonin* devoient être de la partie. Mais votre mère & Mde. Hervey combattirent ce deſſein, dans la crainte d'ajouter mal ſur mal, & perſuadées que Lovelace n'auroit pas manqué de prendre des meſures pour le ſoutien de ſon entrepriſe; ſurtout lorſque le domeſtique eût déclaré qu'il vous avoit vu fuir avec lui de toutes vos forces, & qu'à peu de diſtances le caroſſe étoit environné de cavaliers bien armés.

J'ai eu l'obligation de l'abſcence de ma mère à ſes ſoupçons. Elle s'eſt défiée que les *Knollis* prêtoient la main à notre correſpondance, & ſur-le-champ elle s'eſt déterminée à leur rendre une viſite. C'eſt une femme qui entreprend bien des choſes à la fois. Il lui ont promis de ne plus recevoir aucune lettre de nous, ſans ſa participation.

Mais M. Hickman a mis dans nos intérêts un laboureur nommé *Filmer*, aſſez voiſin de notre maiſon, vers la ruelle que nous appellons *Finch-lane*, qui recevra nos lettres. C'eſt-là que vous voudrez bien adreſſer déſormais les vôtres, ſous enveloppe, à *M. Jean Soberton*: Hickman ſe chargera

lui-même de les prendre & d'y porter les miennes. Je lui fournis des armes contre moi, en lui donnant l'occasion de me rendre un si grand service. Il en paroît déjà si fier ! Qui sait s'il n'en prendra pas droit de se donner bientôt d'autres airs ? Il feroit mieux de considérer qu'une faveur à laquelle il aspiroit depuis long-temps, le met dans une situation dangereuse & fort délicate. Qu'il y prenne garde. Qui a le pouvoir d'obliger, peut désobliger aussi. Il est heureux pour certaines gens de n'avoir pas le pouvoir d'offenser.

Je prendrai patience quelque temps, si je le puis, pour voir si tous ces bruyans mouvemens de ma mère s'appaiseront d'eux-mêmes : mais je vous jure que je ne souffrirai pas toujours la manière dont je suis traitée. Je suis quelquefois tentée de croire que son dessein est de me chagriner volontairement, pour me faire souhaiter plutôt un mari. Si j'en étois sûre, & si je venois à découvrir qu'Hickman fût dans le complot, pour s'en faire un mérite auprès de moi, je ne le verrois de ma vie.

De quelque ruse que je soupçonne votre homme, plût au ciel que vous fussiez mariée! c'est-à-dire, en état de les braver tous ; &, au lieu de vous voir réduite à vous cacher ou à changer continuellement de retraite,

je vous conjure de ne pas manquer la première occaſion honnête qui pourra s'offrir.

Voici ma mère qui revient m'importuner.

❦

Nous nous ſommes vues d'un air très-froid, je vous aſſure. Je lui conſeille de ne pas prendre long-temps avec moi *cet air Harlowe*. Je ne le ſouffrirai pas.

Que j'ai de choſes à vous écrire ! A peine ſais-je par où commencer. Cependant j'ai la tête pleine d'une foule d'idées qui ne demandent qu'à ſe répandre. J'ai pris le parti, pour me mettre hors de ſon chemin, de me retirer dans un coin du jardin. Que le ciel ait pitié de ces mères ! s'imaginent-elles donc, que c'eſt par leurs ſoupçons, par leur inquiſition & leur mauvaiſe humeur, qu'elles empêcheront une fille d'écrire, ou de faire ce qu'elle s'eſt mis dans la tête ? Elles réuſſiroient de moitié mieux par la confiance. Une ame généreuſe dédaigne de tromper qui ſe confie généreuſement en elle.

Le rôle que vous avez à ſoutenir, avec ce miſérable, eſt très-délicat. Il n'a pourtant, je le crois, qu'un chemin ouvert devant lui. Je vous plains. Mais il vous faut tirer le meilleur parti que vous pourrez du lot que vous avez été forcée de tirer : cependant je conçois toutes vos difficultés. Si vous ne vous êtes point apperçue qu'il ſoit

capable d'abuser de votre confiance, je suis d'avis que vous devez feindre du moins de lui en accorder un peu.

Si vous n'êtes pas disposée à prendre sitôt le parti du mariage, j'approuve la résolution de vous fixer dans quelque lieu qui soit hors de ses atteintes. Tant mieux encore s'il peut ignorer où vous êtes. Cependant je suis persuadée que sans la crainte que vos parens ont de lui, ils n'auroient pas plutôt découvert votre retraite, qu'ils vous forceroient de retourner sous le joug.

Je crois qu'à toutes sortes de prix, vous devez exiger de vos exécuteurs testamentaires, qu'ils vous mettent en possession de votre héritage! Dans l'intervalle, j'ai soixante guinées à vous offrir. Elles n'attendent que vos ordres. J'aurai la facilité de vous en procurer davantage, avant qu'elles soient employées. Ne comptez pas tirer un schelling de votre famille, s'il ne leur est arraché. Persuadés comme ils sont que vous êtes partie volontairement, ils paroissent surpris, est tout-à-la-fois fort satisfaits, que vous ayez laissé derrière vous vos bijoux, & votre argent, & que vous soyez si mal pourvue d'habits. C'est une assez grande preuve qu'ils répondront mal à votre demande.

Vous avez raison de croire que tous ceux qui ne sont pas aussi bien instruits que moi,

doivent être embarrassés à juger de votre fuite. Ils ne donneront point d'autre nom à votre départ. Et comment, ma chère, pourroit-il être présenté sous un jour un peu favorable pour vous ? dire que votre intention n'ait pas été de partir, lorsque vous vous êtes trouvée au rendez-vous, qui voudra jamais le croire ? dire qu'un esprit aussi ferme, aussi fin que le vôtre ait été persuadé, contre ses propres lumières, à ce moment de l'entrevue ; quelle apparence de vérité ! dire que vous ayez été trompée, forcée par la ruse, le dire, & trouver les gens disposés à le croire; comment cette excuse s'accordera-t-elle avec votre réputation? Et demeurer avec lui sans être mariée; avec un homme de son caractère connu : où cette idée ne conduit-elle pas la censure du public ? Mon impatience est extrême de savoir quelle tournure vous avez donné à tout cela, dans la lettre que vous venez d'écrire pour vos habits.

Au lieu de satisfaire à votre demande, vous pouvez compter, je le répète, qu'ils s'efforceront, dans leur dépit, de vous causer tous les chagrins & toutes les mortifications qu'ils pourront s'imaginer. Ainsi, je vous prie, acceptez le secours que je vous offre. Que ferez-vous avec sept guinées? Je trouverai aussi le moyen de vous envoyer

quelques-uns de mes habits, & du linge pour les néceſſités préſentes. Je me flatte, ma très-chère Miſs Harlowe, que vous ne mettrez pas votre Anne Howe au niveau de Lovelace, en refuſant d'accepter mes offres. Si vous ne m'obligez pas de cette preuve d'amitié, je ſerai portée à croire que vous aimez mieux lui être redevable que de m'accorder cette faveur; & ſi vous le faites, j'aurai de l'embarras à concilier ce procédé avec votre délicateſſe ſur d'autres points.

Informez-moi; je vous prie, de tout ce qui ſe paſſe entre vous & lui. Mes alarmes continuelles, quoiqu'aſſez inutiles avec votre prudence, me font ſouhaiter votre complaiſance ordinaire pour deſcendre dans les plus petits détails. S'il arrivoit quelque choſe que vous me diriez de bouche, ſi nous étions enſemble, ne faites pas difficulté de me l'écrire, quand votre défiance naturelle vous le feroit juger moins digne d'occuper votre plume ou mon attention. Un ſpectateur juge ordinairement mieux du combat, que celui qui eſt dans la mêlée. Les grandes affaires, comme les perſonnes d'importance, ſont ordinairement eſcortées (& ce cortège fait quelquefois leur grandeur) d'une multitude de petites cauſes & de petits incidens.

Tout conſidéré, je ne crois pas qu'il vous

ſoit libre à préſent de vous défaire de lui, quand vous le ſouhaiterez. Je me ſouviens de vous l'avoir prédit. Je répète donc qu'à votre place, je voudrois feindre au moins de lui accorder un peu de confiance. Vous le pouvez, auſſi long-temps qu'il ſera décent. De la délicateſſe dont vous êtes, tout ce qui ſera capable de le rendre indigne de votre confiance ne peut ſe dérober à vos obſervations.

S'il en faut croire votre vieux oncle *Antonin* qui s'en eſt ouvert à ma mère, (¶) & ma mère me l'a redit, & le tout dans la vue de faire ſentir que vous n'arriverez pas au but qu'on vous ſuppoſe, par votre fuite (§), vos parens s'attendent que vous vous jetterez ſous la protection de Milady Lawrance, & qu'elle offrira ſa médiation pour vous. Mais ils proteſtent que leur réſolution eſt de fermer l'oreille à toute propoſition d'accomodement qui viendra de cette part. Ils pourroient ajouter, & de toute autre; car je garantis que votre frère & votre ſœur ne leur laiſſeront pas le temps de ſe réfroidir: du moins juſqu'à ce que vos oncles, & peut-être votre père même, aient fait des diſpoſitions qui les ſatisfaſſent.

Comme cette lettre doit vous apprendre le changement de ma première adreſſe, je

vous l'envoie par un ami de M. Hickman ; sur la fidélité duquel nous pouvons nous repoſer. Il a quelques affaires dans le voiſinage de Mde. Sorlings. Il connoît même cette femme ; & ſon deſſein étant de revenir ce ſoir, il apportera tout ce que vous aurez de prêt ou ce que le temps vous permettra de m'écrire. Il y a de la lune : il ne refuſera pas d'attendre après vous. Je n'ai pas jugé à propos d'employer, cette fois du moins, aucun des gens de M. Hickman. Chaque moment peut devenir fort important pour vous, & vous jeter dans la néceſſité de changer vos réſolutions.

J'entends, du lieu où je ſuis aſſiſe, ma mère qui appelle autour d'elle, & qui met tout le monde en mouvement. Elle va, ſans doute, me demander bientôt où j'étois, & quel emploi j'ai fait de mon temps. Adieu, ma chère, que le ciel veille à votre conſervation ! & du côté de l'honneur, puiſſe-t-il vous rendre ſans tache & auſſi pure que l'eſt votre ame, aux embraſſemens de votre fidelle amie !

ANNE HOWE.

LETTRE

LETTRE X.

Miss CLARISSE HARLOWE à *Miss* HOWE.

Jeudi, 13 *Avril*, *après-midi.*

JE vois avec une douleur extrême, ma très-chère & toujours obligeante amie, & je me reproche cette mésintelligence entre votre mère & vous, à laquelle j'ai le malheur de donner occasion : hélas ! combien de personnes à la fois j'ai rendues malheureuses !

Si je n'avois pour ma consolation le témoignage de mon cœur, & la pensée que ma faute ne vient pas d'une coupable précipitation, je serois la plus misérable de toutes les femmes. Avec cette satisfaction même, je suis assez punie par la perte de ma réputation, qui m'est plus précieuse que la vie, & par les cruelles incertitudes qui, ne cessant point de combattre mes espérances qui ne sont pas toujours les plus fortes, agitent & déchirent mon ame !

Je pense néanmoins, ma chère amie, que vous devez obéir à votre mère, & éviter tout commerce avec moi. Prenez garde de tomber dans la même imprudence

qui m'a conduit au malheur. Elle a commencé par une correſpondance défendue, que je me ſuis crue libre d'interrompre à mon gré. Ecrire & tenir ſans ceſſe la plume, eſt un de mes malheureux goûts, & le plaiſir que j'avois à le ſatisfaire m'aveugla ſur les conſéquences; ayant auſſi des motifs qui me paroiſſoient louables, & pendant quelque temps la permiſſion de tous mes proches, qui m'autoriſoient à lui écrire. Cependant, quant à notre correſpondance, quel mal en peut-il réſulter, ſi votre mère veut nous permettre de la continuer? lorſque mes lettres ne feront remplies que de l'aveu & du regret de mes fautes; lorſqu'elle connoît ſi bien votre prudence & votre diſcrétion; enfin lorſque vous êtes ſi éloignée de ſuivre le malheureux exemple que j'ai donné.

Je vous remercie, ma chère, & de tout mon cœur, de vos tendres offres. Soyez sûre qu'il n'y a perſonne au monde à qui je vouluſſe avoir obligation plutôt qu'à vous. M. Lovelace feroit le dernier. Ne vous figurez donc pas qu'en refuſant vos obligeans ſervices, je penſe à lui donner cette ſorte de droits ſur ma reconnoiſſance. Mais j'eſpère, malgré tout ce que vous m'écrivez, qu'on ne refuſera pas de m'envoyer mes habits & la petite ſomme que

'ai laissée. Mes parens, ou du moins quel-
ques-uns d'entr'eux, ne seront point assez
nconsidérés pour m'exposer à des embar-
as si vils. Peut-être ne se hâteront-ils pas
le m'obliger; mais quand ils me feroient
ttendre long-temps cette grâce, je ne
uis point encore menacée de manquer.
e n'ai pas cru, comme vous le jugez bien,
levoir disputer avec M. Lovelace, pour la
lépense du voyage & des logemens, jus-
u'à ce que ma retraite soit fixée. Mais je
ompte mettre bientôt fin même à cette
spèce d'obligation.

Il est vrai qu'après la visite que mon
ncle a rendue à votre mère, pour l'exci-
er contre une malheureuse nièce presque
lans l'abandon, lui qui l'a si tendrement
imée, je ne dois pas me flatter beaucoup
l'une réconciliation. Mais n'est-il pas de
non devoir de la tenter? Dois-je augmen-
er ma faute par des marques d'obstination
& de ressentiment, à cause de leur colère
ui doit leur paroître juste, puisqu'ils sup-
osent ma fuite préméditée, & qu'on leur
persuadée que je suis capable de m'en
aire un triomphe insultant pour eux, avec
'objet de leur haine? Lorsque j'aurai fait
out ce qui dépend de moi, pour me réta-
lir dans leur affection, j'aurai moins de
eproches à me faire à moi-même. Ces

confidérations me font balancer à fuivre votre avis par rapport au mariage ; furtout pendant que je vois M. Lovelace fi fidelle à toutes mes conditions, qu'il appelle *mes loix*. D'ailleurs, les fentimens de mes parens, que vous me repréfentez fi déclarés contre la médiation de fa famille, ne me difpofent pas à chercher la protection de Milady Lawrance, tant que je ne ferai pas décidée à renoncer à tout efpoir de réconciliation avec eux.

(¶) Cependant fi l'on pouvoit trouver quelque ouverture favorable qui pût conduire à ce but que je défire, comment en faire la propofition à mon père, tant que cet homme fera ou avec moi, ou près de moi ? (§) D'un autre côté, s'il me quitte, & qu'ils emploient la force pour fe faifir de moi, comme vous êtes perfuadée qu'ils le feroient fans la crainte qu'ils ont de lui ; leurs plus févères traitemens, leurs plus rigoureufes contraintes ne feront-elles pas juftifiées par ma fuite ? Et tandis qu'il eft avec moi, tandis que je le vois, comme vous l'obfervez, fans être mariée, à quelle cenfure ne fuis-je pas expofée ? (¶) & pourtant la chofe eft-elle en mon pouvoir ? affligeante queftion ! comment puis-je en foutenir l'idée ? O ma chère Mifs Howe ! (§) Eh ! quoi ! pour fauver les malheu-

reux restes de ma réputation aux yeux du public, faut-il donc que j'épie le moment où cet homme daignera laisser échapper de ses lèvres la faveur de cette proposition?

(¶) Si mon cousin Morden étoit en Angleterre tout pourroit encore se terminer heureusement. Si je ne puis me procurer d'autre médiation que la sienne pour négocier la réconciliation désirée, & que dans l'intervalle ma situation avec M. Lovelace ne change pas, je dois faire mes efforts pour me maintenir dans un état d'indépendance jusqu'à son retour d'Italie, afin que je sois libre encore de me conduire par ses avis & ses instructions. (§).

Je vous rendrai compte, aussi exactement que vous le souhaitez, de tout ce qui se passe entre M. Lovelace & moi. Jusqu'à présent je n'ai rien remarqué dans sa conduite qui mérite un grand reproche. Cependant je ne saurois dire que le respect qu'il me marque, soit un respect aisé, libre, naturel; quoiqu'il ne me soit pas plus facile d'expliquer ce qui lui manque. Mais il y a, sans contredit un fonds d'arrogance & de présomption dans son caractère. Il n'est pas même aussi poli qu'on pourroit l'attendre de son éducation & de ses autres avantages. En un mot, ses manières sont celles d'un homme qui a toujours

trop accoutumé à ſuivre ſa propre volonté, pour ſe faire une étude de s'accommoder à celle d'autrui.

Vous me conſeillez de lui donner quelques marques de confiance. Je ſerai toujours diſpoſée à ſuivre vos avis, & à lui accorder ce qu'il méritera. Mais trompée, comme je ſoupçonne de l'avoir été, par ſes ruſes, non-ſeulement malgré mes réſolutions, mais même contre mon penchant, doit-il s'attendre, ou peut-on eſpérer pour lui, que je le traite ſitôt avec autant de complaiſance que ſi je reconnoiſſois lui avoir obligation, pour m'avoir enlevée ? Ce ſeroit lui donner lieu de penſer que j'ai baſſement diſſimulé avec lui, avant qu'il me ſurprît cet avantage ſur moi, ou que je diſſimule encore après.

Ah ! ma chère, je m'arracherois volontiers les cheveux, lorſque reliſant l'article de votre lettre où vous parlez de ce fatal mercredi, plus redouté peut-être qu'il ne devoit l'être, je conſidère que j'ai été le jouet d'un vil artifice ; & vraiſemblablement par le miniſtère de ce miſérable Leman ! quelle noirceur dans leur méchanceté ! un attentat médité d'avance à loiſir ! ne ſeroit-ce pas me trahir moi-même, que de manquer de vigilance ou de circonſpection avec un homme de ce caractère ?

Cependant quelle vie pour un esprit aussi ouvert, aussi naturellement éloigné du soupçon que le mien!

Je dois les plus vifs remercîmens à M. Hickman pour l'assistance obligeante qu'il veut bien prêter à notre commerce. Il y a si peu d'apparence qu'il songe à se faire de cette occasion un mérite auprès de la fille, que je serois extrêmement fâchée qu'elle pût lui devenir nuisible dans l'esprit de la mère.

Je suis dans un état de dépendance & d'obligation. Ainsi il me faut rester satisfaite de tout ce que je ne saurois empêcher. Qui dans le monde ai-je à présent le pouvoir d'obliger ? ce pouvoir autrefois si précieux pour moi! ce que je veux dire, ma chère, c'est que mon indiscrétion doit avoir diminué l'influence que j'avois sur vous. Cependant, je ne veux pas, si je puis, m'abandonner moi-même, ni renoncer au droit que vous m'aviez accordé, de vous dire ce que je pense de votre conduite sur les points que je ne saurois approuver.

Permettez donc, que malgré la rigueur de votre mère ; pour une infortunée qui n'est pas coupable dans l'intention, je vous reproche, dans la conduite que vous tenez avec elle, une vivacité que je trouve

inexcuſable ; ſans parler, pour cette fois, malgré la peine que j'en reſſens, de la liberté exceſſive avec laquelle vous traitez indiſtinctement tous mes proches. Si vous ne voulez pas, pour l'amour de votre devoir, ſupprimer les plaintes & les termes d'impatience qui vous échappent à chaque ligne, faites-le, je vous en ſupplie, par conſidération pour le mien. Votre mère peut craindre que mon exemple, comme un dangereux levain, ne ſoit capable de fermenter dans l'eſprit de ſa fille bien-aimée : & cette crainte ne peut-elle pas lui inſpirer une haine irréconciliable pour moi :

Je joins à ma lettre une copie de celle que j'ai écrite à ma ſœur, & que vous ſouhaitez voir. Obſervez que, ſans demander formellement ma terre, & ſans m'adreſſer à mes curateurs, je propoſe de me laiſſer la permiſſion de m'y retirer. Avec quelle joie je tiendrois ma promeſſe, ſi l'offre que je renouvelle étoit acceptée ! je m'imagine que, par quantité de raiſons, vous jugerez comme moi, qu'il ne convenoit pas d'avouer que j'ai été entraînée contre mon inclination : rien ne peut, très-chère amie, effacer de mon cœur ma reconnoiſſance éternelle.

CL. HARLOWE.

LETTRE XI.

A Miſs ARABELLE HARLOWE.

A St. Albans, Mardi 11 *Avril.*

MA CHÈRE SŒUR,

JE me ſuis, je le confeſſe, rendue coupable d'une action qui préſente l'apparence d'une démarche indiſcrète & contraire au devoir. Elle me paroîtroit inexcuſable à moi-même, ſi j'avois été traitée avec moins de rigueur, & ſi je n'avois eu de trop fortes raiſons de me croire ſacrifiée à un homme dont je ne pouvois ſoutenir l'idée. Mais ce qui eſt fait, eſt fait. Peut-être ſouhaiterois-je qu'il ne le fût pas, & que j'euſſe encore eſpéré que mes chers & reſpectables parens ſe laiſſeroient fléchir; ſans autre motif néanmoins que mon reſpect infini pour eux. Auſſi ſuis-je diſpoſée à retourner vers eux (ſi l'on ne veut pas me permettre de me retirer dans ma ménagerie) & je me ſoumets à toutes les conditions que j'ai déjà propoſées.

(¶) Et je ne ferai nullement dans la dépendance de la perſonne qui m'a ſervi à

faire cette démarche : j'ai pour elle une répugnance ſincère : & rien de ſa part ne s'oppoſera à tous les engagemens raiſonnables dans leſquels je puis entrer, ſi on ne me force pas à de plus grandes extrêmités. (ſ).

Dans une occaſion déciſive, que je ne ſois pas réduite à dire que j'ai une ſœur, mais que je n'ai pas une amie dans cette ſœur. Ma réputation, qui, quoique vous puiſſiez penſer de la démarche où je me ſuis engagée, me ſera toujours plus chère que ma vie, eſt cruellement bleſſée. Un peu de douceur peut encore la rétablir, & faire paſſer nos diſgraces domeſtiques pour une méſintelligence paſſagère. Autrement ce ſera une tache pour toute la vie, ſur une perſonne qui a déjà eſſuyé de grandes duretés, pour ne rien dire de plus.

Ainſi par conſidération pour vous-même & pour mon frère, vous qui tous deux, je dois le dire, m'avez pouſſée dans ce précipice: par conſidération pour toute la famille; n'aggravez point ma faute, ſi vous jugez, en vous rappelant le paſſé, que mon départ mérite ce nom; & n'expoſez point une ſœur à des maux ſans remède, en aigriſſant ce malheureux différend; c'eſt la prière que vous fait votre affectionnée

Cl. Harlowe.

P. S. On me feroit une très-grande faveur, de m'envoyer promptement mes habits, avec cinquante guinées qu'on trouvera dans un tiroir dont je joins ici la clé. Je vous prie de m'envoyer aussi mes livres de morale & quelques mélanges qui sont dans ma petite bibliothèque. On y ajoutera mes diamans, si on le juge à propos. Les adresser sous mon nom, chez *Osgood*, place de *Soho*, à Londres, où l'on ira les prendre.

LETTRE XII.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

M. Lovelace, *pour continuer le récit qu'il a commencé dans la dernière lettre* (*n°.* XVII.), *raconte à son ami* (*& son récit s'accorde assez avec celui de Clarisse*) *tout ce qui s'est passé entr'elle & lui, dans le voyage & dans les hôtelleries jusqu'à leur arrivée chez Mde.* Sorlings. *Mais, pour éviter ce qui auroit l'air de répétition, on n'a extrait que les endroits qui peuvent embellir le récit de Clarisse.*

A leur descente à l'hôtellerie de St. Albans, le lundi au soir, M. Lovelace en peint les circonstances dans ces termes.

Quantité de gens, qui s'assemblèrent autour de nous, à la descente de la voiture, sembloient marquer, par leur visage allongé & par leurs regards égarés, l'étonnement où ils étoient de voir une jeune personne, d'une figure charmante, & de l'air le plus majestueux, dans une parure si arrangée, & avec une physionomie si troublée, arriver d'un voyage qui avoit fait fumer les chevaux & suer les valets. Je voyois la curiosité peinte sur leurs visages, & l'embarras sur celui de ma déesse. Elle jeta un coup-d'œil sur son habit, qui n'étoit pas de saison; & quittant ma main assez brusquement, elle se glissa précipitamment dans l'hôtellerie.

Ovide n'entendoit pas mieux que ton ami l'art des métamorphoses. Sur-le-champ, je la transformai aux yeux de l'hôtesse, en une petite sœur, que je ramenois malgré elle & par surprise, de la maison d'un parent, où elle avoit passé l'hiver, pour l'empêcher de se marier à un déterminé libertin (j'aime toujours à approcher de la vérité autant que je puis) que son père, sa mère, sa sœur aînée, & tous ses chers oncles, ses tantes & ses cousines, avoient en horreur. Cette fable expliquoit tout à la fois la mauvaise humeur que j'attendois de ma belle, son dépit contre moi, qui alloit se montrer,

dès

dès que je l'aurois rejointe, & son habillement qui n'étoit pas propre au voyage; sans compter que c'étoit lui donner fort à propos une juste assurance de mes vues honorables.

Sur le débat qu'il eut avec elle, particulièrement à l'occasion du reproche qu'elle lui fit de l'avoir poussée au sacrifice de son devoir & de sa conscience, il écrit.

Elle ajouta quantité de choses, encore plus mortifiantes. Je l'écoutai en silence. Mais lorsque mon tour fut venu, je plaidai, je raisonnai, je m'efforçai de lui répondre du mieux que je pus, & m'appercevant que l'humilité ne réussissoit pas, j'élevai la voix & je fis briller dans mes yeux quelques étincelles de colère, dans l'espérance de tirer avantage de cette douce poltronnerie qui a tant de charmes dans ce sexe & qui avoit servi plus que tout le reste à me faire triompher de cette fière beauté.

Cependant, elle n'en parut pas intimidée. Je la vis prête elle-même à s'emporter beaucoup & à s'irriter de mon apologie. Mais lorsqu'un homme est aux mains avec une femme, sur des affaires de cette nature, à quelque hauteur que sa colère soit montée, il feroit bien étrange qu'il ne trouvât pas le moyen de lui donner le

change; (*) c'eſt-à-dire, de diſtraire ſon reſſentiment d'une expreſſion trop hardie, en haſardant deux ou trois autres hardieſſes, qu'il ſaura adoucir enſuite par des interprétations plus favorables.

A l'occaſion de la répugnance qu'elle prétendoit avoir eu d'abord à lui écrire, voici ſes réflexions:

J'en conviens, ma précieuſe! & vous devez ajouter que j'ai eu des difficultés innombrables à combattre. Mais vous pourrez ſouhaiter quelque jour de ne vous en être pas vantée : & peut-être regretterez-vous auſſi tant de jolis dédains; tels que de m'avoir aſſuré: "que ce n'eſt point en
„ ma faveur que vous avez rejeté Solmes;
„ que ma gloire, ſi je m'en fais une de
„ vous avoir emmenée, tourne à votre
„ honte; que j'ai plus de mérite à mes
„ propres yeux qu'aux vôtres, ou à ceux
„ de tout autre; (quel fat elle fait de moi,
„ Belford!) que vous ſouhaiteriez de vous
„ revoir dans la maiſon de votre père;
„ quelles qu'en puſſent être les ſuites „...
Si je te pardonne ces réflexions, ma charmante; ces ſouhaits, ces mépris, je ne ferai donc plus le *Lovelace* que j'ai la

(*) *De jeter un tonneau à la baleine.* Proverbe.

réputation d'être, & que ce traitement me fait juger que tu me crois être toi-même.

En un mot, son air & ses regards, pendant tout ce débat, marquoient une espèce d'indignation majestueuse, qui sembloit venir de l'opinion de sa supériorité sur l'homme à qui elle parloit.

Tu m'as souvent entendu badiner sur la pitoyable figure que doit faire un mari, lorsque sa femme croit avoir, ou qu'elle a réellement plus de sens que lui. Je pourrois t'apporter mille raisons qui ne me permettent pas de penser à prendre *Miss Clarisse Harlowe* pour ma femme. Du moins, dois-je attendre à être sûr qu'elle ait pour moi cet amour de préférence que je dois espérer d'une épouse.

Tu vois que je commence à chanceler dans mes résolutions. Ennemi, comme je l'ai toujours été, des entraves de l'hymen, que je retombe aisément dans mon vieux préjugé! Puisse le ciel me donner le courage d'être honnête avec ma *Clarisse!* Voilà une prière, camarade; si malheureusement elle n'est point écoutée, quelle déplorable aventure pour la plus admirable de toutes les femmes! Mais comme il ne m'arrive pas souvent d'importuner le ciel par mes prières, qui sait si celle-ci ne sera point exaucée?

(¶) Mais je vois devant moi une si belle chaîne de difficultés qui m'enchantent, une si belle carrière ouverte à l'intrigue, aux stratagêmes, aux entreprises!— Quelle damnation, que mes talens naturels soient tournés de ce côté-là ! Lorsque je sais si bien connoître ce qui est juste & honorable; & que je me sens presque le désir d'être honnête ! Je dis *presque*; car, de la trempe dont je suis, un chevalier de mon espèce ne peut pas, en conscience, le souhaiter tout-à-fait. (§) — Un si beau triomphe sur tout le sexe, si j'ai le bonheur de subjuguer cette belle ! Ne te souviens-tu pas de mon premier vœu, de mon vœu virginal ? Car ce sont les femmes, tu le sais, qui ont commencé les premières avec moi. Et celle-ci m'épargne-t-elle ? Crois-tu, Belford, que j'eusse fait quartier à mon bouton de rose, si j'avois été bravé avec les mêmes hauteurs ? Sa grand-mère me demanda grâce, d'abord, pour son bouton de rose : & (¶) lorsqu'une jeune fille se soumet, ou est soumise au pouvoir d'un homme, qu'a-t-il à désirer de plus ? Mais l'opposition & la résistance m'ont toujours paru un désir qui me provoque au mal & me porte à ne rien ménager (*) (§).

(*) Voyez Lettre deuxième, Tome II.

Pourquoi cette adorable perſonne emploie-t-elle tant de ſoins à ſe montrer toute de glace pour moi ? Pourquoi veut-elle, par ſon orgueil, réveiller le mien ? N'as-tu pas vu dans ma dernière lettre avec quel mépris elle me traite ? Cependant, que n'ai-je pas ſouffert pour elle, & que n'ai-je pas même ſouffert d'elle ? Dois-je ſouffrir de m'entendre dire qu'elle me mépriſera, ſi je m'eſtime plus que cet odieux Solmes ?

Elle m'arrête court, & me déconcerte dans toutes les ardeurs de ma paſſion. Lui jurer fidélité, c'eſt montrer que j'en doute moi-même, puiſque j'ai beſoin de ſermens. Maudite tournure qu'elle donne à toutes ſes idées ſur moi ! C'eſt la même cenſure contre moi aujourd'hui qu'auparavant. (*) Etre en mon pouvoir, n'y être pas, n'y met aucune différence. Ainſi, mes pauvres ſermens ſont étouffés, avant qu'ils oſent ſe préſenter ſur mes lèvres : & que diable un amant peut-il dire à ſa maîtreſſe, s'il ne lui eſt permis ni de mentir ni de jurer ?

J'ai eu recours à quelques petites ruſes qui ne m'ont pas mal réuſſi. Lorſqu'elle m'a preſſé un peu durement de la quitter, je lui ai fait une demande fort humble, ſur

(*) Voyez Lettre XXIV, Tome II.

un point qu'elle ne pouvoit me refuser ; & j'ai affecté une reconnoissance aussi vive, que s'il eût été question d'une faveur de la plus haute importance : & qu'étoit-elle ? uniquement de me promettre ce qu'elle m'avoit déjà promis, que jamais elle ne seroit la femme d'un autre homme, tant que je n'aurois point d'autre engagement, & que je ne lui donnerois aucun juste sujet de plainte. Promesse inutile, comme tu vois, puisqu'à chaque moment elle peut trouver des prétextes pour se plaindre, & qu'elle demeure seule juge de l'offense. Mais c'étoit lui montrer combien il y a de justice & de raison dans mes espérances, & que je ne pensois point à la tromper.

Aussi ne se fit-elle pas presser. Elle me demanda quelle sûreté je désirois. — Sa parole, lui dis-je ; sa seule parole. --- Elle me la donna. Mais je lui demandai la permission de la sceller ; & sans attendre son consentement, qu'elle n'auroit pas manqué de me refuser, je la scellai d'un baiser. Tu me croiras si tu veux, Belford, mais je te jure que c'est la première fois que j'aie eu la hardiesse de toucher ses charmantes lèvres des miennes. Et je peux te dire, Belford, que ce léger baiser, pris avec autant de modestie que si j'étois aussi

vierge qu'elle, (afin qu'une autrefois elle ne s'effraie pas de moi,) me parut mille fois plus délicieux que ne le fut jamais le comble des faveurs avec les autres femmes. Ainsi, le respect, la crainte, l'idée du péril & de la défense, font le principal prix d'une faveur.

A présent, Belford, je n'ai qu'une crainte; c'est qu'elle ne me force à devenir trop rusé.... car actuellement elle se tient sur la réserve; elle ne parle pas assez pour moi. — Je ne sais, en vérité, pas trop que faire de la chère créature.

Je jouai fort bien le rôle de frère, lundi au soir, devant l'hôtesse de St. Albans. Je demandai pardon à ma chère sœur de l'avoir emmenée contre son attente, & sans aucuns préparatifs. Je parlai beaucoup de la joie que son retour alloit causer à mon père: à ma mère, à tous nos amis; & je me délectois si fort à m'étendre sur les circonstances, que d'un regard, qui me pénétra jusqu'au fond de l'ame, elle me fit connoître que j'étois allé trop loin. Je ne manquai pas d'excuses, lorsque je me trouvai seul avec elle. Mais sur mon ame, il me fut impossible de pénétrer, si mes affaires en étoient devenues pires ou meilleures. Tiens, Belford, je suis d'un naturel trop franc. Ma victoire, & la joie

que j'ai de me voir à moitié possesseur de mon trésor, dévoilent mon sein, & laissent la porte de mon cœur toute ouverte. C'est ce sexe maudit, c'est lui qu'on ne peut guérir de sa réserve. Si je pouvois engager ma belle à parler avec autant de franchise que moi..... Mais il faut que j'apprenne d'elle l'art des réserves.

Elle ne doit pas être bien pourvue d'argent: mais elle a trop de fierté pour en accepter de moi. — Je voulois la conduire à Londres, (à Londres, cher ami, s'il est possible, il faut que je parvienne à l'y faire consentir,) pour lui offrir les plus riches étoffes de la ville. Mais je ne puis lui faire goûter cette proposition. Cependant, mon agent m'assure que son implacable famille est résolue de lui causer tous les chagrins qu'elle pourra,

Ces misérables ont *enragé* de bon cœur depuis le moment de sa fuite; & ils continuent d'enrager, grâces au ciel; & suivant mes espérances, leur rage ne cessera pas d'un an. Enfin, mon jour est venu! Ils regrettent amèrement de lui avoir laissé la liberté de visiter sa volière & de se promener au jardin. C'est à ces maudites promenades qu'ils attribuent l'occasion qu'elle a trouvée de concerter les moyens de fuir. (¶) Car, quant au dîner qu'on lui permit

de faire dans le cabinet d'ifs, elle ne dut cette permiſſion qu'à leur envie de ſatisfaire une maligne idée qui leur étoit venue; c'eſt ce que Betty a dit à ſon galant Joſeph. (¶) (1) Ils ont perdu, diſent-ils, un excellent prétexte pour la renfermer plus étroitement, lorſque je les ai menacés de la ſecourir, s'ils entreprenoient de la conduire malgré elle à la crapaudière (2) de ſon vieux oncle. C'étoit leur intention, comme je te l'ai dit à l'hôtellerie du cerf blanc, & comme je l'ai même fait entendre une fois à la chère perſonne. Ils craignoient que de ſon conſentement, ou ſans ſa participation, je n'entrepriſſe de l'enlever de leur maiſon dans quelqu'une de ces excurſions. Mais l'*honnête Joſeph*, qui m'avoit informé de leur deſſein, me rendit un ſervice admirable. Je l'avois inſtruit à faire croire aux *Harlowes* que j'étois auſſi communicatif (3) pour mes gens, que leur ſtupide aîné l'a été pour lui. Joſeph, à ce qu'ils croyoient, en ſéduiſant mon valet-de-chambre Will, étoit informé de tous mes mouvemens, (4) & ſavoit tous mes ſecrets; & comme

(1) Voyez Lettre XXXI, Tome I.
(2) Voyez Lettre XVIII, Tome III,
(3) Voyez Lettre XXXI, Tome I.
(4) Voyez Lettre XXI, Tome II.

on l'avoit chargé d'obſerver auſſi ſa jeune maitreſſe, (1) toute la famille dormoit tranquillement. Ma charmante étoit tranquille & moi auſſi.

Il m'étoit venu à l'eſprit, comme je crois te l'avoir marqué (2) alors, de l'enlever quelque jour, ſi je ne pouvois faire autrement, dans le bûcher, qui eſt aſſez éloigné du château. Cette entrepriſe auroit infailliblement réuſſi, avec ton ſecours & celui de tes camarades; & l'action étoit digne de nous. Mais la conſcience de *Joſeph*, comme il l'appelle, fut d'abord un obſtacle. Il craignit qu'on ne vînt à découvrir la part qu'il y auroit eue. Cependant, je n'aurois pas eu plus de peine à lui faire ſurmonter ce ſcrupule, qu'un grand nombre d'autres, ſi je n'avois compté, dans le même temps, ſur un rendez-vous de ma belle dans la nuit, où je me promettois bien qu'elle ne m'échapperoit pas; &, dans d'autres temps, ſur les bons offices mêmes de la ſpirituelle famille, qui ſembloit travailler elle-même pour mes vues, à leur inſu & contre leur volonté. D'ailleurs j'étois sûr que *James* & *Arabelle* ne finiroient pas leurs folles épreuves &

(1) Voyez Lettre XXXI, Tome I.
(2) Voyez Lettre III, Tome II.

leurs persécutions, qu'à force de la fatiguer, ils n'en eussent fait la femme de *Solmes*, ou qu'il ne lui eussent fait perdre la faveur de ses deux oncles, par quelque démarche inconsidérée : quoiqu'ils eussent dans la tête trop de malice pour songer à m'être utile en persécutant leur sœur.

LETTRE XIII.

M. LOVELACE, *au même.*

IL me paroît que j'ai beaucoup obligé ma chère compagne, en amenant Mde. Greme pour l'accompagner, & en souffrant que sur le refus qu'elle a fait d'aller au *Lawn*, cette bonne femme se chargeât de lui procurer un logement. Elle doit croire que toutes mes vues sont honorables, puisque je n'ai point retenu de logement pour elle, & que je lui laisse le choix de sa demeure, soit chez M. *Hall*, soit au *Lawn*, soit à Londres, soit enfin chez l'une ou l'autre des douairières de ma famille. J'ai remarqué sensiblement le plaisir que je lui faisois, lorsque j'ai fait placer Mde. Greme dans la chaise avec elle, & que j'ai pris le parti de l'escorter à cheval.

Un autre se feroit allarmé des explications qu'elle pouvoit recevoir de Mde. Greme. Mais comme la droiture de mes intentions est connue ou supposée de toute ma famille, je n'ai eu là-dessus aucune inquiétude, & d'autant moins, que j'ai toujours été fort au-dessus de l'hypocrisie, & que je ne cherche point à paroître meilleur que je suis réellement. Et quelle nécessité d'être hypocrite, lorsque je me suis apperçu jusqu'à présent que la qualité de libertin connu m'a servi bien plus qu'elle ne m'a nui dans l'esprit des femmes? ma déesse elle-même a-t-elle fait difficulté d'entrer en correspondance avec moi, quoique ses parens eussent pris tant de peine à lui apprendre que j'étois un libertin? pourquoi prendre un nouveau caractère qui seroit pire que l'autre? D'ailleurs Mde. Greme est une pieuse matrone, qui n'auroit pas voulu blesser la vérité pour aucune considération au monde. Elle prioit autrefois le ciel pour ma réforme, lorsqu'on en avoit l'espérance. Je doute qu'elle continue cette pieuse pratique, car son maître & mon très-honoré oncle ne fait pas scrupule, dans l'occasion, de dire beaucoup de mal de moi à tous ceux qu'il trouve sur son chemin, hommes, femmes & enfans. Ce cher oncle, comme tu sais, manque

manque ſouvent au reſpect qu'il me doit. Oui, Belford, au reſpect : & pourquoi non, je te prie ? tous les devoirs ne ſont-ils pas réciproques ? pour Mde. Greme, la bonne ame ! lorſque ſon maître eſt attaqué de la goutte dans ſon château, & que l'aumônier ne ſe trouve point, c'eſt elle qui fait la prière ou qui lit un chapitre de la bible ou de quelque autre bon livre auprès du malade. N'étoit-il donc pas juſte de laiſſer une ſi bonne eſpèce de femme avec ma charmante, & de leur donner la liberté de jaſer ſans contrainte ? Je me ſuis apperçu que leur entretien étoit fort animé pendant la route, & je m'en ſuis même reſſenti ; car mes joues ſe ſont colorées d'une rougeur charmante.

Je te répète, Belford, que je ne déſeſpère pas de devenir *honnête*. Mais comme il nous arrive, foibles mortels que nous ſommes ! de n'être pas toujours maîtres de nous-mêmes, je dois m'efforcer d'entretenir là chère perſonne dans une parfaite confiance, juſqu'à ce que je la tienne à Londres dans la maiſon que tu ſais, ou dans quelqu'autre lieu sûr. Si je lui donnois auparavant le moindre ſujet de ſoupçon, ou ſi j'entreprenois de contraindre ſes volontés, elle pourroit implorer des ſecours étrangers & ſuſciter contre moi tout le canton ; ou ſe

jeter peut-être entre les bras de ses parens, aux conditions qu'ils jugeroient à propos de lui imposer. Et si j'étois capable à présent de m'exposer à la perdre, ne serois-je pas indigne, mes enfans, de la qualité de votre chef? Oserois-je lever les yeux devant les hommes, & montrer mon visage devant les femmes? dans l'état où j'ai amené les choses; elle n'ose avouer qu'elle soit partie contre son inclination; & j'ai pris soin de faire croire aux *implacables* qu'il n'a rien manqué à son consentement.

Elle a reçu la réponse de Miss Howe, à une lettre qu'elle lui avoit écrite de St. Albans. (*) J'en ignore le contenu; mais j'ai vu ses beaux yeux couverts de larmes, & c'est moi qui en souffre ensuite.

Miss Howe est aussi une créature charmante, mais d'un esprit vif & malin en diable. Je la redoute vraiment. A peine sa mère est-elle capable de la contenir. Il faut que par l'entremise de mon *honnête Joseph*, je continue de faire jouer cette vieille machine, l'oncle Antonin, sur la mère, afin de gouverner cette dangereuse fille suivant mes vues, & réduire ma belle à dépendre uniquement de moi. (†) Mde. Howe

(*) Voyez Lettre 1re. de ce volume.
(†) Voyez Lettre XXXI, Tome I.

ne peut ſouffrir de contradiction. Sa fille n'eſt pas plus patiente. Une jeune perſonne qui commence à trouver dans elle-même toutes les qualités maternelles, ſe voir ſous le joug d'une mère; belle carrière pour un intrigant! une mère qui fait l'importante; une fille, vive, ſenſible à l'excès; & leur Hickman, qui n'eſt en vérité rien; un être parfaitement nul, une épaiſſe & paſſive machine. — Si je n'avois pas des vues plus relevées.... Cependant qu'il eſt malheureux que ces deux jeunes perſonnes aient leur demeure ſi près l'une de l'autre, & qu'elles aient été liées d'une ſi étroite connoiſſance! qu'il auroit été charmant de pouvoir les mener toutes deux à la fois.

Mais un ſeul homme ne ſauroit avoir toutes les femmes qui valent quelque choſe. Conviens que c'eſt grand dommage néanmoins.... lorſque l'homme a le mérite & la tournure de ton ami.

LETTRE XIV.

M. LOVELACE, *au même.*

JAMAIS couple d'amans n'eut tant de goût pour l'écriture; & jamais, peut-être, qui

aient eu tant d'intérêt à ſe cacher mutuellement ce qu'ils écrivent. Elle ne voudroit faire autre choſe qu'écrire. J'y conſentirois, pour peu qu'elle voulût ſe prêter. Mais *je ne ſuis point aſſez réformé pour un ami.* — *La patience eſt une vertu*, dit Milord M..... *à pas lents*, *mais sûrs*, eſt une autre de ſes ſentences. Si je n'avois pas une bonne doſe de cette vertu, je n'aurois pas attendu le temps des Harlowes pour mûrir l'exécution de mes complots ſur eux & ſur leur divine fille.

Ma bien aimée n'a pas manqué, apparemment, d'écrire à ſon inſolente amie tout ce qui lui eſt arrivé & ce qui s'eſt paſſé juſqu'à ce jour entr'elle & moi. Je pourrai donner une belle matière à ſa plume pour s'exercer, ſi elle a autant de goût que moi pour les détails.

Je ne ferois point aſſez babare, pour permettre à cet oncle Antonin d'irriter la dame Howe contr'elle, ſi je ne redoutois les conſéquences d'un commerce trop libre entre ces deux jeunes perſonnes : l'une ſi vive, toutes deux ſi vigilantes, ſi prudentes : qui ne ſe feroit pas une gloire de l'emporter ſur deux filles comme elles, & de les faire tourner autour du doigt.

Ma charmante s'eſt hâtée d'écrire à ſa ſœur, pour lui demander ſes habits, de l'ar-

gent & quelques livres. Quel livre peut lui en apprendre plus qu'elle n'en fait ? c'eſt de moi qu'elle peut apprendre. Elle feroit mieux de m'étudier.

Elle peut écire tant qu'il lui plaîre. Avec tout ſon orgueil, elle n'en ſera pas moins réduite à m'avoir obligation. Miſs Howe, à la vérité, ne manquera point d'empreſſement pour fournir à ſes beſoins. Mais je doute qu'elle le puiſſe ſans la participation de ſa mère, qui eſt auſſi avare que la tombe; & l'agent de mon agent, le vieux oncle Antonin, a déjà donné quelque avis à la mère, qui la tiendront en garde contre les ſubſides pécuniaires. Si la fille a quelque argent en réſerve, je puis faire inſpirer à Mde. Howe de l'emprunter d'elle. Ne blâmez pas, Belfort, des ruſes qui n'ont que ma généroſité pour fondement. Tu connois mes ſentimens, & que je donnerois la moitié de mon bien, oui, ma fortune toute entière pour le plaiſir & l'orgueil d'avoir obligé ma charmante. Milord M.... m'en laiſſera plus que je n'en peux jamais déſirer. Ma paſſion prédominante eſt le beau ſexe & non pas l'or, que je n'eſtime qu'autant qu'il eſt utile à mes plaiſirs, & qu'il m'aſſure l'indépendance.

Il a fallu faire entrer dans la tête de ma chère novice, pour mon intérêt comme

pour le ſien, dans la crainte que ſes adreſſes de lettres ne fiſſent découvrir nos traces, qu'elle en devoit prendre une de moi pour recevoir ſes habits ; du moins ſi l'on ſe détermine à lui accorder cette mince juſtice. Je ne ſuis point tranquille là-deſſus. S'ils l'accordent, je commencerai à me défier d'une réconciliation, & je ſerai forcé de méditer une ou deux ruſes pour la prévenir, & pour éviter le malheur ; car c'eſt un grand point pour moi, comme j'en ai toujours aſſuré l'honnête *Joſeph*.

Tu vas me prendre pour un vrai démon. Mais tous les libertins ne ſont-ils pas autant de démons ? & toi, dans la ſphère de ton petit pouvoir, n'en es-tu pas un comme les autres ? Si tu fais tout le mal que tu as dans la tête & dans le cœur, tu es plus méchant que moi ; car je t'aſſure que je n'en fais pas autant, moi.

J'ai propoſé, & la belle conſent, que tout ce qui lui viendra de ſa famille, te ſoit adreſſé chez ton couſin *Oſgood*. Qu'on ne manque point de faire partir, à mes frais, un meſſager exprès, qui m'apporte ſur-le-champ, ou lettre ou paquet que tu recevras. Si le paquet n'étoit pas facile à tranſporter, tu m'en donneras avis. Mais je te jure hardiment que ſes proches ne te cauſeront aucun embarras de cette nature, & je m'en tiens

ſi certain, que je les abandonnerai, je crois, à eux-mêmes. Un eſprit juſte n'emploie pas plus de précautions qu'il n'en a beſoin.

Mais une choſe, tandis que j'y penſe, qui eſt de la plus grande importance & qui exige ton attention; c'eſt de m'écrire déſormais en chiffres, comme je t'écrirai moi-même. Ne ſeroit-il pas horrible de nous voir ſauter par une traînée de notre propre poudre? & qui ſait quelles priſes un homme amoureux peut donner contre lui-même. (¶) En changeant de veſte ou d'habit, on peut oublier quelque écrit important. J'en ai été victime une fois. Le ſexe eſt ſi curieux! & il faut toujours ſe ſouvenir, pour ſe tenir ſur ſes gardes, que leur commune mère s'appeloit Eve. (§)

Un autre article que tu ne dois pas oublier, c'eſt que j'ai changé de nom; oui, changé de nom, ſans me ſoucier d'être autoriſé par un acte du parlement. Je ſuis à préſent *Robert Huntingfort*, (¶) toujours écuyer. C'eſt un titre reſpectable, quoique le premier manant ſe donne les airs de le prendre, juſqu'à renoncer preſque au titre ordinaire de *Capitaine*, que ſe dönnoit ordinairement tout voyageur. (§) Ecris-moi ſous cette adreſſe, *Hertfort*, poſte reſtante.

Lorſque je t'ai nommé, elle m'a de-

mandé quel eſt ton caractère. Je t'en ai donné un beaucoup meilleur que tu ne le mérites, & cela pour l'honneur du mien. Cependant je lui ai dit que tu avois l'air épais & lourd, & cela pour ton avantage, afin que s'il lui arrive de te voir, elle ne s'attende pas à te trouver mieux que tu n'es. Au fond, ton épaiſſeur apparente ne te ſert pas trop mal. Si tu avois la phyſionomie bien fine, on ne découvriroit rien d'extraordinaire en toi, lorſqu'on viendroit à t'entretenir : au lieu que, te prenant pour un ours, on eſt ſurpris de te trouver quelque choſe qui reſſemble à l'eſpèce humaine. Félicite-toi donc de tes défauts, qui ſont évidemment tes principales perfections, & qui t'attirent une diſtinction que tu ne pourrois obtenir autrement.

La maiſon où nous logeons actuellement n'eſt pas fort commode. J'ai pouſſé la délicateſſe juſqu'à trouver mauvais que les chambres communiquaſſent l'une à l'autre, parce que je ſavois que cette diſtribution ne plairoit point à ma belle; & je lui ai dit que ſi je pouvois me raſſurer contre les pourſuites, je la laiſſerois dans ce lieu, puiſqu'elle ſouhaite ſi ardemment que je m'éloigne; & que je m'en irois à Londres. Il faudra que ſon incrédulité ſoit

invincible, & tienne contre la raiſon & les apparences, ſi je ne parviens pas à bannir de ſon cœur juſqu'à l'ombre de la défiance.

Nous avons ici deux jeunes créatures fort agréables, toutes deux filles de la veuve *Sorlings*, c'eſt le nom de notre hôteſſe. Je ne leur ai, juſqu'à préſent, fait de complimens que ſur leur laitage & leurs ſervices domeſtiques. Avec quelle avidité ce ſexe avale la louange! (¶) N'ai-je pas vu une fois dans les rues de Londres une fort jolie fille, très-bien miſe, ſourire, ſe rengorger, & jouir viſiblement du plaiſir que lui faiſoient les louanges d'un malheureux ramoneur, tout noir de ſuie; qui, avec ſon ſac en travers de ſon épaule, ſe rangea pour la laiſſer paſſer, & s'arrêta, tenant ſa broſſe & ſa pêle levées en l'air, tout en admiration de ſa beauté. — Vois-tu, mignonne, dis-je alors en moi-même? je te dédaigne, parce que je ſuis Lovelace; mais ſi j'étois ramoneur, & que je puſſe ſeulement trouver le moyen de te joindre, je gagerois ma vie contre ta vertu, que je l'aurois. (§)

La plus jeune, que j'ai vu travailler à la laiterie, m'a tant plu par ſa propreté & ſon adreſſe, que je lui ai donné un baiſer. Elle m'a remercié *de ma bonté*, par une

profonde révérence ; elle a rougi & a paru ſenſible dans toute ſa perſonne. (¶) D'un air fait pour encourager, quoique plein d'innocence, elle a rajuſté ſon mouchoir, & jeté un regard vers la porte, comme ſi elle eût voulu faire entendre, que ſi je lui donnois un ſecond baiſer, elle n'iroit pas le dire. (§) Sa ſœur aînée eſt ſurvenue dans le moment. La cadette a rougi encore plus & avec tant de confuſion, que je me ſuis cru obligé de faire pour elle une excuſe qui pût faire plaiſir à toutes les deux. Mademoiſelle Betty, ai-je dit à ſon aînée, j'ai été ſi charmé de voir votre laiterie ſi propre, que je n'ai pu m'empêcher de donner un baiſer à votre ſœur. Vous avez votre part au mérite, j'en ſuis sûr ; permettez... Les bons naturels ! elles me plaiſent toutes deux. L'ainée m'a fait une révérence comme ſa ſœur. Que j'aime les caractères reconnoiſſans ! pourquoi ma Clariſſe n'a-t-elle pas la moitié de cette humeur obligeante ?

Je penſe à prendre une de ces deux filles, pour ſervir & ſuivre ma charmante à ſon départ. La mère fait un peu l'importante ; mais je lui conſeille de ne pas trop affecter ces airs-là. Si je m'appercevois que les difficultés vinſſent de quelque ſoupçon, je ſerois capable de mettre une de ſes



filles, ou peut-être toutes deux, à l'épreuve.

Passe-moi un peu de rodomontade, mon cher; mais réellement & de bonne foi, mon cœur est fixé. Je ne puis penser à d'autre belle, dans la nature, qu'à mon adorable.

LETTRE XV.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

C'EST aujourd'hui mercredi; ce jour où j'étois menacé de perdre pour jamais mon idole pour ce hideux Solmes! quel est mon triomphe! avec quelle satisfaction & quel air de tranquillité je vois mes ennemis humiliés, & dans la poussière au château d'Harlowe! Après tout, c'est peut-être un bonheur pour eux qu'elle leur soit échappée par la fuite. Qui sait de quoi ils étoient menacés si j'étois entré dans le jardin avec elle; ou si, ne la trouvant point au rendez-vous, j'avois exécuté le projet de ma visite, suivi de mes *redoutables* Myrmidons? (*)

(*) Soldats d'Achille.

Mais ſuppoſons que je fuſſe entré avec elle ſans autre eſcorte que mon courage, je crois que je n'avois pas ſujet de tant appréhender. Tu ſais que les eſprits de la trempe des *Harlowes*, d'humeur pacifique, & délicats ſur la réputation, & qui ſe contiennent par politique dans les bornes des loix, peuvent être comparés aux viles araignées, qu'on voit fuir dans leur trou lorſqu'elles ſentent remuer un de leurs filets par un doigt puiſſant qui peut les écraſer, & qui abandonnent toutes leurs toiles ſans défenſe à la merci de l'ennemi qui les balaie à ſon gré; au lieu que s'il y tombe une foible mouche, qui n'a ni la force ni le courage de ſe défendre, averti par le bourdonnement & les efforts de l'inſecte, le tyran accourt vers ſa proie: il tourne cent fois autour du pauvre moucheron, (¶) juſqu'à ce qu'il l'ait couvert de liens filés de la ſubſtance de ſes entrailles; & lorſqu'elle s'eſt aſſurée ſa victime hors d'état de remuer les jambes ni les aîles, elle la ſuſpend comme en ſpectacle: & alors triomphante, elle marche vers l'entrée de ſa caverne, tourne autour, contemple de loin ſa proie; &, tantôt s'avançant ſur elle, tantôt ſe retirant, elle la dévore à loiſir. (§) Que dis-tu de cette comparaiſon? Mais attends, Belford, il me

me femble qu'elle ne conviendroit pas mal, non plus, aux filles qui fe laiffent prendre dans nos piéges. Bien mieux encore, fur ma foi. (¶) L'araignée repréfentera fort bien des héros tels que nous, & la comparaifon eft jufte. La tête fuit le cœur, quel qu'il foit. Commence par l'araignée ou par la mouche, n'importe. Le fexe eft le centre de gravité, & nous y tendons tous naturellement. (§)

Mais, pour revenir, je ne puis m'empêcher de remarquer que ces efprits pacifiques jouent un pauvre rôle dans une guerre offenfive, avec des extravagans de notre efpèce, qui fe mettent au-deffus des loix, & qui dédaignent de fe couvrir du mafque hypocrite de la réputation. Tu fais que le nombre des adverfaires ne m'a jamais effrayé. (¶) Plus il y en a, & plus je fuis sûr de vaincre : un ou deux, fois-en sûr, prendront le parti du brave affaillant, fi non d'intention, au moins de fait; ils le tiendront, tandis que les autres retiendront le principal antagonifte, & alors les deux champions redoublent d'efforts & de courage, jufqu'à ce qu'enfin ils en foient venus à tranfiger enfemble, ou que l'un des deux s'éloigne & difparoiffe. Ainfi ceux qui violent hardiment les loix ont, par toute terre, l'avantage fur ceux qui les obfervent; du

moins pour un temps, jusqu'à ce qu'ils soient arrivés au terme de leur course. (§) Ajoute que dans la querelle que j'ai avec les Harlowes, toute la famille n'ignore pas qu'ils m'ont injurié. Ils doivent donc me craindre. Dans leur propre église, la peur ne les rassembla-t-elle pas comme un essaim d'abeilles, lorsqu'ils me virent entrer? Ils ne surent qui devoit risquer de sortir le premier, lorsque le service fut fini. James, à la vérité, ne s'y trouvoit pas. S'il y eût été, peut-être auroit-il entrepris de faire le brave. Mais il y a sur le visage une sorte d'audace, qui, par le bruit qu'elle fait, décèle de l'effroi dans le cœur. Telle auroit été la face de James, si j'avois pris le parti de leur rendre une visite. Lorsque j'ai eu en tête une face & un cœur de cette trempe, j'ai toujours été calme & serein; & j'ai laissé aux amis du rodomont (comme j'ai fait vis-à-vis des Harlowes) le soin d'appaiser ses vaines fureurs & de faire mon office.

Cette idée me conduit à me rappeler tout ce que j'ai fait de louable dans ma vie, ou du moins de passable. Je crains bien que tu ne me sois pas d'un grand secours pour cette revue de mes bonnes actions; car je n'ai jamais été si méchant que depuis que je te connois. Tâche néan-

moins de m'aider. N'ai-je pas eu quelque bon mouvement dont tu puiſſes te ſouvenir ? cherche dans ta mémoire, Belford. Il revient à la mienne pluſieurs faits que je crois pouvoir citer : mais vois ſi tu peux te rappeler quelque trait que j'aie oublié.

Je crois pouvoir dire hardiment que la plus grande tache de mon écuſſon vient de ce ſexe, de ce maudit ſexe. (¶) Sans lui, je pourrois aller à l'égliſe avec une conſcience pure; mais dès que je veux y entrer, ne le trouvai-je pas-là ? Partout Satan tend ſes filets pour me ſurprendre. Mais il me vient une idée : ſi nos ſupérieurs deſtinoient certaines égliſes pour les femmes ſeules, & d'autres pour les hommes; il me ſemble que cette ſéparation cantribueroit autant à favoriſer la vraie piété, que les penſions ſéparées pour l'éducation de l'un & de l'autre ſexe; & beaucoup plus que les grilles des ſynagogues. N'y a-t-il pas déjà des dédicaces d'égliſes *mâles & femelles* ? Celles de St. Etienne, St. Thomas, St. Georges, &c. feroient pour les hommes; Ste. Catherine, Ste. Anne, Ste. Marie, Ste. Marguerite, pour les femmes. Néanmoins, ſi cela étoit, & qu'il y eût peine de mort pour quiconque ſeroit trouvé dans une égliſe femelle, je crois que, comme un ſecond Clodius, je me traveſtirois, pour

joindre ma Portia ou ma Pompéïa, quand l'une feroit la fille de Caton, & l'autre la femme de César.

Mais où m'égarai-je? tu dis, au refte, que tu aimes mes digreffions. Si cela eft, tu en auras provifion. Car jamais je n'eus de fujet dont je fuffe auffi idolâtre, & avec qui je fois forcé de prendre probablement autant de patience, avant que je frappe le coup, fi tant eft que j'en vienne à le frapper. (§) Mais laiffez-moi revenir à mes recherches. Il n'eft pas befoin que tu me faffes fouvenir de mon bouton de rofe. L'aventure m'eft préfente, & je t'apprendrai même que j'ai eu l'adreffe d'en faire parvenir les plus flatteufes circonftances aux oreilles de ma belle, par le miniftère de l'*honnête Jofeph*; (*) quoique je n'en aie pas recueilli tout le fruit que j'avois efpéré pour l'augmentation de mon crédit. C'eft une chofe diabolique, & ce fut toujours ma mauvaife deftinée. Ai-je fait quelque chofe de bien? on dit féchement que je n'ai fait que mon devoir. Et tout ce qui eft d'une nature contraire eft mis contre moi & expofé dans le plus grand jour. Cela eft-il jufte, *Belford?* La balance ne devroit-elle pas être égale? & ne doit-on

(*) Voyez la Lettre IX, Tome III.

pas me *créditer* de mes vertus ? cependant, je dois convenir aussi que j'envie presque à Jean, cette vierge dans sa jeune fleur. Sérieusement " une jolie femme est un „ joyau, que je ne crois pas fait pour pen„ dre au cou d'un misérable. „ (*)

Conviens à ton tour que, si je suis coupable dans mes adorations pour ce sexe, les femmes en général doivent m'en aimer mieux. Aussi n'y manquent-elles pas, je les en remercie de bon cœur, à l'exception de quelques petites précieuses, qui me font enrager par-ci, par-là, & qui, sous prétexte d'aimer la vertu pour l'amour d'elle-même, souhaiteroient de m'avoir à elles exclusivement.

C'est assez d'écarts : adieu pour le moment.

LETTRE XVI.

Miss CLARISSE HARLOWE à Miss HOWE.

Jeudi au soir, 13 *Avril*.

SI j'aime à écrire, ma malheureuse situation me donne aujourd'hui assez de ma-

(*) Deux vers d'une comédie angloise.

tière, peut-être beaucoup trop pour vous ; je le crains. J'ai eu avec M. Lovelace, un nouveau débat, & des plus vifs. Il a amené l'occasion que vous m'avez conseillé de ne pas négliger, lorsqu'elle se présenteroit honnêtement. Il est question de savoir si je mérite vos reproches ou votre approbation, pour l'avoir laissé passer sans effet.

L'impatient personnage m'a fait demander plusieurs fois la liberté de me voir, pendant que j'étois à vous écrire ma dernière lettre ; sans avoir cependant rien de particulier à me dire, & apparemment pour le seul plaisir de l'entendre parler. Il paroît en prendre beaucoup à exercer la volubilité de sa langue, & lorsqu'il a fait sa provision de termes agréables, & de propos flatteurs, il a besoin de mes oreilles pour l'écouter. Cependant il prend un soin superflu. Je ne lui fais pas souvent la grâce de louer sa verbeuse élocution, ou d'en paroître aussi charmée qu'il le désireroit.

Après avoir fini ma lettre, & dépêché l'homme de confiance de M. Hickman, j'allois remonter dans ma chambre, & j'avois même déjà franchi une douzaine de degrés, lorsqu'il m'a suppliée de demeurer, & d'entendre ce qu'il avoit à me dire. Ce n'étoit rien de nouveau & qu

allât à aucun but, comme je viens de le remarquer; mais des plaintes, des reproches, d'un air ou d'un ton, qui m'ont paru approcher de l'insolence. Il ne pouvoit vivre, m'a-t-il dit, s'il ne jouissoit plus souvent de ma compagnie; & si je ne le traitois pas avec plus d'indulgence, que je ne lui en avois encore accordé.

Là-dessus je suis descendue avec lui dans une salle voisine, avec un peu d'humeur contre lui; d'autant plus, que je le voyois établi tranquillement dans cette maison, sans parler de son départ, comme il l'avoit promis.

Aussitôt notre chagrine conférence a commencé. Il a continué de m'irriter; je lui ai répété quelques-uns des propos les plus clairs que je lui eusse déjà tenus. Je lui ai dit particulièrement que d'heure en heure j'étois plus mécontente & de moi-même & de lui; qu'il me paroissoit de ces hommes qui ne gagent pas à être connus, & que je n'aurois pas l'esprit en repos, tant qu'il ne me laisseroit pas à moi-même.

Ma chaleur a pu le surprendre. Mais réellement il m'a paru hébêté, hésitant, & n'ayant rien à dire pour sa défense, ou qui pût excuser le ton impérieux dont il avoit demandé à me voir, lorsqu'il n'igno-

roit pas que je vous écrivois & qu'on attendoit après ma lettre ; si bien que, dans mon ressentiment, je l'ai quitté avec précipitation, en lui déclarant que je voulois être maîtresse de mes actions & de mon temps..... sans être obligée de lui en rendre compte.

Il a paru fort inquiet, jusqu'à la première occasion qu'il a trouvée de me revoir ; & lorsque je n'ai pu me dispenser de le recevoir, beaucoup plutôt que je ne m'en souciois, il s'est présenté de l'air le plus humble & le plus respectueux.

Il m'a dit que je l'avois fait rentrer en lui-même, & que sans avoir aucun reproche à se faire du côté de l'intention, il sentoit qu'il devoit se reprocher son impatience, qui avoit pu blesser ma délicatesse ; que faisant profession d'une extrême franchise, qui devoit être dans le caractère d'un homme, & qui convenoit à son cœur ouvert & sincère, il ne s'étoit apperçu qu'aujourd'hui qu'elle étoit très-compatible avec la vraie politesse qu'il craignoit d'avoir trop négligée, en voulant éviter l'apparence de fatterie, d'hypocrisie, sachant qu'il avoit affaire à une personne qui méprisoit l'hypocrite, & qui étoit au-dessus de la flatterie ; mais que déformais je trouverois dans toute sa conduite le

changement qu'on devoit attendre d'un homme qui se reconnoissoit d'autant plus honoré de ma compagnie & de ma conversation, que personne n'avoit plus d'admiration pour la délicatesse de mon esprit & de mes sentimens. Tel a été son compliment.

Je lui ai répondu, qu'il s'attendoit peut-être à des félicitations sur la découverte qu'il venoit de faire; que la véritable politesse & la franchise sont très-compatibles: mais que moi, qu'un mauvais sort avoit jetée dans sa compagnie, j'avois grande raison de regretter que cette connoissance lui fût parvenue si tard, parce qu'avec de la naissance & de l'éducation il me paroissoit étrange qu'elle eût pu lui manquer.

Il ne croyoit pas non plus, m'a-t-il dit, s'être conduit assez mal pour avoir mérité une réprimande si sévère.

Peut-être lui faisois-je injustice, ai-je répliqué. Mais s'il en étoit persuadé, mes reproches pouvoient lui servir à faire une autre découverte, qui pourroit tourner à mon avantage: s'il avoit tant de raison d'être content de lui-même, il devoit s'appercevoir qu'il avoit affaire à une personne bien peu généreuse, qui, non-seulement ne paroissoit pas sensible à ce nouvel air d'humilité, qu'il croyoit peut-être au-def-

ſous de lui, mais qui étoit prête, en vérité, à le prendre au mot.

Sa prétendue haine pour la flatterie ne l'a point empêché de me répondre qu'il avoit depuis long-temps admiré, avec une ſatisfaction infinie, mes talens ſupérieurs & une ſageſſe qui lui paroiſſoit étonnante à mon âge. Quelque rabaiſſé, Madame, que je ſois dans votre opinion, je ſerai diſpoſé à trouver juſte tout ce qui ſort de votre bouche; & je n'ai rien de mieux à faire qu'à me gouverner à l'avenir d'après votre exemple & les règles qu'il vous plaira de me donner.

Je ne ſuis pas aſſez aveugle, Monſieur, lui ai-je répliqué, pour montrer mon amour-propre, & ma bonne opinion de moi-même ſur les mots flatteurs que vous ſavez prodiguer; puiſque vous vous prétendez ſi eſclave de la franchiſe, vous devriez commencer par vous contenir dans les bornes exactes de la vérité, lorſque vous me parlez de moi-même en face, & en ſuppoſant d'ailleurs que je mérite une partie de vos complimens, vous n'en avez que plus de raiſon de vous applaudir de vos artifices, qui ont précipité une jeune perſonne d'un caractère ſi ſublime dans un ſi grand excès de folie.

Réellement, ma chère, cet homme ne

mérite pas d'être traité avec plus d'égard. Et puis, n'eſt-il pas vrai qu'il a fait de moi une folle accomplie; je tremble qu'il ne le penſe lui-même.

Je ſuis ſurpris! je ſuis confondu, Madame, de l'étrange tournure que vous donnez à tout ce qui vient de moi! je ſuis bien malheureux de ne pouvoir rien dire ni rien faire qui vous donne une meilleure idée de moi! que le ciel veuille m'éclairer ſur les moyens d'obtenir l'honneur de votre confiance!

Je lui ai déclaré que rien n'étoit plus capable de m'obliger que ſon abſence: qu'il ne paroiſſoit pas que mes parens s'inquiétaſſent beaucoup de me troubler dans ma fuite; qu'ainſi s'il vouloit partir pour Londres, ou pour Berkshire, ou pour tout autre lieu, il feroit ce qu'il y avoit de plus conforme à mes déſirs & de plus honorable pour tous deux.

C'étoit ſon deſſein, m'a-t-il dit, ſa ferme réſolution, auſſitôt qu'il me verroit dans une retraite de mon goût, dans un lieu plus commode & plus convenable.

Celui-ci, me conviendra, ai-je répliqué, lorſque vous n'y ſerez plus pour troubler mon repos, & me rendre mon logement incommode.

Il ne croyoit pas cette maiſon aſſez sûre.

Comme je n'avois pas eu deſſein de m'y arrêter, il n'avoit pas pris, comme il l'auroit fait, le ſoin de recommander le ſecret à ſes gens, ni à Mde. Greme, lorſqu'elle m'avoit quittée: ſans compter, m'a-t-il dit qu'il y avoit dans le voiſinage trois ou quatre bonnes maiſons, où ſes gens s'étoient déjà gliſſés & avoient ſans doute déjà jaſé avec les domeſtiques. Ils ne pouvoient penſer à me laiſſer ſeule dans un lieu ſi mal gardé. Mais je n'avois qu'à choiſir, dans toute l'Angleterre, une demeure ſûre & tranquille; & lorſqu'il m'y verroit établie, il choiſiroït la ſienne dans l'endroit du royaume le plus éloigné, ſi ce ſacrifice pouvoit me rendre le repos.

Je lui ai confeſſé nettement que je ne me pardonnerois jamais d'avoir été le trouver à la porte du jardin, ni à lui de m'avoir miſe dans la néceſſité de le ſuivre; que mes regrets ne faiſoient qu'augmenter, au lieu de diminuer; que je croyois ma réputation bleſſée, ſans apparence qu'elle pût jamais ſe rétablir; qu'il ne devoit pas s'étonner de voir croître de jour en jour mon inquiétude & mon chagrin contre moi-même & contre lui; que tout ce qui me reſtoit à déſirer actuellement étoit qu'il me laiſsât le ſoin de moi-même; & lorſqu'il m'auroit quittée, je verrois mieux

à quelle résolution je devois m'arrêter, & quelle retraite je devois choisir.

Il auroit souhaité, m'a-t-il dit, que sans m'offenser, & sans être soupçonné de vouloir *s'écarter des loix que je lui avois imposées*, il lui fût permis de me faire une humble proposition....Mais le *respect sacré* qu'il étoit résolu d'avoir pour mes ordres, quoiqu'il ne fût pas redevable à mon penchant du pouvoir de me servir, qu'il avoit acquis depuis lundi dernier, lui lioit la langue; à moins que je ne promisse de lui pardonner, du moins, si je ne l'approuvois pas.

Je lui ai demandé, avec quelque confusion, ce qu'il vouloit dire.

Il m'a fait une seconde préface, & pris de grands détours: à la fin avec un air de défiance, après bien des apologies, & baissant les yeux d'un air de modestie qui lui sied assez mal, est sortie la proposition de ne pas différer la célébration. « Elle rétablira tout, a-t-il dit. Les deux ou trois » premiers mois, que vous êtes menacée de » passer dans l'obscurité & dans la crainte, » nous les employerons agréablement à » visiter toute ma famille & à recevoir leurs » visites. Nous verrons Miss Howe; nous » verrons qui vous voudrez voir; & rien » n'ouvrira mieux le chemin à la réconci- » liation que vous avez tant à cœur. »

Il eſt certain, ma chère amie, que votre conſeil m'eſt revenu alors dans toute ſa force, & que je n'en ai pas trouvé moins dans ſes raiſons, & dans la vue préſente de ma triſte ſituation. Mais que pouvois-je répondre ? J'aurois eu beſoin de quelqu'un qui eût parlé pour moi.

Il s'eſt fort bien apperçu que ſa propoſition ne m'irritoit pas. J'ai rougi, j'en ſuis sûre, & de tout le viſage. Je ſuis demeurée muette; & je m'imagine que j'avois l'air d'une imbécille. — Il ne manque pas de courage. Auroit-il voulu que je le priſſe au mot, au premier mot ? Son ſexe hardi ne regarde-t-il pas le ſilence du nôtre comme une marque de faveur ? D'un autre côté, ſortie depuis trois jours de la maiſon de mon père ! après lui avoir déclaré par mes lettres que je ne penſerois point au mariage ſans l'avoir fait paſſer en quelque ſorte par un état d'épreuve ; comment pouvois-je l'encourager tout d'un coup par des ſignes d'approbation, une prompte propoſition, ſurtout immédiatement après les vivacités qu'il venoit de s'attirer de ma part ? Non, quand il m'auroit fallu mourir, je n'en aurois pas eu le courage.

Il m'a regardée d'un œil plein d'aſſurance, malgré ſa modeſtie étudiée, comme s'il eût voulu me pénétrer l'ame de ſes regards,

tandis qu'à peine j'osois lever les miens de temps à autre sur lui. Il m'a demandé pardon avec beaucoup de respect. Il trembloit, m'a-t-il dit, que je ne le jugeasse pas digne d'une autre réponse qu'un silence méprisant. Le véritable amour craint toujours d'offenser. (Prenez garde, Lovelace, ai-je pensé alors, qu'on ne juge du vôtre par cette règle). Il auroit observé inviolablement toutes mes injonctions, si je ne lui avois permis......

Je n'ai pas voulu l'entendre plus long-temps. Je me suis levée, avec des marques très-visibles de confusion, & je l'ai laissé s'adresser à lui-même ses belles phrases & son étalage de mots dénués de sens.

Ce que je puis ajouter, ma chère Miss Howe, c'est que s'il souhaite réellement une prompte célébration, il ne pouvoit avoir une plus belle occasion pour presser mon consentement. Mais il l'a manquée, & l'indignation a succédé. Mon étude à présent sera de l'éloigner de moi.

CL. HARLOWE.

LETTRE XVII.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Jeudi, 13 *Avril.*

(¶). ALLONS, camarade, qu'as-tu besoin d'*ouvrir de si grands yeux*, comme disent les jeunes filles, & de faire tant l'étonné, que j'aie déjà fait de si grandes enjambées dans le chemin de la réforme ? Ne vois-tu pas, que pendant le temps que j'ai mis, avec tant d'assiduité, jour & nuit, à poursuivre cette unique belle, j'ai beaucoup moins de péchés sur la conscience, que je n'en aurois eu sans cela ? Voyons un peu, combien j'ai employé de jours & de nuits ? Quarante, si je ne me trompe, se sont passées, après la tranchée ouverte, à sapper sourdement, & la mine n'est pas encore sautée ! En suivant le calcul le plus modéré, j'aurois pu abattre une douzaine pour le moins d'oies sauvages, pendant le temps que j'ai mis à tâcher seulement d'attirer dans mes filets cette unique alouette. Et je ne vois pas encore quand je serai en état de la faire tomber dans mon piége. Voilà encore autant de jours d'innocence de plus. Mais

en me cachant à l'oiseau derrière l'abri de ma réforme, ce sera, j'espère, une méthode sûre, quoique lente, d'accomplir toutes mes vues.

Et toi, mon cher, tu auras aussi du mérite à occuper ma plume, puisque sans cela tu ferois un bien plus mauvais emploi de ton temps. Et après tout, qui sait si en se créant de nouvelles habitudes, aux dépens des vieilles, on n'en viendroit pas insensiblement à une réforme réelle? Je l'ai promise & je commence à croire qu'il y a du plaisir à être honnête, en retournant ce que le poëte Lee dit des fous:

Plaisir, qui n'est connu que de l'homme de bien.

D'après tout cela, ne vois-tu pas, combien il est préférable, par vingt raisons, de suivre une chasse difficile, plutôt qu'une classe trop aisée? J'ai fort envie de t'inspirer le goût de ce nouveau plaisir, & de t'apprendre à poursuivre de plus nobles proies, que des choucas, des corbeaux & des hibous. Je suis bien aise de prouver de temps en temps, dans le cours de la correspondance que tu as si fort desiré que j'entretienne avec toi sur cette illustre occasion, que ces beautés si fières & si sublimes peuvent être rabaissées, & je veux répondre à une objection que tu me fis la dernière fois que nous nous

vîmes, que le plaisir qu'on retire de ces belles conquêtes ne paie pas les peines qu'elles coûtent; assurant, & cette idée est bien digne d'un misérable de ta trempe, que toutes les femmes se ressemblent. Tu ne connois pas, pauvre lourdaud, ce qu'il y a de délicat & d'exquis dans une intrigue: tu ne sens pas la gloire de surprendre & de dompter ces esprits superbes, ces belles si réservées & si vigilantes; tu ne connois pas les transports qui réjouissent le cœur d'un génie inventif & fécond, qui médite en silence sur le choix des trames qui s'offrent à son imagination pour envelopper une beauté hautaine, qui, dans ses jours de liberté, lui a fait souffrir d'innombrables tourmens. Toi, Belford, qui, comme un dogue à l'aise dans sa loge, te contentes de ronger, en grondant, l'os qu'on t'a jeté, tu n'as pas l'idée des plaisirs que procurent les tours & retours d'une proie long-temps disputée. Je veux tâcher de t'en donner le goût, & tu me remercieras mille & mille fois, & du plaisir présent, & des sublimes espérances dont tu verras la perspective.

Jusqu'ici je ne t'avois écrit que pour mon simple amusement, en attendant que je fusse admis dans la compagnie de mon adorable. Mais à présent que je l'ai vue, j'ai à t'apprendre que j'avois fort bien deviné, qu'elle ne

demanderoit pas mieux que de s'établir ici, & de me congédier. Elle m'a déclaré net, que c'etoit sa résolution : & pourquoi cela ? parce que, pour ne me rien dissimuler, plus elle en voyoit & de moi de mon caractère, moins elle prenoit de goût pour l'un & l'autre. Cette déclaration m'a fendu le cœur! Je n'ai pourtant pas pleuré! Si j'eusse été une femme, je l'aurois fait, & à chaudes larmes : mais je me suis contenté de tirer un mouchoir blanc de toile de Cambray : le mouchoir est à mes ordres ; mais non pas mes larmes.

Elle trouve à redire à mes protestations, à mes déclarations, à mes sermens : je ne peux pas même maudire un valet, le seul privilége qui fasse distinguer le maître de l'esclave, qu'elle ne me reproche de ressembler (*) à un recruteur. Je ne puis seulement pas dire, *sur ma foi*, ni *sur le salut de mon ame*. Cela n'est-il pas bien singulier, Belford ? Ne voudroit-elle pas me faire croire que j'ai une ame aussi précieuse que la sienne ? — Si elle croit mon salut désespéré ; pourquoi *diable* (autre mot également réprouvé) me propose-t-elle donc de me réformer ? Ensorte qu'il ne me reste pas un seul mot un peu énergique. (§).

(*) Voyez Lettre VII de ce volume.

Que faire avec une femme qui eſt au-deſſus de la flatterie, & qui mépriſe toute autre louange que celle qui vient de l'approbation de ſon propre cœur?

(¶) Hé bien, Belford, tu vois bien qu'il eſt grand temps que je change de meſures. Il me faut donner dans la dévotion un peu plutôt que je ne me le propoſois. Quel horrible malheur, ſi j'allois, après tout, perdre ſa perſonne, en même temps que ſon eſtime! ſeulement quelques jours de connoiſſance de plus, ſans avoir frappé aucun coup, ſans avoir donné aucun ſoupçon, n'ont fait que me faire baiſſer de plus en plus dans l'eſprit de la belle. Maudite mortification de mon amour-propre! Il eſt certain que je n'ai aucun prétexte pour la retenir, ſi elle veut me quitter. Il n'eſt pas queſtion d'employer ici la violence: il n'y faut ſeulement pas ſonger. Dieu veuille nous conduire en ſûreté à Londres! Voilà le ſeul point auquel il faut que je m'attache pour le moment: & cependant il faut que je ne touche cet article que bien légèrement & en paſſant. (§)

Mais pourquoi cette admirable créature preſſe-t-elle ſa deſtinée? Pourquoi brave-t-elle le pouvoir dont elle eſt abſolument dépendante? Pourquoi ſouhaiter, en face de moi, de n'avoir jamais quitté la maiſon

de ſon père ? Pourquoi me refuſer ſa compagnie, juſqu'à me faire perdre patience & me mettre dans le cas d'exciter ſon reſſentiment ? Enfin pourquoi, lorſqu'elle eſt offenſée, porte-t-elle ſon indignation au plus haut point où jamais une beauté mépriſante, dans le fort de ſon pouvoir & de ſon orgueil, ait pu la porter ?

Trouves-tu que dans ſa ſituation il y ait de la prudence à me dire & à me répéter " que d'heure en heure elle eſt plus mécontente & d'elle-même & de moi ; que „ je ne ſuis pas de ces hommes qui gagnent „ à être mieux connus ; (cette hardieſſe, „ Belford, pourrois-tu la ſouffrir dans la „ bouche d'une captive ?) qu'elle ne ſera „ pas tranquille tant qu'elle me verra avec „ elle ; qu'un mauvais ſort l'a jetée dans „ ma compagnie ; qu'elle a trop de ſens „ pour meſurer ſon eſtime d'elle-même ſur „ la volubilité de ma langue ; que ſi je la „ crois digne des complimens que je lui „ fais, je dois m'applaudir des artifices „ par leſquels j'ai précipité une perſonne ſi „ extraordinaire dans le plus grand excès „ de folie ; qu'elle ne ſe pardonnera jamais „ à elle-même d'être venue me trouver à „ la porte du jardin, ni à moi de l'avoir „ forcée de me ſuivre (ce ſont ſes propres „ termes.) Que ſes regrets augmentent au

„ lieu de diminuer; qu'elle veut prendre
„ ſoin d'elle-même; & que puiſque ſes
„ parens ne trouvent pas qu'elle vaille la
„ peine qu'on faſſe des pourſuites après
„ elle, elle ne veut qu'elle pour pourvoir
„ à ſon ſort; que mon abſence lui rendra
„ la maiſon de Mde. Sorlings plus agréa-
„ ble; & que je puis aller à Berks, à Lon-
„ dres, partout où il me plaira, au dia-
„ ble, je ſuppoſe, où elle m'envoie de tout
„ ſon cour!„

Que la belle entend mal ſes intérêts! Tenir ce langage à un eſprit auſſi vindicatif que le mien, même dans ſon opinion! à un libertin tel qu'elle me croit! au pouvoir duquel elle eſt actuellement! J'étois indéterminé, comme tu ſais. La balance penchoit tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Je voulois voir à quoi ſon penchant pourroit la conduire, & qu'elles feroient mes propres inclinations. Tu vois quelle tournure prennent les ſiennes. Douterois-tu qu'elles ne déterminent les miennes? Ses fautes n'étoient-elles pas en aſſez grand nombre, même avant ces nouveaux torts? Pourquoi m'oblige-t-elle de regarder en arrière?

Je veux dans peu examiner cette grande affaire à tête repoſée, & je t'informerai du réſultat.

Si tu ſavois, ſi tu pouvois voir quel vil eſclave elle a fait de moi ! Elle m'a reproché d'avoir pris de *grands airs*. Mais c'étoient des airs qui lui prouvoient mon amour; qui lui faiſoient connoître que je ne pouvois vivre hors de ſa préſence. Elle s'en eſt vengée néanmoins. Elle a pris plaiſir à me mortifier. Elle a eu l'avantage ſur moi... par ma foi, Belford, à peine ai-je trouvé un mot pour ma défenſe. J'ai honte de te dire à quel ſot elle m'a fait reſſembler. Mais dans un autre lieu, & dans une autre ſociété, j'aurois pu ſur-le-champ humilier ſon petit orgueil.

C'eſt donc à ce lieu, où je compte qu'elle ne ſera plus libre de me fuir, que je remets les épreuves; c'eſt-là que je remets à voir le ſuccès de mes inventions, & ce que je gagnerai au manège amoureux; tantôt humble, tantôt fier; tantôt attendant ou demandant; tantôt me réduiſant à la complaiſance & à la ſoumiſſion; juſqu'à ce qu'elle ſoit fatiguée de la réſiſtance. Il ſuffit pour le préſent de t'indiquer mes idées. Je pourrai m'expliquer davantage, à meſure que je me confirmerai ou me relâcherai dans mes deſſeins. Si je la vois obſtinée à faire revivre ſes mécontentemens; .... ſi ſes hauteurs..... mais briſons. Ce n'eſt pas encore le temps des menaces; non, pas encore.

LETTRE XVIII.

M. LOVELACE, *au même.*

NE vois-je pas, cher ami, que je n'aurai besoin que de patience pour attirer tout le pouvoir de mon côté ? Qu'aurons-nous à dire, si toutes ces plaintes d'une réputation blessée, ces regrets qui ne font qu'augmenter, ces ressentimens qui ne s'éteindront jamais, ces ordres chagrins de m'éloigner, qu'aurons-nous à dire, si tout cela ne signifie que le mariage; & si la véritable cause de tant de pétulance & d'inquiétude n'est que le silence qu'on me voit garder sur cet article ?

Il m'étoit arrivé une fois d'effleurer les extrémités de l'irrévocable nœud : mais je me crus obligé de m'envelopper dans des nuages, & d'abandonner mon sujet aussitôt qu'on eût saisi mon intention, dans la crainte qu'on ne me reprochât d'être sans délicatesse & sans générosité, en présentant cette idée dans un temps où la belle étoit dans ma dépendance; surtout après la défense qu'on m'avoit faite de toucher cette corde sans avoir donné des preuves de ma réforme,

forme, & sans avoir tenté une réconciliation avec les Harlowes. Aujourd'hui que je me vois battu d'argumens, épuisé de ressources : & si fortement pressé de quitter une personne que je n'aurois aucun prétexte de retenir, s'il lui prenoit envie de m'échapper; & qui pourroit, au moindre doute de ma bonne foi, se jeter sous quelque autre protection, ou retourner peut-être au château d'Harlowe & se livrer à Solmes, j'ai parlé ouvertement, & j'ai apporté, quoiqu'avec des précautions infinies, & un air d'embarras (de peur qu'elle n'en fut offensée, Belford!) & des raisons qui devoient la faire consentir à me rendre le plus heureux de tous les hommes. (¶) Que ses joues colorées, ses regards baissés, son silence, & en même temps ses lèvres tremblantes & son sein doucement agité, charmant assemblage de beautés mises en mouvement, m'ont bien prouvé que la tendre personne ne se trouvoit pas mortellement offensée! (§)

Charmante créature, ai-je dit en moi-même, (garde-toi, Belford, de découvrir (*) mon triomphe à d'autres personnes

(*) [¶] M. Lovelace pouvoit s'épargner cette recommandation, puisque plusieurs personnes du sexe, (nous le disons à regret) qui,

de ce ſexe) en ſuis-je donc ſitôt à ce point? Suis-je déjà le ſouverain maître de la deſtinée de *Clariſſe Harlowe?* Suis-je déjà cet homme réformé, que je devois être, avant que de recevoir le moindre encouragement? Eſt-ce ainſi que plus vous me connoiſſez, moins vous trouvez de raiſons de prendre du goût pour moi? L'art & les ruſes peuvent-ils entrer dans un eſprit ſi céleſte? Me bannir loin de vous, inſiſter ſi rigoureuſement ſur mon abſence, dans la vue de m'approcher plus près de vous & de me rendre apparemment vos faveurs plus chères! Vos petites ruſes juſtifient les miennes, & m'excitent à laiſſer mon génie inventif s'exercer à ſon gré ſur vous.

Mais permettez-moi de vous dire, adorable fille, qu'en ſuppoſant que vos devoirs ſoient quelque jour remplis, vous me devez compte auparavant de la répugnance que

---

à la première édition, n'avoient pouſſé leur lecture que juſqu'à cet endroit, & même juſqu'au moment de l'évaſion de Clariſſe, ont été plus près de la blâmer de ſon excès de délicateſſe, comme nous avons obſervé dans une note, (Lettre XVI de ce vol.) que Lovelace de ſes artifices & de ſes tranſports de joie, auſſi ingrats & auſſi cruels que peu généreux & indignes d'un homme d'honneur. [*b*)

vous avez eue à partir avec moi ; dans une crise, où votre départ étoit nécessaire pour éviter d'être jetée dans les fers d'un misérable, que vous ne pouvez vous dispenser de haïr, sans vous exposer à n'être pas plus honnête dans votre opinion que dans la mienne.

Je suis accoutumé, il faut vous l'apprendre, aux préférences d'une infinité de femmes, vos égales pour le rang, quoique vos inférieures pour le mérite : car de ce côté, qui peut vous égaler ? Et deviendrois-je le mari d'une femme, qui m'a donné lieu de douter de la préférence qu'elle me doit ? Non, mon très-cher amour. — J'ai trop de respect pour *vos saintes loix*, pour souffrir qu'elles soient violées, même par vous. D'ailleurs ne croyez pas que votre silence & votre rougeur me suffisent pour m'expliquer vos intentions. Je ne veux pas non plus qu'il me reste de doute sur vos motifs, si c'est amour ou nécessité qui vous inspire ce mouvement de condescendance.

Sur ces principes, Belford, quel autre parti avois-je à prendre que d'expliquer son silence comme une marque de dédain & de mécontentement ? Je lui ai demandé pardon d'une hardiesse dont tout me portoit à la croire offensée. Je lui ai promis

qu'à l'avenir mon respect feroit inviolable pour les loix qu'elle m'avoit imposées, & que je lui prouverois par toute ma conduite que le véritable amour craint toujours de déplaire & d'offenser.

Et qu'a-t-elle pu répondre ? je m'imagine, Belford, que c'est ta demande.

Répondre ? Ma foi, elle a paru chagrine, déconcertée, piquée, embaraffée & incertaine, autant que j'en ai pu juger, si sa colère devoit tomber sur elle-même ou sur moi. Cependant elle s'étoit tournée, comme pour cacher une larme qui lui échappoit : elle a pouffé un soupir, divisé en trois ou quatre parties ; chacune avec la force qu'il falloit pour se faire entendre, mais en s'efforçant néanmoins de l'étouffer : & sortant enfin, elle m'a laiffé maître du champ de bataille.

Ne me parle point de politeffe. Ne me parle point de générosité. Ne me parle point de compaffion. N'eft-elle pas de force égale avec moi ? Ne triomphe-t-elle pas sur moi à toutes sortes d'armes ? Ne m'a-t-elle pas fait douter de son amour ? N'a-t-elle pas pris l'officieuse peine de me déclarer que sa haine pour Solmes ne venoit d'aucune considération pour moi ? Ne m'a-t-elle pas déclaré son chagrin de se voir placée par moi hors des atteintes

de ce misérable, c'est-à-dire, de s'être trouvée au rendez-vous avec moi ?

Songes - tu quel seroit le triomphe des orgueilleux Harlowes, si je prenois le parti de l'épouser à présent ? une famille inférieure à la mienne. Pas un d'eux, excepté elle, qui soit digne de mon alliance ! Un bien nullement méprisable, dans lequel je sais me renfermer pour éviter toute dépendance & d'avoir obligation à personne ! des espérances encore plus relevées ! ma personne, mes talens, qui ne sont pas à mépriser assurément, & qui pourtant ont été rejetés avec mépris par les Harlowes ! obligé de rendre des soins furtifs & clandestins à leur fille, tandis que deux maisons des plus considérables du royaume me faisoient des propositions auxquelles je fermois l'oreille, en partie pour l'amour d'elle, en partie parce que je renonce au mariage avec toute autre femme qu'elle : me voir forcé de la dérober, non seulement à eux, mais à elle-même ! & il faudra que je me réduise encore à implorer la réconciliation & le pardon des Harlowes ? à supplier d'être reconnu pour le fils d'un sombre tyran, qui n'a que ses richesses à vanter ; pour le frère d'un misérable qui a conçu contre moi une haine immortelle ; & d'une sœur indigne

de mon attention (sans quoi j'aurois triomphé d'elle à mon gré, & sûrement avec dix fois moins de peine que ne m'en a déjà coûté sa sœur); enfin pour le neveu de deux oncles, qui s'estimant au prix de leur fortune acquise, en prendroient droit de m'insulter, ou voudroient me voir rampant devant eux dans l'attente de leur faveur? Non, non, mes ancêtres! on n'aura point à vous reprocher que le dernier de vos descendans, & qui n'est pas assurément le plus méprisable de votre race, s'abaisse ainsi, rampe, baise la poussiere, pour devenir l'*esclave d'une femme*!

Je reprendrai bientôt la plume.

LETTRE XIX.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

MAIS cette femme, n'est-ce pas la divine *Clarisse*? (Supprimons le nom d'Harlowe; mon ame les rejette & les méprise tous, hors elle seule). N'est-ce pas sur cet adorable objet que retombent implicitement mes menaces? si la vertu est la véritable noblesse, combien Clarisse est annoblie

par la sienne ! & qu'une alliance avec elle seroit capable aussi d'annoblir, s'il n'y avoit point à lui reprocher la famille dont elle est sortie, & qu'elle préfère à moi !

Cependant, marchons la sonde en main. N'y a-t-il rien à dire; n'y a-t-il rien eu de répréhensible jusqu'à présent dans cette divine créature ? & quand on pourroit tout expliquer en ma faveur, mes réflexions sur le passé; sur ce que je pourrois lui reprocher, ne me rendront-elle pas malheureux, aussitôt que la nouveauté (*) aura perdu ses charmes, & que son cœur, & sa personne, elle toute entière, seront à moi? Un libertin, s'il est capable de délicatesse, la pousse plus loin que les autres hommes. Comme il est rare qu'il trouve les résistances de la vertu dans les femmes qu'il attaque, il s'accoutume à juger de toutes les autres par la fragilité de celles dont il a triomphé. Il n'y a point de femme au monde qui résiste à l'occasion & à la persévérance, surtout lorsqu'un amant sait adapter les tentations aux incli-

(*) [¶] Les personnes du beau sexe, qui lisent plutôt pour s'amuser que pour s'instruire, sont priées de faire une attention particulière à cette lettre de Lovelace. [¶]

nations : c'eſt là, comme tu ſais, le premier article du *ſymbole* des libertins.

Eh quoi ! Lovelace ! t'entends-je demander avec ſurpriſe, peux-tu douter de cette femme, la plus admirable de toutes les femmes ? Doutes-tu de la vertu de Clariſſe ?

Je n'en doute point, cher ami. Je n'oſe en douter. La religieuſe vénération que j'ai pour elle me défend ce doute. Mais je te demande à mon tour : ne ſe peut-il pas que ſa vertu ſoit plutôt fondée ſur l'orgueil, que ſur ſes principes ? De qui eſt-elle fille ? de quel ſexe eſt-elle ? Si Clariſſe eſt impeccable, d'où lui vient ce privilége ? L'idée orgueilleuſe de donner un grand exemple à ſon ſexe, peut l'avoir ſoutenue & l'avoir rendue juſqu'à préſent invincible. Mais cet orgueil n'eſt-il pas abattu ? Connois-tu des hommes ou des femmes, qui ſoient capables de réſiſter à l'infortune & à l'humiliation ? Quelle ame eſt ſupérieure à la calamité ? L'orgueil eſt peut-être le principal rempart de la vertu féminine. Humilie une femme, & tu verras l'abaiſſement paſſer en effet juſqu'à l'ame. — Et qui donc viendra me dire, que *Miſs Clariſſe Harlowe* eſt le modèle de la vertu ? Eſt-elle donc la vertu perſonnifiée ? tout le monde en a cette

idée, me répondra-t-on; tous ceux qui la connoiſſent, tous ceux qui ont entendu parler d'elle. — C'eſt-à-dire le bruit commun. Mais ſuffit-il du bruit commun pour établir la vertu ? La ſienne a-t-elle jamais été éprouvée ? Où eſt celui qui ait oſé mettre la vertu de Clariſſe à l'épreuve.

Je t'ai dit, Belford, que je voulois raiſonner avec moi-même; & je me trouve engagé dans cette diſcuſſion ſans m'en être apperçu. Pouſſons-la donc juſqu'à la rigueur.

Je ſais que tout ce que je me ſuis permis de dire juſqu'ici, & tout ce qui va ſortir encore de ma plume ſur ce chapitre, ne paroîtra pas fort généreux dans un amant: mais en mettant la vertu au creuſet, mon deſſein n'eſt-il pas de l'exalter ; ſi je l'en vois ſortir pure & triomphante? Ecartons donc, pour un moment, toutes les conſidérations qui peuvent naître d'une foibleſſe, à laquelle quelques-uns donneroient aſſez mal-à-propos le nom de *gratitude*, & qui n'eſt ſouvent propre qu'à corrompre un cœur qui ne manquoit pas de nobleſſe.

A l'épreuve, cher ami. Et je mettrai cette charmante perſonne à la plus ſévère épreuve; dans la vue d'apprendre à toutes les perſonnes de ſon ſexe, à qui tu voudras communiquer quelques paſſages de

mes lettres, (¶) (car je fais que tu régales les chers cœurs de ta connoissance de quelques lambeaux détachés de mes écritures, de ceux qui ne peuvent déshonorer notre réputation, & sans révéler les noms : & cela me donne l'envie d'entrelarder mes lettres de ces fragmens ostensibles, pour t'obliger.) (§) pour leur apprendre, dis-je, ce quelles doivent être; ce qu'on attend d'elles; &, si elles ont affaire à quelque tête sensée & délicate (orgueilleuse, si tu veux) combien elles doivent apporter de soin, par une conduite régulière & constante, à ne lui pas donner occasion de juger désavantageusement de leur caractère par des faveurs hasardées, qui pourroient être traitées de foiblesses. Une femme n'est-elle pas la gardienne de l'honneur d'un homme? & ses fautes ne jettent-elles pas plus de honte & de digrace sur un mari, que sur elle-même ? Ce n'est pas sans raison, Belford, que j'ai toujours eu du dégoût pour l'*état de servitude*.

A l'épreuve donc, encore une fois, puisque je me trouve engagé aujourd'hui dans cette importante question : savoir, si je dois prendre une femme; & si elle doit être une femme de la première ou de la seconde main ? Je procéderai loyalement, Je rendrai, à cette chère personne, non

pas ſeulement une exacte, mais une généreuſe juſtice : car mon deſſein eſt de la juger par ſes propres règles, auſſi bien que par nos principes.

Elle ſe reproche d'être entrée en correſpondance avec moi; c'eſt-à-dire, avec un homme d'un caractère fort libre, qui s'eſt d'abord propoſé de l'engager dans ce commerce, & qui y a réuſſi par des moyens qu'elle ignore elle-même.

Voyons : quels ont été ſes motifs pour cette correſpondance ? S'ils n'ont pas été d'une nature que ſa délicateſſe trouve condamnable, pourquoi ſe les reprocher ?

A-t-elle été capable d'erreur ? L'a-t-elle été d'y perſiſter ? N'importe qui étoit le tentateur ou quelle étoit la tentation. C'eſt le fait, c'eſt l'erreur qui eſt maintenant devant nous. Y a-t-elle perſiſté contre la défenſe de ſon père ? C'eſt un aveu & un reproche qu'elle ſe fait. Jamais une fille, néanmoins, eût-elle de plus hautes idées du devoir filial & de l'autorité paternelle ? Jamais. De quelle force doivent donc avoir été les motifs qui ont eu plus de force que le devoir ſur une fille ſi reſpectueuſe ? Qu'en ai-je dû penſer dans le temps ? Quelles eſpérances n'ai-je pas dû bâtir, dans le temps, ſur cette conſidération ?

On dira que sa principale vue étoit de prévenir des accidens funestes entre son frère & ses autres parens, & l'homme qu'ils insultoient bassement & de concert.

Fort bien : mais pourquoi prenoit-elle plus d'intérêt à la sûreté des autres, qu'ils n'y en prenoient eux-mêmes ? D'ailleurs la fameuse rencontre n'étoit-elle pas déjà arrivée ? Une personne de vertu devoit-elle écouter aucune considération, pour fouler aux pieds un devoir évident & reconnu d'elle ; surtout lorsqu'il n'étoit question que de prévenir un mal incertain ?

Je crois t'entendre encore : quoi Lovelace ! c'est le tentateur qui devient aujourd'hui l'accusateur !

Non, mon ami ; je n'accuse point. Je ne fais que raisonner avec moi-même ; & dans le fond de mon cœur, je justifie & je révère cette fille divine. Mais laisse-moi chercher néanmoins si c'est à la vérité qu'elle doit sa justification, ou à ma foiblesse, — foiblesse est le véritable nom de l'amour.

Lui supposerons-nous un autre motif ? Ce sera, si tu veux, l'amour : motif que tout l'univers jugera excusable ; non pas parce qu'il le pense en effet : mais je suis bien aise de te l'apprendre, parce que tout l'univers

l'univers ſent qu'il peut être égaré par cette paſſion.

Que ce ſoit donc, ſi l'on veut, l'amour. Mais l'amour de qui?

D'un *Lovelace*, me réponds-tu.

N'y a-t-il qu'un *Lovelace* au monde? D'autres *Lovelaces* ne peuvent-ils pas avoir ſenti l'impreſſion d'une ſi charmante figure? de tant d'admirables qualités? C'eſt ſa réputation qui m'a attiré ſur ſa trace, c'eſt ſa beauté & l'excellence de ſon eſprit qui ont rivé mes chaînes, & aujourd'hui ce ſont tous ces attraits enſemble qui me la font juger digne de mes attaques, digne de toute mon ambition.

Mais a-t-elle eu la bonne foi, la candeur, de le reconnoître, cet amour?

Elle ne l'a pas eue.

S'il eſt donc vrai qu'il ſe trouve de l'amour au fond de ſon cœur, n'y a-t-il pas avec lui quelque vice caché ſous ſon ombre, de l'affectation, par exemple? ou de l'orgueil?

Que réſulte-t-il? la divine Clariſſe feroit-elle donc capable d'aimer un homme qu'elle ne doit pas aimer? feroit-elle capable d'affectation? Sa vertu n'auroit-elle que l'orgueil pour fondement? & s'il y a de la vérité dans ces trois ſuppoſitions, la

divine Clarisse ne seroit donc qu'une femme !

Comment peut-elle amuser & tenir en échec un amant tel que le sien ; le faire trembler, lui qui est accoutumé à triompher des autres femmes ; le faire douter par sa conduite si elle a de l'amour pour lui, ou pour quelque homme au monde ; & n'avoir cependant pas eu sur elle-même un juste empire, dans des démarches qu'elle croit de la plus haute importance pour son honneur ? (Tu vois, Belford, que je la juge par ses propres idées.) Mais s'être laissée provoquer, jusqu'à promettre d'abandonner la maison de son père, & de partir avec un homme dont elle connoissoit le caractère ; en stipulant même de reculer son mariage jusqu'à l'événement de plusieurs conditions éloignées & sans vraisemblance ! Quand le sujet de ses plaintes auroit été capable de justifier toute autre femme, une *Clarisse* devoit-elle ouvrir l'entrée de son cœur à des ressentimens, dont elle se condamne aujourd'hui d'avoir été si affectée ?

Mais voyons cette chère créature prenant la résolution de révoquer sa promesse ; & qui ne s'en détermine pas moins à se trouver au rendez-vous avec son amant, avec un homme dont elle connoît la har-

dieſſe & l'intrépidité, à qui elle a manqué de parole plus d'une fois, & qui vient, comme elle doit s'y attendre, dans la diſpoſition de recueillir le fruit de ſes promeſſes, c'eſt-à-dire, réſolu de l'enlever. Voyons cet homme qui l'enlève actuellement, & qui la tient à ſa merci. Ne peut-il pas ſe trouver, je le répète, d'autres *Lovelaces*, d'autres mortels audacieux & perſévérans qui lui reſſemblent; quoiqu'ils puiſſent ne pas conduire tout-à-fait leur deſſein par les mêmes voies?

Eſt-il donc vrai qu'une Clariſſe (d'après ſon propre jugement) ait été fragile? fragile ſur des points de cette importance! & ne ſe peut-il pas qu'elle le devienne encore plus, qu'elle le ſoit ſur le point capital, vers lequel toutes ſes autres fragilités ſemblent l'acheminer naturellement?

(¶) Ne me dis pas que la vertu, aux yeux du ciel, eſt une grâce qui ſied autant à notre ſexe qu'au leur? Par vertu, j'entends ici la chaſteté, & la force d'être ſupérieure aux tentations; ſans conſidérer ma Clariſſe plus que toute autre femme: (§) & ne me demande pas pourquoi l'homme ſe permettroit des fautes dont il exige que la femme ſoit innocente, & dont il ne veut pas même qu'elle puiſſe être ſoupçonnée? Vains argumens, te dis-je, puiſ-

que les fautes d'une femme font plus injurieufes pour fon mari, que celles d'un mari ne le font pour fa femme, & non pas feulement pour fon mari, mais pour toute fa famille, (¶) en introduifant dans fes biens les enfans d'un étranger, qui viennent ufurper le patrimoine des fiens, ou du moins en ravir une part; tandis que le père abufé les croit tous de lui. (§) Conclus donc, qu'aux yeux du ciel, le crime ne fauroit être égal. D'ailleurs j'ai lu quelque part que la femme eft faite pour l'homme, & non pas l'homme pour la femme : cette dépendance entraîne donc pour la femme une obligation plus indifpenfable d'être vertueufe.

Toi, Lovelace! (me diroit peut-être un homme qui vaudroit mieux que toi.) Toi demander tant de perfection dans une femme!

Oui, moi, puis-je te répondre. Le grand Céfar n'étoit-il pas un grand fuborneur de femmes? (¶) ne reçut-il pas de fes foldats mêmes, dans une de fes entrées triomphantes à Rome, le nom de *débaucheur à tête chauve*? Et fes concitoyens ne le citoient-ils pas à leurs femmes & à leurs filles, comme un féducteur dont elles devoient fe défier. Et cependant ce Céfar n'a-t-il pas répudié fa femme, uniquement

parce qu'il la trouva dans la compagnie de Clodius, ou plutôt parce qu'il trouva Clodius avec elle, quoiqu'il ne se fût introduit que par surprise? Et quelle est la raison qu'il en donna? Sa raison & son unique raison fût (quoique ce fût un libertin, comme je l'ai dit) que la femme de César ne devoit seulement pas être soupçonnée. César n'étoit pas plus fier que Lovelace. Ne dis donc plus, ami, & ne souffre pas qu'on dise en ta présence que Lovelace, un homme qui a droit d'être fier de ses ancêtres, est un homme étrange & déraisonnable, d'exiger dans sa femme l'innocence & la pureté, quoiqu'il n'ait pas lui-même cette vertu? (¶)

Quant à ma Clarisse, je conviens qu'il n'y eut peut-être jamais de femme qui ait tant approché de la nature des Anges. Mais, encore une fois, n'a-t-elle pas déjà fait des démarches qu'elle condamne elle-même, des démarches, dont le public & sa propre famille ne l'auroient jamais crue capable, & que ses plus chers parens ne veulent pas lui pardonner? Ne t'étonne pas même que je n'admette point, en faveur de sa vertu qui doit servir de modèle, l'excuse qu'on peut tirer de ses justes ressentimens. Les persécutions & les tentations ne sont-elles pas l'épreuve des

ames vertueuſes ! Il n'y a point d'obſtacles ni de reſſentimens qui autoriſent une vertu exemplaire à s'anéantir elle-même.

Reprenons. Crois-tu qu'il ne ſoit pas permis à celui qui a pû la mener ſi loin, de s'encourager, par le ſuccès, à marcher en avant ? Il n'eſt queſtion que d'un eſſai, Belford. Qui s'alarmera d'un eſſai pour une femme toute divine ? Tu ſais que je me ſuis quelquefois plû à faire des eſſais ſur de jeunes perſonnes de mérite & d'un aſſez beau nom. Et cependant, je n'en ai pas encore trouvé une qui ait tenu ferme plus d'un mois, ou aſſez long-temps pour ſeulement embarraſſer mon eſprit inventif. J'en ai tiré des conſéquences fâcheuſes contre tout le ſexe ; & ſi je n'ai pas découvert aujourd'hui une vertu incorruptible, je ferai ſerment qu'il n'y en a pas une ſeule dans tout le ſexe. Toutes les femmes ſont donc intéreſſées à l'épreuve que je médite. Quelle eſt celle qui, connoiſſant Clariſſe, ne mît pas volontiers ſur ſa tête l'honneur de toute l'eſpèce ? Que celle qui le refuſeroit, s'avance, & ſoutienne l'épreuve à ſa place.

Je t'aſſure, cher ami, que j'ai des idées prodigieuſement hautes de la vertu, comme de toutes les grâces & les perfections auxquelles je n'ai pas été capable de par-

venir moi-même. Tous les libertins n'en diroient pas, n'en penseroient pas autant. Ils craindroient de se condamner eux-mêmes. Mais l'ingénuité a toujours fait une partie brillante de mon caractère.

Satan, que tu peux croire, si tu veux, mon instigateur dans le dessein que j'ai formé, mit ce bon homme de l'ancien testament à de rudes épreuves; & c'est à sa conduite dans ces épreuves, que le bon homme a dû son bonheur & les récompenses qui sont venues à la suite. Une innocente personne qui a le malheur d'être soupçonnée, ne doit-elle pas souhaiter d'être soumise à un examen sévère & impartial?

Renaud, dans l'*Arioste*, éloigna de lui la coupe du Chevalier *Mantouan*, sans vouloir tenter l'expérience (*) qui devoit éprouver la vertu de sa femme. L'Auteur lui prête de fort bonnes raisons. « Pourquoi chercherois-je ce que je serois au « désespoir de trouver? Ma femme est « une femme: son sexe est fragile. Je ne

(*) [¶] Voyez Roland le furieux. Liv. XLIII. Quiconque buvoit dans cette coupe, la buvoit sans en répandre, si sa femme étoit fidelle; sinon, la coupe se renversoit dans sa main. [§]

« puis avoir meilleure opinion d'elle, que « celle que j'ai. Si je trouve des raiſons « de l'eſtimer moins, la diſgrace ſera « pour moi-même ». Mais Renaud n'eût pas refuſé de mettre la Dame à l'épreuve avant qu'elle fût devenue ſa femme, & lorſqu'il auroit pu faire ſon profit de la découverte.

Pour moi, je n'aurois pas rejeté la coupe, quoique marié, n'eût-ce été que par l'eſpérance de me confirmer dans la bonne opinion que j'aurois eue de l'honnêteté de ma chère moitié. Et j'aurois voulu ſavoir ſi j'avois une colombe ou un ſerpent dans mon ſein.

J'en reviens toujours là; que penſer d'une vertu qui ne voudroit pas ſoutenir les épreuves; & par conſéquent, d'une femme qui voudroit les éviter ? Je conclus que pour établir parfaitement l'honneur d'une ſi excellente créature, il eſt néceſſaire qu'elle ſoit éprouvée: & par qui, ſi ce n'eſt par celui qu'elle accuſe de l'avoir déjà fait gauchir ſur des points de moindre importance? ſon propre intérêt le demande. Non-ſeulement parce que cet homme a déjà fait quelque impreſſion ſur elle, mais encore parce que le regret qu'elle en a, doit faire préſumer qu'elle ſera plus en garde contre de nouvelles attaques.

Il faut convenir que sa situation présente est à son désavantage ; mais si elle triomphe, sa victoire en sera plus glorieuse.

(¶) Ne te refuse donc pas, ma chère ame, à de nouvelles épreuves, & ne me hais pas pour te les faire subir. Car, dis-moi, quelle femme peut être déclarée vertueuse, si elle n'a pas été éprouvée ? (§) Et une seule attaque, une seule épreuve ne suffiroit pas : pourquoi ? parce que le cœur d'une femme peut être d'airain dans un moment, & de cire dans l'autre. Je l'ai vérifié mille fois, & toi sans doute aussi. — Les femmes, diras-tu, passeroient fort joliment leur temps, si tous les hommes s'avisoient de les mettre à l'épreuve. Mais, Belford, ce n'est pas mon avis non plus. Quoique libertin, je ne suis pas ami des libertins, toi & tes camarades exceptés. Enfin, recueille cette morale de mon ennuyeuse discussion. « Les petites fri- » ponnes, qui ne veulent pas être mises à » la *question*, passe-moi le mot, doivent » faire leur choix en conséquence. Elles » doivent donner la préférence à de bonnes » pâtes d'hommes sages & qui ne sont point » accoutumés à jouer de tours, qui les » prendront sur le pied qu'elles se donnent ; » & qui, ne trouvant rien d'absolument » mauvais dans eux-mêmes, ne sont pas » enclins à soupçonner les autres. »

Tu vas me demander à présent ce que deviendra la belle, si elle succombe; que veux-tu ? Une fois subjuguée, comme tu sais; elle l'est pour toujours. C'est une autre de nos maximes libertines. Quelle source inépuisable de plaisir, quelles délices pour un ennemi du mariage, de parvenir à vivre avec une fille du mérite de Clarisse, sans qu'elle change réellement de nom !

Mais si elle résiste, si elle sort glorieuse de l'épreuve ?

Hé bien! je l'épouserai alors, & je bénirai mon étoile de m'avoir fait rencontrer, pour femme, un pareil Ange.

Mais ne te haïra-t-elle pas ? Ne refusera-t-elle pas, peut-être..... Non, non, Belford, Dans les circonstances où nous sommes, c'est ce que je redoute le moins. Me haïr ! Et pourquoi haïroit-elle un homme qui ne l'en aimera que mieux après l'épreuve ? Ajoute que j'ai le droit de représailles à faire valoir. Ma résolution n'est-elle pas justifiée par celle qu'elle a de m'éprouver moi-même? N'a-t-elle pas déclaré qu'elle veut attendre, pour notre mariage, des preuves de ma réforme ?

Finissons cette grave discussion. Toi-même, que je suppose dans les intérêts de la belle, parce que je n'ignore pas que mon très-digne oncle t'a prié d'employer l'in-

fluence qu'il te croit ſur mon eſprit, pour me perſuader de courber la tête ſous le joug nuptial; toi-même, ne me permets-tu pas de tenter ſi je pourrai réveiller en elle la fragilité de ſon ſexe; d'eſſayer ſi, dans cette fleur de jeuneſſe, avec tant de charmes & de grâces ſi parfaitement aſſorties, qui attirent tous les yeux, elle eſt véritablement inflexible ſur le grand article?

Je veux commencer à la première occaſion. Je veillerai ſur tous ſes pas, pour en ſaiſir un où le pied lui gliſſera; j'obſerverai chaque moment, pour trouver l'inſtant critique, d'autant plus qu'elle ne m'épargne pas, qu'elle prend avantage de tout ce qui ſe préſente pour me déconcerter & me tourmenter, & qu'au fond, elle ne me croit point, elle ne s'attend point à me trouver honnête. Si Clariſſe eſt une femme, ſi Clariſſe m'aime, à coup sûr, je la ſurprendrai une fois en défaut. L'amour fut toujours traître au cœur qui le loge. L'amour au-dedans, Lovelace au-dehors: ſi je ne réuſſis pas, elle ſera plus qu'une femme, comme dit le poëte, ou je ſerai moins qu'un homme.

A préſent, Belford, te voilà au fait. Clariſſe eſt à moi; mais elle m'appartiendra plus encore. A préſent qu'elle eſt en mon pouvoir, le mariage, je le vois, eſt auſſi à ma diſpoſition: autrement, peut-être, il

n'y eût pas été. Si je puis l'avoir à moi, sans le mariage, qui peut me blâmer de l'essayer? Si j'échoue, sa gloire sera à son comble, & ma confiance après sera parfaite. C'est alors qu'elle méritera le sacrifice que je lui ferai de ma liberté, & que tout son sexe lui devra des honneurs presque divins, (¶) pour avoir prouvé qu'il exista une femme dont la vertu ne pût être entamée par aucunes épreuves, par aucun stratagêmes, par aucunes tentations, même de la part d'un homme qui ne lui est pas indifférent. (☞)

Vois-tu maintenant toute la *circulation* de mon entreprise? Tu dois la voir comme dans un miroir. Cependant, *cabale* (*) est le mot. Que mon secret ne t'échappe pas, même en songe. Personne ne doute qu'elle ne doive être ma femme. Elle passera pour telle, lorsque je te donnerai le mot. En attendant, je ferai parade de réforme; ce sera l'abri dont je me servirai pour masquer le chasseur; & quelqu'une de nos favorites de Londres, si je puis une fois y conduire la belle, sera mon oiseau de chasse. J'ai tout dit, quant à présent.

(*) Ce mot, dans leur société, étoit le sceau inviolable du secret.

LETTRE

LETTRE XX.

Miss Howe à Miss Clarisse Harlowe.

(*En réponse aux Lettres* X & XV.)

MODÉREZ votre inquiétude, ma très-chère amie, sur les petits différends qui s'élèvent entre ma mère & moi. Nous ne nous en aimons pas moins tendrement toutes deux. Si ma mère ne m'avoit pas pour passer son humeur, il faudroit qu'elle la tournât sur quelqu'autre: & moi, de mon côté, je suis une fille pétulante & fantasque. Si je n'avois pas cette occasion pour faire sortir mon caractère, il s'en trouveroit d'autres. Vous m'avez souvent entendu dire, que c'est une ancienne habitude entre nous, & vous ne le savez que de moi; car lorsque vous étiez avec nous, vous aviez l'art de nous entretenir dans une parfaite harmonie, & dans le vrai, j'ai toujours eu plus de crainte de vous, que de ma mère; mais cette crainte est toujours accompagnée d'amour. J'ai toujours vu que vos reproches portent un air charmant d'instruction & de douceur, qui fait nécessairement

impreffion fur un caractère généreux. Mais figurez-vous comme s'y prend ma bonne maman, lorfque vous n'êtes pas avec nous. " Je le veux, entendez-vous, Nancy ? Je „ prétends que cela foit. Ne fais-je pas „ mieux que vous ce qui vous convient ? „ Je n'aime point qu'on me défobéiffe ?" Quel moyen pour une fille qui a un peu de cœur, de foutenir continuellement ce langage, avec les airs qui l'accompagnent, & de ne pas fe fentir un violent penchant à la défobéiffance ?

Ne me confeillez pas, ma chère, de foufcrire à la défenfe de ma mère d'avoir aucune correfpondance avec vous. Elle n'a aucun motif raifonnable pour le défendre, & je fuis sûre que ce n'eft pas d'après fon propre jugement. Votre vieux lutin d'oncle, toujours rôdant autour de nous, & dont les vifites font plus fréquentes que jamais, pouffé par la malice & les vues intéreffées de votre frère & de votre fœur, en eft l'unique occafion. Dans l'éloignement où ils font de vous, ils ont emprunté la bouche de ma mère comme une efpèce de porte-voix, par lequel ils fe font entendre. Encore une fois, cette défenfe ne peut venir de fon cœur. Mais quand elle en viendroit, quel peut donc être le danger, pour une fille de mon âge, d'é-

crire à une perſonne de ſon ſexe ? Si c'étoit à un homme, paſſe. Que le chagrin & l'inquiétude ne vous cauſent pas trop d'abattement, ma très-chère amie, qu'ils n'affoibliſſent pas votre caractère, & ne vous faſſent pas voir des inconvéniens imaginaires où il n'y en a point. Si vous avez la manie, pour répéter votre expreſſion, d'écrire ſans ceſſe, j'ai le même goût, & je l'exercerai dans toutes les occaſions, & pour vous, & malgré toutes leurs plaintes. Que vos Lettres ne ſoient pas remplies non plus de tant de reproches & d'accuſations contre vous-même, elles ne ſont pas fondées. Je ſouhaiterois que votre *Anne Howe*, qui n'a pas quitté la maiſon de ſa mère, fût auſſi bonne de la moitié, que *Miſs Clariſſe Harlowe*, qu'on a comme chaſſée de celle de ſon père.

Je ne dirai rien de votre Lettre à *Bella* juſqu'à-ce que j'en aie vu les effets. Vous eſpérez, dites-vous, malgré mon opinion contraire, qu'on vous enverra votre argent & vos habits. Je ſuis fâchée d'avoir à vous apprendre que je viens d'être informée, il n'y a qu'un moment, que le conſeil s'eſt aſſemblé à l'occaſion de votre Lettre ; & que votre mère, la ſeule qui ait opiné en votre faveur, a trouvé des oppoſitions qu'elle n'a pu vaincre. Ainſi j'exige abſo-

lument que vous acceptiez mes offres, comme je vous en ai prié dans ma dernière Lettre, & que vous me donniez connoissance de tout ce qui peut vous manquer d'ailleurs, afin que je me hâte de vous l'envoyer.

Ne vous attachez pas tant à l'espoir d'une réconciliation, qu'il vous fasse négliger la première occasion favorable de vous assurer d'un protecteur; tel que seroit Lovelace, qui, j'imagine, étant une fois mari, ne souffriroit pas que vous reçussiez d'injure d'autre que de lui. Quelles peuvent être ses vues, en laissant échapper l'occasion des circonstances que vous me citez? Ce n'est pas vous que je trouve blâmable. Car, comment pouviez-vous vous expliquer plus clairement que par votre silence & votre rougeur, lorsque cet insensé s'est retranché, dans sa soumission, à des loix que vous lui avez imposées dans une autre situation. Mais, comme je le disois quelques lignes plus haut, vous inspirez réellement un respect qui va jusqu'à la crainte.... & sur ma parole, vous ne l'avez pas épargné.

Je vous l'ai dit dans ma dernière Lettre; le rôle que vous avez à soutenir est extrêmement délicat; & j'ajouterai que vous avez l'ame beaucoup trop délicate pour ce

rôle. Mais quand l'amant eſt exalté, il faut rabaiſſer un peu l'héroïne. Il eſt naturellement fier & inſolent. Je ne ſais ſi vous ne devriez pas intéreſſer ſon orgueil, qu'il nomme ſon honneur, & ſi vous ne devriez pas écarter un peu plus le voile. Je voudrois du moins que les regrets de vous être trouvée au rendez-vous, & d'autres plaintes ſemblables fuſſent ſupprimés. Que ſervent ces vains regrets, ma chère ? Il ne les ſupportera point; vous ne devez pas eſpérer qu'il les ſupporte.

Cependant mon propre orgueil eſt cruellement mortifié, qu'un miſérable de ce ſexe puiſſe obtenir aucun triomphe ſur une perſonne du mien.

Je dois avouer, après tout, que votre courage me charme. Tant de douceur, lorſque la douceur eſt à propos; tant de fermeté, lorſque la fermeté eſt néceſſaire; quelle véritable grandeur d'ame!

Mais je ſuis portée à juger que dans les circonſtances où vous êtes, un peu plus de réſerve & de politique, quand il vous mécontente, ne ſeroit pas d'un mauvais uſage. L'humilité, dont il paroît ſe revêtir lorſqu'il vous voit échauffée contre lui, ne lui eſt pas naturelle. Je me le repréſente héſitant, décontenancé, comme vous le peignez, ſous la ſupériorité de vos cor-

rections Mais Lovelace n'eſt rien moins qu'un ſot. Ne vous expoſez point à le mettre dans le cas de mêler le reſſentiment à l'amour.

Vous êtes très-ſérieuſe, ma chère, dans la première de vos deux Lettres, ſur ce qui touche M. Hickman & moi, & ſur ma conduite avec ma mère. A l'égard de ma mère, épargnez-vous cette gravité. Si nous ne ſommes pas toujours bien enſemble, dans d'autres temps, nous ne ſommes pas trop mal. Auſſi long-temps que je ſuis capable de la faire ſourire, au milieu de ſes plus grands accès d'humeur, (quoiqu'elle faſſe quelquefois tous ſes efforts pour s'en empêcher) c'eſt un fort bon ſigne; un ſinge que ſa colère n'eſt pas profonde, ou qu'elle ne peut durer long-temps. Et un mot d'honnêteté, un regard obligeant, adreſſé à ſon favori Hickman, met toujours l'un en extaſe, & rend l'autre d'une humeur ſupportable. Mais votre ſituation me pénètre le cœur; &, malgré ma légéreté, il faut que nos deux bonnes gens partagent quelquefois mon chagrin, qui ne ceſſera qu'avec l'incertitude de votre ſort: ſurtout après le malheur que j'ai eu de ne pouvoir vous procurer une protection, qui vous auroit garantie de la fatale démarche, dont nous déplorons tous deux, avec tant de raiſon, la néceſſité.

Je n'ajoute plus qu'un mot; mot pourtant bien inutile : c'eſt que vous êtes sûre d'avoir une éternelle amie dans

ANNE HOWE.

LETTRE XXI.

Miſs CLARISSE HARLOWE à Miſs HOWE.

VOUS me répétez, ma chère, que mes habits, & la petite ſomme que j'ai laiſſée derrière moi, ne me feront point envoyés. Cependant j'ai toujours cette eſpérance. La plaie eſt bien récente encore. Lorſque leurs paſſions viendront à ſe réfroidir, ils conſidéreront les choſes d'un autre œil. Que ne dois-je pas me promettre avec une avocate, telle que ma chère & mon excellente mère ? charmante & indulgente bonté ! hélas ! que mon cœur a ſaigné, & qu'il ſaigne encore pour elle !

Vous ne voulez pas que je compte ſur une réconciliation ! Non, je n'y compte point. Je ne peux y compter. Je connois trop les obſtacles. Mais ce n'en eſt pas moins le plus cher de mes déſirs. A l'égard de cet homme, que puis-je de plus ?

Quand je ferois difpofée à préférer le mariage aux tentatives que je me vois obligée de faire pour ma réconciliation, vous voyez que le mariage ne dépend pas abfolument de moi.

Vous dites qu'il eft fier & infolent. Il l'eft fans doute. Mais votre opinion peut-elle être, qu'il fe propofe de me rabaiffer au niveau de fon orgueil ? Et qu'entendez-vous, ma chère amie, lorfque vous me confeillez d'*écarter un peu plus le voile ?* Je ne fache pas, en vérité, que j'en aie jamais mis un pour me cacher. Je vous affure hardiment que fi j'apperçois dans M. Lovelace quelque apparence qui reffemble au deffein de m'humilier, fon infolence ne me fera jamais montrer une foibleffe indigne de votre amitié; c'eft-à-dire, également indigne & de mon fexe, & de mon ancien caractère.

Mais, comme je fuis fans autre protection que la fienne, j'efpère qu'il n'eft pas capable d'abufer de ma fituation par un vil reffentiment. S'il a fouffert pour moi des peines extraordinaires, il n'en a l'obligation qu'à lui-même. Qu'il en accufe, s'il lui plaît, fon caractère & fa réputation, qui ont fourni un prétexte à l'antipathie de mon frère. Et d'ailleurs, me fuis-je jamais engagée avec lui par quelque promeffe ?

ai-je jamais manifesté de l'amour pour lui? ai-je jamais désiré la continuation de ses soins? si la violence de mon frère n'avoit pas précipité les choses dans l'origine, n'est-il pas fort vraisemblable, & j'espérois y réussir, que mon indifférence auroit rebuté cet esprit fier, (*) & l'auroit fait retourner à Londres, qui est sa demeure ordinaire? s'il avoit pris ce parti, alors toutes ses espérances & ses prétentions se seroient évanouies; car il n'auroit pas reçu de moi le moindre encouragement; & le jour de son départ auroit fini notre correspondance. Et, croyez-moi, jamais elle n'auroit commencé, sans la fatale rencontre qui m'y engagea, pour l'intérêt d'autrui, insensée que j'étois! & nullement pour le mien. Pensez-vous, & peut-il penser lui-même, que cette correspondance, qui, dans mes intentions, ne devoit être que passagère, & sur laquelle vous savez que ma mère fermoit les yeux, (†) eût abouti à cette malheureuse fin, si je n'avois été poussée d'un côté & tourmentée de l'autre? Quand vous me supposeriez donc dans sa dépendance absolue, quel prétexte auroit-il pour se venger sur moi

(*) Voyez Lettre IV, Tome I.
(†) *Ibidem.*

des fautes d'autrui, dont il eſt certain d'ailleurs que j'ai ſouffert bien plus que lui? Non, chère Miſs Howe, il n'eſt pas poſſible qu'il me donne ſujet de craindre de lui ſi peu de générosité & tant de noirceur.

Vous ne voulez pas que je m'afflige des petits différends qui s'élèvent entre votre mère & vous. Puis-je n'en être pas affligée, lorſqu'ils s'élèvent à mon occaſion? & n'eſt-ce pas un ſurcroît de douleur, qu'ils ſoient cauſés, dirai-je ſuſcités? par mon oncle & par mes autres parens? Mais ſouffrez que j'obſerve, avec trop de ſévérité peut-être, pour les circonſtances où je ſuis à préſent, que les phraſes que vous citez de votre mère, comme autant d'ordres impérieux que vous prenez mal, emportent un reproche contre vous-même. Cette expreſſion qui vous chagrine, *je le veux*, *je le prétends*, *Nancy*, marque aſſez que vous aviez réſiſté contre ſes volontés. Il en eſt de même des autres.

J'obſerverai encore, par rapport à notre correſpondance, qui vous paroît ſans danger avec une perſonne de votre ſexe, que je n'ai pas cru qu'il y en eût davantage dans celle que je me ſuis permiſe avec M. Lovelace. Mais ſi l'obéiſſance eſt un devoir, la faute conſiſte à le violer, quoique les circonſtances ſoient différentes. Ce ne ſera

jamais une action louable, de s'élever contre la volonté de ceux à qui l'on doit le jour. S'il est vrai, au contraire, qu'elle mérite d'être punie, vous voyez que je le suis sévèrement; & c'est un avertissement que j'ai voulu vous donner, d'après ma propre expérience, qui me coûte si cher. Cependant j'en demande pardon au ciel, c'est avec une extrême répugnance que je vous donne un avis si contraire à mes intérêts: & j'en fais l'aveu, je n'ai pas à présent assez de force pour le suivre moi-même. Mais s'il n'arrive point de changement dans mon sort, je ferai là-dessus de nouvelles réflexions.

Vous me donnez de fort bons conseils sur la conduite que je dois tenir avec cet homme: & je vous en remercie. Vous me recommandez un peu plus de réserve à lui marquer mon mécontentement; & peut-être pourrai-je essayer de le faire. Mais pour de la *politique*, comme vous l'appelez, elle ne pourra jamais entrer, ma très-chère Miss Howe, dans le caractère ni le rôle de votre sincère & fidelle amie,

CL. HARLOWE.

LETTRE XXII.

Miſs CLARISSE HARLOWE à Miſs HOWE.

Vous pouvez bien penſer, ma chère Miſs Howe, que les circonſtances du bruit & des cris affectés que j'entendis à la porte du jardin lundi dernier, m'ont laiſſé d'étranges inquiétudes. Combien n'ai-je pas frémi de la ſeule penſée d'être entre les mains d'un homme qui auroit été capable de préméditer un ſi lâche artifice, pour me tromper &, je le répète encore, *pour me dérober à moi-même?* chaque fois qu'il s'eſt préſenté à mes yeux, cette idée réveilloit mon indignation, & me rendoit ſa préſence odieuſe; d'autant plus que j'ai cru remarquer ſur ſon viſage une ſorte de triomphe, qui me reprochoit ma crédule foibleſſe. Peut-être n'eſt-ce au fond que la même vivacité & l'air d'aménité, qu'il porte naturellement dans ſa phyſionomie.

J'étois réſolue de m'expliquer avec lui ſur cet article, la première fois que je me ſentirois aſſez de patience pour lui en parler avec modération; car, outre la nature de cette ruſe, qui elle ſeule me piquoit exceſſivement,

excessivement, je m'attendois, s'il étoit coupable, à des subterfuges & des évasions qui devoient m'irriter encore plus; & s'il désavouoit mes soupçons, je prévoyois que ce seroit par des déclarations équivoques, qui, au lieu de me satisfaire, nourriroient mes doutes & mon inquiétude, & qui, à la moindre offense, augmenteroient mes dégoûts & mes ressentimens.

L'occasion que je désirerois s'est présentée, & je vais vous informer de ce qu'elle a produit.

Il étoit à me faire sa cour, dans les termes les plus polis; déplorant le malheur qu'il avoit, disoit-il, d'être moins avancé que jamais dans mon estime, sans savoir à quoi il devoit attribuer cette disgrace; & m'accusant d'un fond d'indifférence pour lui, qu'il croyoit à son grand chagrin, voir croître de jour en jour. Enfin il me supplioit de lui ouvrir mon cœur, & de le mettre à portée de reconnoître ses fautes & de les corriger, ou de justifier sa conduite à ma satisfaction, & de mériter par-là un peu plus de part à ma confiance.

Je lui ai répondu assez vivement; hé bien, M. Lovelace, je vais m'ouvrir à vous avec une franchise qui convient peut-être

à mon caractère plus qu'au vôtre (il se flattoit que non, m'a-t-il dit), & vous déclarer un soupçon qui me donne fort mauvaise opinion de vous, parce qu'il m'oblige de vous regarder comme un homme artificieux, dont les desseins doivent m'inspirer de la défiance.

Je suis tout attention, Mademoiselle.

Il m'est impossible de penser favorablement de vous, tant que la voix qui s'est fait entendre du jardin, & qui m'a remplie d'une terreur dont vous avez tiré tant d'avantage, demeure sans explication. Apprenez-moi nettement, apprenez-moi sincèrement, le fond de cette circonstance, & celui de vos intrigues avec ce vil *Joseph Leman*. La bonne foi que vous aurez sur ce point, fera ma règle à l'avenir pour juger de vos protestations.

Je vais tout vous expliquer, ma très-chère ame, a-t-il répondu, sans le moindre déguisement. J'espère que la sincérité de mon récit expiera tout ce que vous pourrez trouver de répréhensible dans l'action.

" Je ne connoissois pas du tout cet
" homme, ce *Leman*, & j'aurois dédaigné
" la basse ressource de corrompre les do-
" mestiques d'autrui, pour m'insinuer dans
" les secrets d'une famille, si je ne l'avois

„ pas ſurpris dans ſes tentations pour cor-
„ rompre un de mes gens, & l'engager à
„ lui rendre compte de tous mes mouve-
„ mens & de toutes mes intrigues ſuppo-
„ ſées; en un mot, de toutes les actions
„ de ma vie privée, ainſi que de l'état de
„ ma fortune & de mes engagemens; &
„ cela par des motifs trop clairs pour de-
„ mander d'éclairciſſement. Mon valet de
„ chambre m'inſtruiſit de ſes offres, & je
„ lui ordonnai de me faire entendre, ſans
„ que je fuſſe apperçu, la première con-
„ verſation qu'il auroit avec lui, au milieu
„ de l'entretien, &, prenant le moment
„ où j'entendis propoſer une ſomme aſſez
„ conſidérable pour une information qu'on
„ demandoit particulièrement, avec pro-
„ meſſe d'une récompenſe encore plus
„ forte après le ſervice, je me préſentai
„ bruſquement; j'affectai de faire beau-
„ coup de bruit : &, demandant un cou-
„ teau pour couper les oreilles du traître,
„ dont je tenois déjà l'une, afin, lui dis-
„ je, d'en faire un préſent à ceux qui l'em-
„ ployoient, je le forçai de m'apprendre
„ leur nom.

„ Votre frère, Mademoiſelle, & votre
„ oncle Antonin furent les deux perſon-
„ nes qu'il nomma.

„ Il ne me fut pas difficile, après lui

„ avoir fait grâce, en lui repréſentant l'énormité de ſon entrepriſe & mes honorables intentions pour votre chère perſonne, de l'engager à me ſervir, par eſpoir d'une plus grande récompenſe ; ſurtout lorſque je lui eus fait concevoir qu'il pouvoit conſerver en même temps la faveur de votre frère & de votre oncle, & que je ne déſirois ſes ſervices que dans ce qui avoit rapport à vous & à moi, pour nous garantir tous deux des effets d'une mauvaiſe volonté, dans laquelle je le fis convenir que lui & vos autres domeſtiques trouvoient beaucoup d'injuſtice.

„ C'eſt par cette voie, je vous l'avoue, Mademoiſelle, que j'ai ſouvent fait tourner ſes maîtres ſur le pivot que je tenois à la main, ſans qu'ils aient pu s'en défier. Et mon homme, qui ne ceſſe pas de ſe donner pour honnête homme, & qui me vante toujours ſa conſcience, s'eſt trouvé d'autant plus à l'aiſe, que j'ai eu la condeſcendance de l'aſſurer ſouvent de la droiture de mes vues, & qu'il a reconnu par lui-même que ſes ſoins avoient pu prévenir plus d'un fâcheux accident.

„ Ce qui a contribué encore à me rendre ſes ſervices plus agréables, permet-

„ tez que je le reconnoiſſe devant vous, „ Mademoiſelle, c'eſt que ſans votre participation, ils vous ont procuré conſtamment la liberté d'aller au jardin & „ au bûcher, liberté qu'on ne vous auroit „ peut-être pas laiſſée ſi long-temps. Il „ s'étoit chargé, auprès de la famille, „ d'obſerver toutes vos démarches; & ſon „ attention étoit d'autant plus empreſſée, „ (car cet homme a de l'affection pour „ vous) qu'elle ſervoit à écarter tous les „ autres domeſtiques. „

Ainſi, ma chère, il ſe trouve que, ſans le ſavoir, j'avois obligation moi-même à ce profond intrigant. (*)

Je ſuis demeurée muette d'étonnement. Il a continué.

" A l'égard de l'autre circonſtance, qui „ vous a fait prendre, Mademoiſelle, „ une ſi mauvaiſe opinion de moi, je con- „ feſſe ingénument qu'ayant le ſoupçon „ que vous révoqueriez votre réſolution „ de partir, la crainte de ne pas avoir „ aſſez de temps pour vous faire goûter „ mes raiſons, m'avoit fait ordonner à „ *Leman* d'éloigner tous ceux qui ſe pré- „ ſenteroient, & de ſe tenir lui-même à „ peu de diſtance de la porte du jardin:

(*) Voyez Lettre V, Tome II.

„ car j'étois décidé à ne rien épargner
„ pour vous faire ſuivre votre première
„ idée. „

Mais, Monſieur, lui ai-je dit, en l'interrompant, comment vous eſt-il arrivé de craindre que je ne changeaſſe de réſolution? Je vous avois, à la vérité; mis une lettre au dépôt, pour vous en informer, mais vous n'avez pas eu ma lettre: & comme je m'étois réſervé le droit d'abandonner mon premier deſſein, avez-vous pu ſavoir ſi ma famille ne s'étoit pas laiſſée fléchir, & ſi je n'avois pas de bonnes raiſons pour me rétracter?

“ Je ſerai ſincère, Mademoiſelle. Vous
„ m'aviez fait eſpérer que ſi vous changiez
„ de penſée, vous m'accorderiez une en-
„ trevue, pour m'en apprendre les motifs.
„ J'allai voir au dépôt, & j'y trouvai votre
„ lettre: mais, n'ignorant pas que vos
„ parens étoient inébranlables dans leurs
„ idées, & ne doutant pas néanmoins que
„ l'objet de votre lettre ne fût de révo-
„ quer ou de ſuſpendre votre réſolution,
„ & probablement pour me tenir lieu de
„ l'entrevue, je pris le parti de la laiſſer,
„ dans l'eſpérance, ſi vous vous étiez ré-
„ tractée, de vous laiſſer dans la néceſ-
„ ſité de me voir, en conſéquence de la
„ parole que vous m'aviez donnée: &

„ comme je n'étois pas venu ſans prépa-
„ ration, j'étois réſolu, quelles que fuſ-
„ ſent vos nouvelles intentions, pardon-
„ nez, Mademoiſelle, de ne vous pas laiſ-
„ ſer retourner au château. Si j'euſſe pris
„ votre lettre, il auroit fallu m'en tenir
„ à ces nouveaux ordres, du moins juſ-
„ qu'à d'autres événemens : mais ne l'ayant
„ pas reçue, & vous croyant bien perſua-
„ dée que, dans une ſituation ſi déſeſpé-
„ rée, j'étois capable de rendre une viſite
„ à vos parens, je comptai abſolument
„ ſur l'entrevue que vous m'aviez fait
„ eſpérer. „

Méchant eſprit que vous êtes, lui ai-je dit, c'eſt mon chagrin de vous avoir donné l'occaſion de prendre une meſure ſi juſte de ma foibleſſe ! Mais eſt-il vrai que vous auriez eu la hardieſſe de rendre une viſite à ma famille, ſi je n'étois pas venue au rendez-vous ?

“ Oui, Mademoiſelle, je l'aurois fait.
„ J'avois quelques amis prêts à m'accom-
„ pagner ; & ſi votre père avoit refuſé de
„ me voir & de m'entendre, je ſerois allé
„ directement chez Solmes avec le même
„ cortége. „

Et que prétendiez-vous faire à M. Solmes ?

" Pas le moindre mal, s'il eût été
„ patient. „

Mais, enfin, s'il n'eût pas été patient, comme vous l'entendez, que lui auriez-vous fait? Il avoit quelque répugnance, a-t-il répondu, à me le dire. Cependant pas le moindre mal dans sa personne. Je l'ai pressé de s'expliquer mieux.

" Si je lui permettois de le dire, il s'é-
„ toit proposé seulement d'enlever ce pau-
„ vre homme, de le tenir en chartre pri-
„ vée l'espace d'un ou deux mois. C'étoit
„ une entreprise dont l'exécution étoit
„ jurée, quelles qu'en pussent être les
„ suites. „

A-t-on jamais entendu parler d'un si méchant homme? J'ai poussé un profond soupir, & je lui ai dit de reprendre à l'endroit où je l'avois interrompu.

" J'avois ordonné à *Leman*, comme je
„ vous l'ai dit, Mademoiselle, de se tenir à
„ peu de distance de la porte, &, s'il enten-
„ doit quelque dispute entre nous, ou s'il
„ voyoit paroître quelqu'un dont l'arrivée
„ pût donner lieu à quelque violence, avant
„ que vous eussiez le temps de vous retirer
„ sans être découverte, de pousser les cris
„ que vous avez entendus: & cela, dans la
„ double vue de le mettre lui à couvert des
„ soupçons de votre famille, & moi d'être

„ averti qu'il étoit temps de vous engager, „ s'il étoit possible, je vous en fais l'aveu, „ Mademoiselle, à partir suivant votre pro- „ messe. J'espère, Mademoiselle, que si „ vous considérez toutes les circonstances, „ & le danger où j'étois de vous perdre sans „ retour, l'aveu que je vous fais de cetre „ invention, & de celle qui regarde Solmes, „ ne m'attirera point votre haine. Car sup- „ posez que vos parens fussent arrivés, „ comme nous le craignions tous deux; „ n'aurois-je pas été le plus méprisable de „ tous les hommes, si j'avois pu vous aban- „ donner aux insultes d'un frère & de toute „ une famille, qui vous ont traitée avec une „ si impitoyable cruauté sans même avoir „ le prétexte que la découverte de notre „ entrevue leur auroit fourni! "

Que d'horreurs! me suis-je écriée? Mais, Monsieur, en prenant tout ce que vous me dites pour autant de vérités; s'il est venu quelqu'un, pourquoi n'ai-je vu que ce *Leman* (j'ai cru le reconnoître) sortir de la porte, & nous suivre de loin des yeux.

Il est fort heureux pour moi, a-t-il dit, en mettant la main dans une de ses poches, & puis dans une autre..... J'espère que je ne l'ai pas jetée.... Elle est peut-être dans l'habit que je portois hier. Je ne songeois guères qu'il seroit nécessaire de la produire..

Mais je suis bien aise d'en venir à la démonstration, quand je le peux... Je puis être un étourdi... je puis être un négligent... & je suis, en vérité, l'un & l'autre. Mais par rapport à vous, Mademoiselle, jamais homme n'eut un cœur plus sincère.

Là-dessus, il s'est levé; & s'avançant vers la porte de la salle, il a dit à son domestique de lui apporter l'habit qu'il avoit la veille. On a apporté l'habit. Il en a tiré une lettre chiffonnée, comme un papier dont il avoit tenu peu de compte: La voici, m'a-t-il dit.

Elle étoit datée du lundi au soir, & écrite de la main de Joseph Leman, „ qui „ lui demandoit pardon d'avoir crié trop „ tôt. La crainte d'être découvert à servir „ les deux partis, lui avoit fait prendre le „ bruit d'un petit chien, qui le suit tou- „ jours & qui avoit traversé la haie des „ tilleuls, pour les pas de Betty, ou de „ quelqu'un de ses maîtres. Lorsqu'il s'étoit „ apperçu de son erreur, il avoit ouvert la „ porte avec sa propre clé (dont ce misé- „ rable avoua qu'il l'avoit pourvu) & sor- „ tant avec précipitation, il avoit voulu lui „ apprendre que sa seule frayeur l'avoit fait „ crier. Mais bientôt, ajoutoit-il, plusieurs „ personnes de la maison avoient pris

„ l'alarme ; & les recherches étoient com-
„ mencées à ſon retour (*). „

J'ai ſecoué la tête, à cette lecture. Ruſes, ruſes, ai-je dit, & des plus profondes ; c'eſt ce que je puis penſer de plus doux. Ah ! Monſieur Lovelace ! que le ciel vous pardonne, & qu'il vous aide à vous corriger ! Mais je ne vois que trop, par votre propre récit, que vous êtes un homme dangereux, un homme rempli d'artifice.

“ L'amour, ma très-chère vie, eſt ingé-
„ nieux. Nuit & jour j'ai mis ma ſtupide
„ cervelle à la torture (oh rien moins que
„ ſtupide ! ai-je dit en moi-même, il vau-
„ droit bien mieux peut-être qu'elle le
„ fût) pour trouver le moyen de prévenir
„ l'odieux ſacrifice qu'on vouloit faire de
„ vous, & tous les malheurs qui feroient
„ venus à la ſuite. Si peu de progrès dans
„ votre affection ! Une antipathie ſi injuſte
„ de la part de vos parens ! Un danger ſi
„ preſſant de vous perdre pour jamais par
„ ces deux cauſes ! Je n'avois pas, depuis
„ quinze jours, goûté de ſommeil une demi-
„ heure de ſuite ; & je vous avoue, Made-

(*) On a vu dans une lettre de M. Lovelace, nº. 13 de ce vol., qu'il avoit promis à Leman de lui en faire une de cette nature, qu'il n'auroit que la peine de copier.

„ moiselle, que si j'avois négligé quelque „ chose des moyens qui pouvoient empê- „ cher votre retour au Château sans moi, „ je ne me le serois pardonné de ma vie. „

Je suis revenue à me blâmer moi-même d'avoir été le joindre: & mes remords sont justes; car il y avoit mille hasards contre un, pour empêcher ce rendez-vous: sans cette malheureuse entrevue, toute sa quinzaine de méditations ne lui auroit servi de rien, & peut-être n'en serois-je pas moins échappée à Solmes.

Cependant s'il eût exécuté la résolution de se présenter à ma famille escorté de ses amis, & s'il eût reçu quelque insulte, comme il n'auroit pas manqué d'en recevoir; à quels désastres ne falloit-il pas s'attendre ?

Mais ce dessein formé d'enlever le pauvre Solmes, & de le tenir prisonnier pendant un ou deux mois ! O ma chère! avec quel homme, au lieu de Solmes, je me suis permis de fuir !

Je lui ai demandé s'il croyoit que des excès de cette nature, & cette audace à braver les loix de la société, pussent demeurer impunies ?

Il a eu l'assurance de me dire, avec un de ces airs enjoués que vous lui connoissez, qu'il n'avoit eu que ce moyen pour arrêter la malice de ses ennemis, & pour me garan-

tir

tir d'un mariage forcé, que ces entreprises désespérées ne lui causoient nul plaisir, & qu'il n'auroit fait aucun mal à la personne de Solmes : qu'il se seroit exposé sans doute à la nécessité de fuir de son pays, du moins pour quelques années; mais que s'il avoit été réduit à cette extrémité, parti qu'il n'auroit pris qu'après avoir perdu toute espérance d'obtenir mon estime, il se seroit procuré un compagnon de voyage, de son sexe & de ma famille, auquel je ne pensois guères.

A-t-on jamais rien vu de pareil? je ne puis douter qu'il ne voulût parler de mon frère!

Voilà donc, Monsieur, lui ai-je dit avec les marques d'un vif ressentiment, l'usage que vous faites de votre agent corrompu?..

Mon agent corrompu, Mademoiselle, en m'interrompant! Il est jusqu'à cette heure celui de votre frère comme le mien. Vous savez, d'après mes aveux sincères, qui a commencé la corruption. Je vous assure, Mademoiselle, que je me suis échappé à bien des écarts, à titre de représailles, dont je n'aurois pas été capable de donner le premier exemple.

Ce qui me reste à dire là-dessus, M. Lovelace, c'est que ce misérable agent à double face, ayant causé probablement de grands

maux de part & d'autre, & continuant, de votre aveu, ses viles pratiques, je crois de mon devoir de faire connoître à mes parens à quel scélérat quelques-uns d'entr'eux prostituent leurs faveurs.

Oh! par rapport à lui, Mademoiselle, vous ferez tout ce qu'il vous plaira; le temps de ses services, tant pour moi que pour votre frère, touche à sa fin. Le coquin en a tiré bon parti. Son dessein n'est pas de vieillir dans sa condition. Il est actuellement en marché pour une hôtellerie qui fera sa fortune pour sa vie. Je vous apprendrai même qu'il fait l'amour à la *Betty* de votre sœur; & cela par mon conseil. Ils doivent se marier, lorsque *Leman* sera établi. La femme d'un aubergiste est à tout le monde; & j'ai dans ma tête un plan & des moyens de punir cette effrontée soubrette, de toutes les insolences que vous avez essuyées d'elle, & de l'en faire repentir jusqu'au dernier moment de sa vie.

Que vous aimez, Monsieur, à faire des projets de méchanceté! qui vengera sur vous les maux bien plus grands dont vous êtes coupable? Je pardonne de tout mon cœur à Betty; elle n'étoit point à moi; & suivant les apparences, elle n'a fait qu'obéir aux ordres de celle à qui elle devoit de l'obéissance, avec plus de soumission que

je n'en ai eu pour ceux à qui j'en devois beaucoup davantage.

N'importe, m'a répondu le misérable. (sûrement, ma chère, dans la vue de m'effrayer.) " (¶) Le décret étoit pro-„ noncé. Il falloit que Betty fût punie, & „ le fût par un acte de son propre choix : il „ aimoit, a-t-il dit, à punir les méchans par „ leurs propres mains. Oui, Mademoiselle, „ daignez me pardonner : mais si ce drôle, „ ce Leman vous paroît mériter punition, „ mon plan est double. Le mari & la femme „ ne peuvent guères souffrir séparément ; „ ce Leman pourroit s'en ressentir. „

La patience m'a manqué. Je lui en ai fait l'aveu. Je vois, Monsieur, lui ai-je dit, avec quel homme je suis, le bruit de votre langue m'avertit du serpent, & je suis sortie brusquement, le laissant dans un état, que j'aurois pris dans un autre pour de l'embarras & de la confusion.

LETTRE XXIII.

Miss CLARISSE HARLOWE à Miss HOWE.

LA franchise avec laquelle j'ai continué de m'expliquer, lorsque j'ai revu M. Love-

lace, & le dégoût que j'ai marqué ouvertement pour ses méthodes, ses mœurs & ses inventions aussi bien que pour ses discours, l'ont obligé de rentrer un peu en lui-même. Il veut tourner en plaisanterie sans dessein les menaces auxquelles il s'est échappé contre mon frère & M. Solmes. " Il a, dit-il, trop à perdre en quittant " sa patrie, pour s'abandonner à des pro- " jets de vengeance, qui le mettroient " dans la nécessité de la fuir. Il prétend d'ail- " leurs qu'il a permis à Leman de rappor- " ter de lui mille choses, qui n'ont & qui " ne peuvent avoir aucune vérité; dans " la seule vue de se rendre formidable aux " yeux de quelques personnes & de pré- " venir de grands désordres par cette voie. " C'est un malheur pour lui, s'il ne se " trompe bien, d'avoir quelque esprit & " de la facilité à trouver des ressources & " des expédiens; on lui attribue souvent " ce qu'il n'a pas dit ou ce qu'il n'a pas " fait; & plus encore: on métamorphose " en faits quelques propos échappés, qu'il " oublie, comme dans cette occasion, " aussitôt qu'ils ont passé ses lèvres. "

Il se peut, ma chère, qu'il y ait quelque vérité dans ces excuses. J'ai peine à croire qu'à son âge, il puisse être aussi méchant qu'on l'a prétendu. Mais que ne

doit-on pas craindre d'un homme de ce caractère, à la tête d'une troupe de misérables tels qu'on peint ses compagnons, tout dévoués à ses ordres, tous riches, déterminés & capables d'entreprises pareilles à celle dont j'ai le malheur d'être un exemple ?

Son indifférence pour sa réputation, est une autre de ses excuses. Je la trouve très-mauvaise. Que peut espérer une femme d'un homme qui a si peu d'égard pour sa propre réputation ? Ces agréables libertins peuvent amuser, une heure ou deux, dans une conversation mêlée. Mais c'est l'homme de probité, l'homme de vertu dont il faut partager la société pour tous les momens de la vie. Quelle est la femme qui consente, lorsqu'elle pourra s'en dispenser, à s'abandonner à un homme qui ne connoît aucune loi morale ; avec le doute, s'il daignera remplir de son côté les obligations conjugales, & la traiter du moins avec les égards de la politesse ?

Avec ces principes, ma chère, avec ces réflexions, m'être jetée moi-même à la merci d'un pareil homme!..... Plût au ciel!... Mais que servent ces inutiles souhaits ? A quelle protection recourir, quand même je serois libre de m'échapper de ses mains ?

LETTRE XXIV.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Vendredi, 14 *Avril.*

Je ne connois rien de si insensé que tous ces vils Harlowes. Que veux-tu, Belford? Il faut que la belle tombe, eût-elle une troupe d'anges aussi nombreuse que les beaux cheveux de sa tête, pour sa garde; à moins que se ressemblant visiblement autour d'elle, ils ne l'arrachent de mes bras par surprise, & ne l'enlèvent avec eux dans la région éthérée.

Ma crainte, ma seule crainte, étoit qu'une fille qui m'a suivi avec tant de répugnance, n'offrît à son père des conditions qui pourroient être acceptées, telles que de m'abandonner, pour être délivrée de Solmes. Je cherchois tous les moyens de me garantir de ce danger. Mais les Harlowes paroissent résolus d'achever pour moi, l'ouvrage qu'ils ont commencé.

Qu'il se trouve de stupides créatures dans le monde! Cet extravagant de frère, de n'avoir pas conçu que celui qui est capable de se laisser corrompre pour se char-

ger d'une baffeffe, peut, pour quelque argent de plus, être acheté pour nuire à celui qui l'emploie; furtout lorfqu'on lui offre de tirer un double avantage de fa perfidie? toi-même, Belford, tu ne pénétreras jamais la moitié de mes inventions!

(*Il lui raconte ici la converfation qu'il a eue avec* Clariffe, *fur les cris de fon agent, qu'elle avoit entendus à la porte du jardin. Ce récit revient à celui qu'on a lu dans la lettre n°. 31. Enfuite il continue d'un ton triomphant:*)

N'admires-tu pas l'habileté de ton ami pour les glorieufes impoftures? Vois combien tout ce récit approche de la vérité. Je ne m'en fuis écarté qu'en affurant que le bruit s'étoit fait fans ordre, par méprife & par l'unique mouvement d'une terreur panique. Si je lui avois fait l'aveu exact du fait, dans fon reffentiment de fe voir prife pour dupe, elle ne me l'auroit jamais pardonné.

Si le hafard avoit fait de moi un héros guerrier, j'aurois rendu la poudre à canon inutile. Je renverferois tous mes ennemis par la feule force de mes ftratagêmes, en faifant retomber tous leurs deffeins fur leur tête.

Mais que dis-tu de ces pères & de ces mères?..... Que le ciel les prenne en pitié! (§) Si la puiffance de la nature

n'étoit pas plus forte que celle de la prudence humaine, & si cette bonne mère n'étoit pas active à leur prêter son secours créateur ; avant que la tardive prudence les mit en état de gouverner leur future lignée, combien peu auroient des enfans ? (§) James & Arabelle peuvent avoir leurs motifs : mais que dire d'un père qui se conduit comme ce père s'est conduit ? Que dire d'une mère ? d'une tante ? de deux oncles ? Qui peut penser sans impatience à cette troupe d'imbécilles tant mâles que femelles ?

Ma charmante apprendra bientôt jusqu'où va leur ressentiment contr'elle ; & je me flatte qu'alors elle prendra un peu plus de confiance en moi. C'est alors que je me ressentirai de ce qu'elle ne m'aime pas avec la préférence dont mon cœur est jaloux. C'est alors que je la réduirai à reconnoître le pouvoir de l'amour & de la reconnoissance. Alors, alors, je serai libre de prendre, quand il me plaira, un baiser sur ses lèvres, & je ne serai pas tremblant & craintif comme à présent, semblable *à un pauvre dogue affamé, qui voit devant lui un morceau délicieux (la bouche toute écumante de désir), auquel il n'ose toucher sur sa vie.* (*).

(*) Deux vers d'une comédie angloise.

Mais je me ſouviens qu'anciennement j'étois un timide & pudibond mortel. Je le ſuis encore avec cette belle. Timide ! moi qui connois ſi bien ce ſexe ! Mais c'eſt par la raiſon même, que je le connois ſi bien. Car, ami, lorſque j'ai réfléchi ſur moi-même, par comparaiſon avec l'autre ſexe, j'ai eu ſouvent lieu de reconnoître, Belford, qu'un homme de mon caractère a dans l'ame quelque choſe qui tient beaucoup de la femme. Ainſi, comme Tiréſias, je ſuis capable de connoître leurs penſées & leurs inclinations preſqu'auſſi bien qu'elles mêmes. Les femmes modeſtes, & moi en particulier, nous ſommes à peu près de pair ; avec cette ſeule différence, que ce qu'elles penſent, je l'exécute. Mais les femmes immodeſtes vont beaucoup plus loin que nous, & en penſées & en actions.

Veux-tu que je te donne une preuve de cette aſſertion ? C'eſt que nous autres libertins, nous ne laiſſons pas d'aimer la modeſtie dans une femme ; tandis que les femmes modeſtes, j'entends celles qui affectent le plus de le paroître, aiment & préfèrent en général un homme imprudent. D'où cela viendroit-il, ſi ce n'étoit pas d'une véritable reſſemblance dans le fond de la nature ? C'eſt ce qui a fait

dire au poëte : *que toute femme est un libertin dans le cœur.* C'est à elle de prouver par leur conduite, si elles le peuvent, la fausseté de cette imputation.

Je me souviens aussi d'avoir lû dans quelque philosophe qu'*il n'y a point de méchanceté comparable à celle d'une méchante femme.* Peux-tu me dire, Belford, de qui est ce mot ? n'est-ce pas de Socrate ? car il avoit un diable pour femme. Seroit-ce Salomon (*) ? Le roi Salomon ! Tu as sans doute entendu parler d'un roi de ce nom; n'est-ce pas ? Ma mère, c'étoit une femme simple; m'avoit appris dans mon enfance, à répondre, *Salomon*, lorsqu'elle me demondoit quel étoit le plus sage de tous les hommes. Mais l'indulgente questionneuse ne m'a jamais appris d'où lui venoit la portion de sa sagesse qui n'étoit pas inspirée.

Ma foi, Belford, nous ne sommes pas si méchans toi & moi, si nous savions seulement nous arrêter au point où nous sommes.

(¶) (*M. Lovelace fait ensuite à Belford le récit de ce qui s'est passé à l'occa-*

(*) M. Lovelace ne devine pas plus juste en citant Salomon, qu'en citant Socrate. Ce passage est de l'Ecclésiaste, Chap. 25.

sion des menaces qu'il a faites contre son frère & M. Solmes, & de son dessein de punir Betty Barnes & Joseph Leman. (§)

LETTRE XXV.

Miss CLARISSE HARLOWE à Miss HOWE.

Vendredi, 14 *Avril*

VOICI les détails d'une conversation dont je sors avec M. Lovelace, & que je dois nommer agréable.

Il a commencé par m'apprendre qu'il venoit d'être informé que mes parens ont abandonné tout d'un coup la résolution de me poursuivre, ou de me faire rentrer dans la maison paternelle ; qu'ainsi il attendoit à savoir mes intentions ; c'est-à-dire, ce que je voulois faire & ce que je voulois qu'il fît.

Je souhaitois, lui ai-je dit, qu'il me quittât sans délai. Lorsqu'on sauroit dans le monde, que j'étois absolument indépendante de lui, on croiroit plus volontiers que les mauvais traitemens de mon frère m'ont forcée de quitter la maison paternelle : & c'étoit une apologie de ma conduite que je pouvois faire avec justice, autant pour la justification de mon père, que pour la mienne.

Il m'a répliqué avec douceur, que s'il pouvoit être certain que mes parens restassent attachés à cette nouvelle résolution, il n'avoit aucune objection à former contre mes volontés : mais qu'étant bien assuré, qu'ils n'avoient pris ce parti que dans la crainte des malheurs où plus d'activité de leur part pouvoit entraîner mon frère, il n'avoit que trop de raisons de penser qu'ils reprendroient leur premier dessein, aussitôt qu'ils croiroient le pouvoir, sans danger.

C'est un risque, Mademoiselle, a-t-il continué auquel je ne saurois m'exposer. Vous le trouveriez vous-même étrange. Cependant, je n'ai pas plutôt appris leur nouvelle résolution d'abandonner toute poursuite, que j'ai cru à propos de vous en instruire, & j'ai voulu prendre là-dessus vos ordres.

Je serois bien aise, lui ai-je dit, (pour m'assurer s'il n'avoit pas quelque vue particulière) de savoir votre propre avis.

Il me seroit aisé de vous l'expliquer, si je l'osois..... si j'étois sûr de ne pas vous déplaire ; si ce n'étoit pas violer des conditions qui seront inviolables pour moi.

Dites, Monsieur, ce que vous pensez. J'ai toujours la liberté d'y donner mon approbation, ou de la refuser.

(¶) N'avoit-i pasl une bonne occasion d'ouvrir

d'ouvrir son ame ? C'étoit sûrement le moment. Voici comme il en a profité. (§)

Pour résister encore, Mademoiselle, à l'envie que j'aurois de m'expliquer, en attendant que j'aie plus de courage pour parler ouvertement, (plus de courage, ma chère! M. Lovelace, plus de courage!) je vous proposerai seulement ce que je crois le plus capable de vous plaire. Supposons, si votre penchant ne vous porte pas chez Milady Lawrance, que vous fassiez un tour du côté de Windsor

Pourquoi Windsor ?

Parce que c'est un lieu agréable; parce qu'il est sur la route du Berkshire où Milord M.... est à présent, sur celle d'Oxford, dans le voisinage duquel Milady Lawrance fait sa demeure; sur celle de Londres, où vous serez toujours libre de vous retirer, & où je pourrai moi-même, si vous l'exigez, choisir ma retraite pendant votre séjour à Windsor, sans être fort éloigné de vous, si quelque événement rendoit ma présence nécessaire, ou si vos parens venoient à changer de résolution.

Cette ouverture ne m'a pas déplu; je ne lui ai fait d'autre objection, que le désagrément de me voir trop loin de Miss Howe, à qui je souhaitois de pouvoir toujours don-

ner de mes nouvelles, dans l'espace de deux ou trois heures, s'il étoit possible.

Si j'avois des vues sur quelqu'autre lieu que Windsor, il n'attendoit que mes ordres pour m'y faire préparer un logement commode: mais de quelque côté que je voulusse me fixer, plus près ou plus loin de Miss Howe, il avoit des domestiques dont l'unique affaire étoit de m'obéir.

Il m'a fait ensuite une proposition dont je lui ai su bon gré; celle de reprendre mon ancienne Hannah, aussitôt que je serois fixée (*); à moins que je n'aimasse mieux avoir près de moi une des deux filles de madame Sorlings, dont il m'avoit entendu louer le caractère, & il connoissoit assez ma générosité, pour être sûr qu'elles se trouveroient contentes de leur service.

Le nom d'Hannah m'a fait beaucoup de plaisir, comme il a pu s'en appercevoir. Je lui ai dit que j'avois déjà pensé à rappeler cette bonne fille, aussitôt que je serois plus commodément logée; qu'à l'égard des deux autres, ce seroit dommage d'en priver leur famille à qui elles étoient trop utiles, & où chacune avoit son office, qu'elles remplissoient toutes deux avec une ardeur admira-

(*) Voyez ses vues en proposant Windsor, Lettre XXV; & Hannah, Lettre XXVI.

ble : que je les goûtois si bien, que je passerois volontiers mes jours avec elles, s'il vouloit s'éloigner, & me rendre, par son départ, le logement plus commode.

Il n'étoit pas besoin, m'a-t-il dit, de répéter ses objections contre ce parti. A l'égard de Windsor, ou de tout autre lieu que je voudrois choisir, soit que je lui permisse de m'y accompagner, soit que j'insistasse sur son éloignement, il pouvoit m'assurer, m'a-t-il dit d'un air fort gracieux, que dans tous les points où non-seulement ma réputation, mais ma délicatesse même seroit le moins du monde intéressée, je ne pouvois rien lui proposer qu'il n'acceptât de grand cœur : & puisqu'il m'avoit trouvée la plume à la main, il étoit tenté de me laisser dans cette occupation, & de monter à cheval sur le champ.

Connoissez-vous quelqu'un à Windsor, lui ai-je demandé, pour être toujours sur mes gardes ? Croyez-vous qu'il s'y trouve des logemens commodes ?

A l'exception de la forêt, m'a-t-il dit, où j'ai pris souvent le plaisir de la chasse, Windsor est de tous les lieux agréables & vantés, celui que j'ai le moins fréquenté. Je n'y ai pas, je l'avoue, la moindre connoissance.

Après d'autres réflexions, je suis conve-

nue que Windsor avoit une partie des qualités que je désirois à ma retraite ; & je lui ai dit que, s'il pouvoit trouver un logement seulement pour moi, & un cabinet pour Hannah, je m'y rendrois volontiers ; que le fonds de mes richesses n'étoit pas, comme on pouvoit le croire, bien considérable, & que je ne me soucierois pas d'avoir obligation à personne. J'ai ajouté que le plutôt seroit le mieux, parce qu'alors rien ne devoit l'empêcher de partir sur le champ pour Londres, ou pour Berkshire, & que j'instruirois aussitôt tout le monde de mon indépendance.

Il m'a renouvelé, dans des termes fort civils, son offre d'être mon banquier ; je m'en suis excusée avec la même civilité.

Cette conversation, à tout prendre, étoit faite pour m'être agréable. Il m'a demandé, si je souhaitois que mon logement fût dans Windsor, ou hors de la ville. Aussi près du château, lui ai-je dit, qu'il sera possible ; parce que j'aurai la facilité d'assister au service divin, avantage dont je suis privée depuis trop long-temps.

Il seroit charmé, m'a-t-il dit, s'il pouvoit me procurer un logement chez quelque chanoine du château, où il s'imaginoit que par diverses raisons je me plairois plus que dans tout autre lieu, & pouvant se reposer

ſur la parole que je lui ai donnée, de ne lui jamais préférer d'autre homme, aux conditions qu'il a ſi volontiers acceptées; il demeurera d'autant plus tranquille, que ſon rôle à préſent eſt de chercher ſérieuſement à mériter mon eſtime, par la ſeule voie qu'il connoît propre à l'obtenir. " Je ne ſuis qu'un
„ jeune homme; Mademoiſelle, a-t-il ajouté
„ d'un air fort ſérieux; mais j'ai déjà par-
„ couru une longue carrière. Que cet aveu
„ ne m'attire pas le mépris d'une ame auſſi
„ pure que la vôtre. Il eſt grand temps d'a-
„ bandonner un train de vie dont je ſuis
„ fatigué; car je puis dire, comme Salo-
„ mon, qu'il n'y a rien de nouveau pour
„ moi ſous le ſoleil; mais je ſuis perſuadé
„ qu'une conduite vertueuſe offre à l'ame
„ des plaiſirs qui ne s'altèrent point, & qui
„ ont toujours le charme de la nouveauté."

Ce diſcours m'a cauſé la plus agréable ſurpriſe. Je l'ai fixé, je crois, fort attentivement, comme ſi je m'étois défié du témoignage de mes yeux & de mes oreilles. Sa contenance s'accordoit avec ſon langage.

Je lui en ai marqué ma ſatisfaction dans des termes dont il a paru ſi touché, qu'il trouvoit plus de plaiſir, m'a-t-il dit, dans cette première aurore qui lui promettoit un heureux jour, & dans mon approbation,

qu'il n'en avoit jamais ressenti du succès de ses passions les plus favorisées.

Sûrement, ma chère, il parle de bonne foi. Autrement, il ne feroit pas capable, ni de parler, ni de penser ainsi. Ce qui suit, m'a disposée encore plus à le croire sincère.

" Au milieu de mes folles erreurs, a-t-il „ repris, j'ai toujours conservé du respect „ pour la religion & pour ceux qui lui sont „ sincèrement attachés. J'ai toujours chan- „ gé de discours, lorsque mes compagnons „ de libertinage, en vertu du signe carac- „ téristique de *Milord Shaftsbury*, qui fait „ partie du crédo des libertins, & que je „ puis nommer *la pierre de touche de l'in-* „ *crédulité*, se sont efforcés de tourner les „ choses saintes en ridicule. C'est ce qui „ m'a fait donner le nom de *libertin décent*, „ par quelques honnêtes ecclésiastiques, „ qui ne m'en croient pas moins un liber- „ tin pratique; & j'avoue que j'ai tiré trop „ de vanité de ma honte même & de mes „ désordres, pour désavouer ce nom.

" Je suis d'autant plus porté à cet aveu, „ Mademoiselle, qu'il peut vous faire espé- „ rer que l'entreprise de ma réforme, dont „ je me me flatte que vous aurez la bonté „ de vous charger, ne sera pas aussi diffi- „ cile que vous avez pu le craindre. Il „ m'est arrivé plus d'une fois, dans mes

„ heures de retraite, lorſqu'après quelque „ mauvaiſe action, je me ſentois atteint „ d'un remords paſſager, de prendre plai- „ ſir à penſer que quelque jour une vie „ plus réglée me plairoit davantage. Sans „ ce fond d'amour pour le bien, j'oſe avan- „ cer qu'on ne peut rien eſpérer de dura- „ ble dans la plus parfaite réforme; mais „ votre exemple, Mademoiſelle, doit tout „ faire & tout confirmer (*). „

C'eſt la grâce & la faveur du ciel, M. Lovelace, qui doivent tout faire & tout confirmer. Vous ne ſavez pas combien vous me faites de plaiſir, lorſque vous me donnez occaſion de vous parler ſur ce ton.

A cette occaſion, ma chère, je me ſuis rappelé ſa générosité pour la jolie petite payſanne, & ſa bonté pour ſes fermiers.

“ Cependant, Mademoiſelle, a-t-il repris „ encore, ſouvenez-vous, s'il vous plaît, „ que ma réforme ne ſauroit être l'ouvrage „ d'un inſtant. Je ſuis d'une vivacité infi- „ nie; c'eſt elle qui m'emporte & m'égare. „ Jugez, ma très-chère Demoiſelle, par „ l'aveu que je vais vous faire, quel pro- „ digieux chemin j'ai à parcourir, avant „ qu'une bonne ame puiſſe penſer un peu „ de bien de moi: quoique j'aie quelque-

(*) Voyez Lettre IV, Tome II.

„ fois jeté les yeux fur les ouvrages de
„ nos myftiques, & que j'en aie affez lu
„ fur cette *grâce* dont vous parlez, pour
„ faire tomber dans la folie ou le défef-
„ poir de meilleurs chrétiens que moi, je
„ n'ai jamais pu comprendre ce que c'eft
„ que la *grâce*, ni la manière dont ils
„ expliquent fes opérations. Ne me faites
„ donc pas de reproche, fi je prends d'a-
„ bord votre exemple pour un appui fen-
„ fible, fur lequel je me repofe; & per-
„ mettez qu'au lieu d'employer des termes
„ que je n'entends pas encore, je renferme
„ toute ma confiance dans le fecours de
„ cet appui „.

Je lui ai dit qu'il y avoit quelque chofe de choquant dans fon expreffion; & que j'étois furprife qu'avec fon efprit & fes talens, il y eût en lui tant de *ténèbres*, mot dont j'ufois faute d'un autre; & que cependant fon ingénuité me plaifoit. Je l'ai exhorté à s'encourager dans cette façon de penfer; & j'ai ajouté que fa remarque fur l'incertitude de la durée d'une réforme à laquelle on ne prendroit pas de goût me paroiffoit jufte: mais que ce goût naiffoit toujours de la pratique de la vertu.

(¶) Je l'ai en quelque forte *prêché*, & lui ai fait vingt exhortations de ce genre, avec l'attention cependant de ne pas me

rendre ennuyeuse, & de ménager l'épanchement de mon cœur, pour ne pas exciter son impatience ou son humeur. Et vraiment il a paru prendre un plaisir visible à m'écouter; & il me rappeloit lui-même au même sujet, lorsque pour le sonder, j'ai affecté deux ou trois fois de m'en écarter. Il m'a donné une preuve bien agréable pour moi, qu'il étoit quelquefois capable de réflexions profondes & sérieuses. La voici.

Il a reçu dans un duel, m'a-t-il dit, une blessure fort dangereuse au bras gauche, qu'il a découvert à l'instant pour me montrer la cicatrice: malgré l'abondance de sang qu'il avoit perdu, l'artère étant attaquée, il a été pris d'une fièvre violente, qui a fini par se fixer sur ses esprits & sur le genre nerveux: & qui a été si obstinée, que ses amis n'avoient plus aucune espérance, ni lui-même aucun désir de la vie: pendant un mois entier, il s'est senti le cœur totalement changé, au point qu'il n'avoit plus que du mépris & de l'aversion pour sa conduite passée, & surtout pour cette imprudente témérité, qui l'avoit conduit à l'état où il étoit; quoique son antagoniste, qui étoit l'aggresseur, fût encore plus mal: que pendant ce temps il eût des pensées qu'il a toujours eu depuis

du plaisir à se rappeler : & quoique ces projets de réforme se soient évanouis au retour de sa santé & de ses forces ; cependant, tout en les abandonnant, il n'a pu s'empêcher d'exprimer ses sentimens & son regret dans une pièce de vers, vers blancs, a-t-il dit, & sans prétention. Il m'en a récité quelques-uns, & avec la grâce qu'il sait donner à tout ce qu'il déclame ; ils m'ont paru fort bien : ce qui m'a le plus étonné, c'étoit la gravité des idées, bien au-dessus de ce que j'attendois de sa légéreté.

Il m'en a promis une copie : je jugerai mieux de leur mérite à la lecture ; & vous en jugerez aussi. Voici quel en étoit le sens : " puisque la maladie m'a conduit à „ des sentimens plus raisonnables, & que „ le retour de ma santé a ramené mes habi„ tudes vicieuses, je suis prêt à renoncer „ aux dons de la nature pour les avanta„ ges de la contemplation. „

Il m'a déclaré ensuite que, quoique ces bons mouvemens se fussent évanouis à sa convalescence, il comptoit beaucoup plus sur sa persévérance, aujourd'hui qu'il avoit le secours de mon exemple sous ses yeux & la perspective de la plus flatteuse récompense. Il avoit d'autant plus droit de compter sur la durée de sa résolution, qu'il la

formoit dans toute la vigueur d'une pleine ſanté, & qu'il n'avoit rien à déſirer que d'y perſévérer, pour acquérir des droits à mon affection.

Ce ne ſera pas moi, M. Lovelace, qui jetterai de la glace ſur cette flamme naiſſante: ſongez-y bien: je ferai au contraire tous mes efforts pour l'enflammer davantage: je meſurerai ſur cette règle l'eſtime que je dois prendre pour vous; & je voudrois que vous euſſiez toujours préſent à la penſée ce charmant paſſage de M. ROWE; vous qui de votre propre aveu, avez tant de ſujet de repentir! & cette cicatrice, que vous m'avez fait voir, peut ſervir à retracer devant vos yeux l'idée de votre dernier jour.

Les vers, ma chère, ſont de l'Uliſſe de ce poëte: vous m'avez ſouvent entendu les admirer: & je les lui récitai.

Un jour ne change pas l'habitude du vice,
Il en coûte bien des jours & bien des peines;
Il faut avoir ſenti long-temps les angoiſſes du remords
Pour dompter ſon penchant, pour briſer une volonté rebelle
Pour créer dans l'ame une ſeconde nature;
Que de combats, que d'efforts avant que la vertu puiſſe
Reprendre la place qu'elle avoit perdue!
Autrement la réforme n'eſt qu'hypocriſie.

Il avoit lu plus d'une fois, m'a-t-il dit, ces vers: mais il ne les avoit jamais sentis qu'aujourd'hui. Sur le salut de son ame; (c'est le serment qu'a fait l'indocile créature si peu accoutumée à se réprimer) rien n'étoit plus sérieux que sa résolution actuelle de se corriger. Il avoit déjà dit, avant que je lui citasse les vers de Rowe, que les mauvaises habitudes ne se perdoient pas tout d'un coup: mais il espéroit, qu'on ne l'accuseroit pas d'être un hypocrite, s'il n'avoit pas la force de persévérer dans ses bons desseins: l'ingratitude & la dissimulation étoient de tous les vices, ceux qu'il abhorroit le plus. (§)

Puissiez-vous conserver toujours pour eux la même horreur, lui ai-je répondu! Ce sont en effet les deux vices les plus odieux.

J'espère, ma chère Miss Howe, que je n'aurai point occasion, dans mes lettres suivantes, de contredire de si belles apparences. Quand je n'aurois rien à combattre de son côté, je serois bien éloignée d'être heureuse, avec le sentiment de ma faute, & l'indignation de tous mes parens. Ainsi mon imprudence ne manque pas de trouver sa punition dans le remords de ma conscience & dans la perte de ma réputation; mais dès que je vois luire quelque

rayon

rayon d'espérance dans mon ame, il me tarde auſſitôt de ſaiſir la première occaſion de communiquer ma joie à une généreuſe amie, qui prend un ſi tendre intérêt à tout ce qui me touche.

Cependant, ſoyez sûre, ma chère, que ces agréables eſpérances d'une réforme qu'il aſſure être déjà commencée, ne me feront rien relâcher de mes précautions ; non que j'appréhende plus que vous qu'il oſe jamais nourrir dans ſon ſein quelque vue injurieuſe à mon honneur : mais il eſt homme à pluſieurs faces ; & j'ai reconnu dans ſon caractère une inſtabilité dont il ne diſconvient pas lui-même, qui me cauſe par fois de l'inquiétude. Ainſi je ſuis réſolue de le tenir auſſi éloigné qu'il me ſera poſſible, & de ma perſonne & de mes penſées. Que tous les hommes ſoient ou ne ſoient pas des ſéducteurs, je ſuis sûre que M. Lovelace en eſt un. Voilà pourquoi je m'efforcerai toujours de pénétrer quel peut être ſon but, dans chaque propoſition & dans chaque récit qu'il me fait. En un mot, dans toutes les occaſions qui pourront me laiſſer du doute, au milieu de mes plus flatteuſes eſpérances, je conſerverai toujours mes plus grandes craintes. Je crois que dans une ſituation telle que la mienne, il vaut mieux craindre

ſans ſujet, que de s'expoſer au danger d'être ſurpriſe par trop de ſécurité.

M. Lovelace eſt parti pour Windſor d'où il ſe propoſe de revenir demain. Il a laiſſé deux de ſes gens pour me ſervir pendant ſon abſence.

J'ai écrit à ma tante Hervey, & l'ai ſuppliée de ſe joindre à ma mère, pour me faire obtenir mes habits, mes livres & mon argent. Je l'aſſure que, ſi je puis rentrer en grâce avec ma famille, en me réduiſant à la ſimple négative pour tous les hommes qui pourront m'être propoſés, & me voir traitée comme une fille, une nièce & une ſœur, je perſiſte encore dans l'offre de me borner au célibat, & de rejeter tout ce qui ne ſera point approuvé de mon père. Je lui fais entendre néanmoins qu'après le traitement que j'ai reçu de mon frère & de ma ſœur, il ſeroit peut-être plus à propos, pour leur intérêt comme pour le mien, qu'on me permît de vivre loin d'eux ; j'entends à ma ménagerie ; & je ſuppoſe qu'on ne l'interprêtera point autrement. J'offre d'y recevoir les ordres de mon père, ſoit pour ma conduite, ſoit pour la forme de mon domeſtique, & dans les moindres circonſtances qui pourront lui prouver ma ſoumiſſion.

Si l'on permet que ma tante m'accorde

la faveur de quelques lignes, elle apprendra de ma sœur, où sa réponse doit m'être adressée.

Je ne marque pas moins d'empressement, dans cette lettre, que dans celle que j'ai écrite à ma sœur, pour obtenir une prompte réconciliation, qui puisse m'empêcher d'être entraînée plus loin dans le précipice. " Un peu de douceur em-
„ ployée à temps, lui dis-je, peut encore
„ faire passer ce malheureux événement
„ pour une simple mésintelligence : mais
„ le délai la rendroit également déshono-
„ rante pour eux & pour moi. J'en appelle
„ à elle sur la nécessité qui m'a contrainte
„ de faire ce que j'ai fait. „

(¶) Si je leur avouois que je n'ai cédé qu'à la force & à la surprise, & que je l'ai suivi malgré moi & contre mon intention, ne pourroient-ils pas m'ordonner de retourner sur le champ dans ma famille, si je voulois qu'on me crût sincère ? & si je n'y retournois pas, ne seroient-il pas en droit de supposer que j'aurois ensuite changé de dessein, si jamais il avoit été réel ; ou qu'il ne seroit pas en mon pouvoir de l'exécuter & de partir ? Et n'auroient-ils pas imposé à mon retour les conditions qu'ils auroient voulu. *Point de condition avec un père*, est la maxime

favorite de mon père & de mes oncles. Si j'avois voulu partir, M. Lovelace s'y feroit opposé. Ainsi il m'auroit fallu rester sous l'empire de sa contrainte, ou me sauver de ses mains, comme on croit que je me suis sauvée dans ses bras du château d'Harlowe. En me conduisant ainsi, de quelle étourdie j'aurois eu l'air! s'il m'avoit retenue de force, aurois-je pu implorer la protection de mes parens, sans faire renaître le danger des suites funestes dont la crainte m'a précipitée dans de si terribles imprudences; pour avoir voulu les prévenir & avoir eu la présomption de me jeter comme une médiatrice entre ces esprits bouillans?

Mais aussi, pour résultat de toutes ces considérations, combien il est douloureux pour moi de me voir forcée de sanctifier, pour ainsi dire, par une approbation apparente, une démarche où j'ai été si artificieusement entraînée, & qui étoit si contraire à mes constantes résolutions.

Si l'on doutoit qu'un mal en amène toujours un autre, on peut en avoir une preuve bien frappante dans votre malheureuse amie (§).

CLARISSE HARLOWE.

LETTRE XXVI.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Vendredi, 14 *Avril.*

TU m'as ſouvent reproché ma vanité, Belford; ſans diſcerner l'agréable tournure d'eſprit qui l'accompagne, & qui te force à m'admirer, dans le temps même que tu m'en dérobes le mérite. L'envie te rend incapable de ce diſcernement. La nature t'inſpires de l'admiration, ſans que tu ſaches pourquoi ni comment. Tu es un mortel trop épais, & d'une vue trop bornée, pour te rendre jamais compte à toi-même de l'inſtinct qui te fait mouvoir.

Fort bien, crois-je t'entendre dire; mais, Lovelace, tu ne te purges pas du reproche de vanité.

Tu as raiſon, & je conviens que j'en ai une doſe abominable; mais ſi l'on ne paſſe pas la vanité aux hommes de mérite, à qui la paſſera-t-on? Cependant, en y réfléchiſſant, il eſt vrai auſſi que, de tous les hommes, ils ſont ceux qui ont le moins ſujet d'en avoir; parce qu'ils ſont en ſi petit nombre qu'on les reconnoît facilement, & qu'on

ment à mon attente, que ma maudite vanité a pris le deſſus, & a aveuglé ma prudence. La menace de ſéqueſtrer Solmes, l'idée de me donner le frère pour compagnon de ma fuite, & mon projet de vengeance ſur les deux domeſtiques, ont cauſé tant d'épouvante à la dame, que j'ai eu beſoin de recueillir toutes les reſſources de mon eſprit, pour me rétablir dans ſa bonne opinion. Il m'eſt arrivé en même temps quelques nouvelles de l'agent que j'ai dans ſa famille, nouvelles très-favorables, ou du moins auxquelles je me ſuis déterminé à donner un tour favorable. J'ai ſaiſi l'occaſion pour demander audience, avant qu'elle ait eu le temps de former aucune réſolution contre moi; c'eſt-à-dire, pendant que l'admiration de mon intrépidité, dont je l'avois remplie, tenoit ſes réſolutions en ſuſpens. Dans le deſſein qui me conduiſoit, je m'étois préparé à ne montrer que de la douceur & de la ſérénité. Comme il m'eſt venu, par-ci par-là dans ma vie, quelques bons mouvemens, j'ai rappelé à ma mémoire tout ce que j'en ai jamais eu depuis mon premier noviciat juſqu'à ma profeſſion (& ma mémoire n'étoit pas trop chargée du nombre) pour mettre la chère perſonne de bonne humeur avec moi (*). Qui ſait, ai-je penſé,

(*) Voyez Lettre XVIII de ce volume.

si dans le cas où j'aurois la force de les suivre & d'avancer dans ma conversion, ce ne seroit pas un excellent fondement jeté pour mon grand systême ? L'amour, me suis-je dit, est naturellement confiant : la crainte ne l'est pas ; je veux essayer de la bannir. Il ne restera donc plus que l'amour. La crédulité est le premier ministre de ce dieu, & jamais on ne voit l'un sans l'autre.

(*Il raconte ici à son ami tout ce qui s'est passé entre* Clarisse *& lui dans leur dernier entretien sur les avis qu'il avoit reçus du château d'Harlowe. Lorsqu'il est arrivé à la proposition de prendre un logement à Windsor, il continue ainsi.*

A présent, Belford, mes vues, en faisant cette proposition, entrent-elles dans ton cerveau de plomb ? Non, j'en suis sûr ; & je suis obligé, par conséquent, de te les expliquer.

La quitter pour un jour ou deux, dans la vue de la servir par mon abscence, c'eût été lui marquer que je me fiois trop à ses sentimens pour moi. Je ne pouvois, comme tu sais, songer à la quitter, tant que je pouvois croire que ses parens pensoient à nous poursuivre ; & je commençois à craindre qu'elle ne me soupçonnât d'abuser de ce prétexte pour ne pas m'éloigner d'elle. Mais à présent qu'ils se sont déclarés contre ce

dessein, & qu'ils ont publié qu'ils ne la recevroient pas, quand elle prendroit le parti de retourner; (¶) déclaration qu'elle auroit mieux fait d'apprendre d'avance de moi, que de Miss Howe ou de tout autre, (§) quelle raison m'empêcheroit de lui donner cette marque d'obéissance? surtout, lorsque je puis laisser auprès d'elle mon valet Will, (*) qui est un homme intelligent; & qui sait tout, excepté lire & écrire; avec le brave Jonas de mon oncle; non pas vraiment comme des gardes, mais pour la servir, & le dernier pour m'être dépêché dans l'occasion par l'autre, à qui je puis donner avis de tous mes mouvemens. D'ailleurs je suis bien aise de m'informer s'il ne m'est pas venu des lettres de félicitation de mes tantes & de mes cousines Montaigu, auxquelles je n'ai pas manqué d'écrire, pour leur apprendre mon triomphe. Ces lettres, si elles sont bien conçues, pourront être montrées, & me servir utilement dans l'occasion.

A l'égard de Windsor, je n'avois aucun dessein de la conduire en ce lieu plutôt qu'ailleurs; mais il falloit en nommer un, lorsqu'elle me demandoit mon avis. Je n'ose parler de Londres, sans beaucoup de pré-

(*) Abrégé de *William*, Guillaume.

caution, & toujours de manière à l'amener à en faire choix elle-même. Il y a, dans les femmes, je suis bien aise de te le dire, une perversité qui les porte à vous demander votre opinion, pour avoir le plaisir de la contredire après; quoique leur choix eût peut-être été le même, si ce n'eût pas été le vôtre. Je pourrai former des objections contre Windsor, lorsque je lui aurai fait croire que j'en suis revenu. Elles auront d'autant meilleure grâce, que ce lieu étant de ma nomination, ce sera lui faire voir que je n'ai pas de plan arrêté. Jamais il n'y eut de femme aussi pénétrante, aussi vive à prendre l'alarme. Cependant, il est assez mortifiant pour un homme d'honneur d'être soupçonné.

Ensuite je pourrai voir en passant Mde. Greme, qui a eu un très-long entretien avec ma charmante. Si je savois ce qui en fait la matière, & que dès le premier moment de leur connoissance l'une eût cherché à tirer avantage de l'autre, il me seroit aisé d'inventer quelque moyen de les servir toutes deux, sans me nuire à moi-même. C'est la manière la plus prudente de former des amitiés, qui ne sont même jamais suivies d'aucun regret, quand les personnes qu'on sert deviendroient ingrates. D'ailleurs Mde. Greme est en correspondance de lettres avec

la fermière, sa sœur, chez laquelle nous sommes. Il peut arriver de ce côté-là, ou quelque incident avantageux que je puis mettre à profit, ou quelque inconvénient fâcheux dont je puis me garantir.

Assurez-vous toujours une porte de derrière

est une maxime que je n'oublie dans aucun de mes exploits. Ceux qui me connoissent ne m'accuseront pas d'être un homme fier. Je m'entretiens aussi familièrement avec un valet qu'avec les maîtres, lorsque je me propose de l'engager à m'être utile. Les valets ressemblent aux soldats d'une armée. Ils commettent toutes sortes de maux, la plupart du temps sans mauvaise intention; & simplement, les bonnes ames! pour l'amour du mal même.

Je redoute extrêmement cette Miss Howe. Elle a de l'esprit en diable, & tourné à la malice, & qui ne cherche que l'occasion de s'exercer. S'il arrivoit qu'elle l'emportât sur moi, (¶) avec toutes mes belles maximes, & toutes mes *vanteries* des inventions de *notre propre manufacture*, (j'aime à te vexer, toi qui prétens au purisme, qui écumes la superficie de la science, en te jetant des termes & des phrases qui sortent de la route commune.) (§) je serois homme à me pendre, à me noyer, ou à me brûler

la tête. Pauvre Hickman ! j'ai pitié du fort qui l'attend avec cette *Virago ;* mais c'eſt un imbécile, Dieu le fait : & lorſque j'y penſe, il me ſemble que dans l'état du mariage, c'eſt une néceſſité abſolue, pour le bonheur de deux chers époux, que l'un ſoit un ſot. J'ai traité autrefois cette matière avec Miſs Howe ; mais il faut auſſi que le ſot ſoit perſuadé qu'il l'eſt, ſans quoi la ſottiſe opiniâtre déconcerteroit ſouvent la ſageſſe.

Avec le ſecours de Joſeph, mon honnête agent, je me ſuis mis à couvert, du côté de ce démon femelle, comme je te l'ai fait entendre plus d'une fois.

LETTRE XXVII.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

N'EST-il pas damnable, que je ne puiſſe lier cette fière beauté par aucune obligation ? J'ai deux motifs, pour m'efforcer de lui faire accepter de moi de l'argent & des habits : l'un eſt le plaiſir réel que j'aurois de voir cette fille hautaine pourvue par mes mains, & de penſer qu'elle auroit
prèſ-

près d'elle, ou sur elle, quelque chose que je puisse dire à moi : l'autre, d'abattre son austère fierté, & de l'humilier un peu. Rien ne rabaisse plus un esprit fier que le sentiment des obligations pécuniaires; & c'est par cette raison que j'ai toujours apporté beaucoup de soin à les éviter moi-même.

Cependant il m'est arrivé quelquefois d'y être soumis; mais je maudissois la lenteur du temps à ramener mon quartier. J'ai toujours évité aussi les anticipations. Je n'ai jamais voulu *manger le veau dans le ventre de la vache* (*), suivant l'expression de Milord : (¶) car n'est-ce pas tenir précairement son bien de la bienveillance de ses propres fermiers, la plus vile de toutes les servitudes? A quelles insolences on s'expose! se voir interdire le plaisir de la chasse, sur ses propres terres, dans la crainte d'ouvrir une brèche! entendre crier après soi pour des réparations plutôt recherchées exprès, que vraiment nécessaires! se voir parler par un grossier manant, son chapeau sur la tête, & les bras croisés, comme s'il affectoit de braver le droit que vous avez d'attendre de lui plus de politesse : le pied tendu & ferme, comme s'il le posoit sur

(*) Proverbe anglois qui revient au nôtre : *manger son blé en herbe.*

ſon terrain! être forcé de ſouffrir ſes regards inſolens, ſon ton mocqueur, & ſon rire ſtupide; & lire ſur toute ſa contenance, qu'il vous fait ſentir qu'il vous a obligé, & qu'il voudra bien le faire encore, pourvu que vous ſoyez civil avec lui. Moi, qui me crois en droit de caſſer la tête au premier paſſant, ſi je ne ſuis pas content de ſes regards, comment ſupporterois-je cette audace? Non; pas plus que l'humiliation d'emprunter d'un oncle inſolent ou d'une tante curieuſe, qui en prendroient droit de ſe faire rendre compte de ma vie & de mes actions, pour les ſoumettre à leur réviſion & à leur cenſure. (§)

Ma charmante, je le vois, a un orgueil qui ne le cède point au mien; mais ſon orgueil n'entend pas les diſtinctions. La pauvre novice ne ſait pas encore qu'il n'y a rien de plus noble, rien de plus délicieux pour des amans, que le commerce mutuel des bienfaits. Dans la ferme où je ſuis, pour te donner un exemple familier, j'ai vu plus d'une fois cette remarque vérifiée. Un orgueilleux coquin de coq, ne manque point, lorſqu'il a trouvé un grain d'orge, d'appeler à lui ſa favorite. Il prend le grain dans ſon bec, il le laiſſe tomber cinq ou ſix fois, en continuant ſon cri d'invitation. Enſuite, pendant que deux

ou trois de ſes belles emplumées ſe diſputent la préférence (un coq, Belford, eſt le *grand ſeigneur* entre les oiſeaux), il dirige, vers le grain, le bec de la ſultane, & lorſqu'elle a pris le grain poudreux, il marque ſa joie par ſon cri, par ſes careſſes; (¶) tournant au tour d'elle, la crête dreſſée, & de ſes aîles abaiſſées balayant la pouſſière, & lui faiſant une cour reſpectueuſe. La belle, de ſon côté, moitié prude, & moitié coquette, baiſſant la queue, ouvrant à demi ſes aîles, avec une ſorte de crainte dans les yeux, (§) & retréciſſant le cou, fait voir qu'elle n'a pas été appelée ſeulement pour le grain d'orge, & qu'elle le ſait fort bien.

(Lorſqu'il en eſt à la propoſition qu'il avoit faite de rappeler Hannah, ou de prendre une des jeunes filles de la fermière, il dit:)

Devineras-tu mon deſſein, Belford? Je te donne un mois pour cette énigme; mais tu ne prétens pas, dis-tu, être un grand devin; allons, je vais te le dire.

Ne doutant pas, qu'auſſitôt qu'elle ſe verroit établie, elle ne ſouhaitât de reprendre cette ſervante favorite, je l'avois fait chercher, dans le deſſein d'engager ſon maître ou ſa maîtreſſe à exiger d'être avertie un mois d'avance, ou d'employer

secrètement quelqu'autre moyen pour empêcher qu'elle ne pût venir; mais la fortune combat pour moi. Cette fille est fort mal d'un violent rhumatisme qui l'a obligée de quitter sa place & de se confiner dans une chambre. La pauvre Hannah! que je la plains! Ces rhumatismes sont des accidens bien fâcheux, pour les bons domestiques. Je me propose d'envoyer un petit présent à cette pauvre malade. Je sais que cela fera plaisir à ma charmante.

Ainsi, Belford, feignant d'ignorer la vérité, je l'ai pressée de rappeler son ancienne servante. Elle sait que j'ai toujours eu de la considération pour cette fille, parce que je connois son attachement pour sa maîtresse: (¶) le malheur, quoique ce ne soit le malheur que d'une pauvre domestique, augmentera plutôt qu'il ne diminuera la bonne volonté d'un maître vraiment généreux. (§)

Il n'y avoit nul risque à proposer une des deux jeunes Sorlings. Si l'une avoit consenti à venir, & que la mère l'eût permis, (deux difficultés pour une) ce n'eût été qu'en attendant que j'en eusse arrêté une autre; & si je m'étois apperçu que ma charmante s'y fût trop affectionnée, j'aurois pu facilement lui donner quelque sujet de jalousie, qui lui auroit

bientôt valu ſon congé; ou j'aurois donné à la fille qui auroit quitté ſa laiterie ruſtique, tant de goût pour Londres, qu'elle n'auroit pas eu de meilleure reſſource que d'épouſer mon valet de chambre *Will.* Peut-être même lui aurois-je procuré le chapelain de Milord M...., qui cherche à gagner les bonnes grâces de l'héritier préſomptif de ſon maître.

Béni ſoit, diras-tu, le cœur honnête de ton ami Lovelace! Il penſe, comme tu vois, à pourvoir, à ſatisfaire tout le monde.

(¶) (*Il fait à ſon ami un récit de la partie ſérieuſe de leur entretien, qui ne diffère pas eſſentiellement de celui de Clariſſe à ſon amie. Quand il en vient à l'inſtant où il la prie de ſe ſouvenir qu'une réforme ne peut être l'ouvrage d'un jour, il dit*): (§)

Peut-on parler de meilleure foi? Ne reconnois-tu pas là mon ingénuité? L'obſervation, j'oſe le dire, eſt fondée ſur la vérité & la nature, mais il y entroit auſſi un peu de politique. Je ne veux pas, s'il m'arrive de retourner à mes vieilles pratiques, que la belle puiſſe m'accuſer d'une hypocriſie trop groſſière. Je lui ai dit même, que je craignois bien que mes déſirs de réforme ne fuſſent que des accès paſſagers: mais que, j'eſpérois que ſon exem-

ple les feroit tourner en habitudes. Au fond, cher Belford, c'eſt une choſe décourageante que d'avoir une directrice ſi vertueuſe. Je te jure que je ſuis embarraſſé en levant les yeux ſur elle; & quand j'y penſe, ſi je pouvois l'abaiſſer, l'attirer un peu plus à mon niveau; c'eſt-à-dire, l'engager à faire quelque choſe qui ſentît l'imperfection, qui lui donnât un ſujet de repentir, il y auroit plus d'égalité entre nous, & nous ſerions bien plus en état de nous entendre tous deux. Les conſolations ſeroient mutuelles, & le remords ne ſeroit pas tout d'un ſeul côté.

(¶) (*Il reconnoît qu'il a été vivement affecté & charmé en même temps des raiſonnemens ſérieux & de la morale de Clariſſe: mais qu'il avoit bien peur que ſes bonnes diſpoſitions ne fuſſent pas de longue durée.*) (§)

Cette divine perſonne traite les matières ſérieuſes avec tant d'agrément: &, juſqu'au ſon de ſa voix, tout eſt ſi charmant dans ſon langage, lorſqu'elle touche quelque ſujet de ſon goût, que j'aurois paſſé une demi-journée entière à l'écouter. Mais te dirai-je une de mes craintes? C'eſt que, ſi elle vient à *tomber*, comme on le dit, elle ne perde beaucoup du pathétique perſuaſif, de cette noble con-

fiance, qui donne, comme je m'en apperçois, une fupériorité vifible aux ames honnêtes, fur celles qui le font moins.

Après tout, Belford, je voudrois favoir pourquoi l'on traite d'hypocrites, ceux qui mènent une vie libre, telle que la nôtre. C'eft un terme que je hais, & que je ferois très-offenfé qu'on ofât m'appliquer. Pour moi, du moins, j'ai de fort bons mouvemens, & peut-être auffi fouvent que perfonne. Le mal eft qu'ils ne fe foutiennent point; ou, pour employer l'expreffion propre, que je ne prends pas, comme d'autres, le foin de cacher mes chûtes.

LETTRE XXVIII.

Mifs Howe à Mifs Clarisse Harlowe.

Samedi, 15 *Avril*.

Quoiqu'assez preffée par le temps, & comme opprimée par la vigilance de ma mère, je veux vous communiquer mes idées, en peu de mots, fur le nouveau rayon de lumière qui femble luire à votre profélyte, & vous envoyer ma lettre par un exprès.

En vérité, je ne fais que penser de cette conversation. Il parle bien: mais si l'on en juge par les règles ordinaires, ce n'est qu'un dissimulé; aussi odieux, qu'il prétend que les hypocrites & les ingrats le sont pour lui. De bonne foi, ma chère, croyez-vous qu'il eût pu triompher d'autant de femmes qu'on le prétend, si ces deux vices ne lui étoient pas familiers?

Son ingénuité est le seul point qui m'embarrasse. Cependant, il est assez rusé, pour savoir que celui qui s'accuse le premier, émousse la pointe des accusations d'autrui.

On ne peut disconvenir qu'il ne soit homme de tête & de sens. Il y a plus à espérer d'un homme d'esprit que d'un sot. Il est vrai aussi que la réforme doit avoir un commencement. J'accorde ces deux points en sa faveur.

Mais vous avez un moyen, que je crois le seul, pour juger de ses spécieuses confessions & de cette facilité avec laquelle il s'accuse lui-même. Vous avoue-t-il quelque chose que vous ne sussiez pas auparavant, ou qu'il n'y ait pas d'apparence que vous puissiez apprendre d'un autre? S'il ne vous fait pas d'autre aveu, où est donc ce qu'il dit à son désavantage? Vous avez entendu parler de ses duels, & de ses séductions. Personne ne les ignore. Il n'a-

voue donc que ce qu'il s'efforceroit inutilement de cacher ; & son ingénuité lui sert d'excuse. *Bon!* dit-on. *Vous ne reprochez à M. Lovelace, que ce qu'il confesse lui-même.*

Fort bien. Mais à quoi donc se résoudre ? Il faut tirer le meilleur parti que vous pourrez de votre situation ; & j'espère, comme vous, qu'elle ne sera pas toujours mauvaise. J'approuve sa proposition pour Windsor & la maison du chanoine. L'empressement avec lequel il vous a quittée pour chercher lui-même un logement, est aussi de fort bon augure. Soit qu'il le trouve dans la maison du chanoine ou non, je pense toujours que ce qu'il y a de plus convenable, c'est que le chanoine vous donne à tous deux ensemble la bénédiction du mariage le plutôt possible.

J'approuve d'ailleurs vos précautions, votre vigilance & tout ce que vous avez fait jusqu'à présent, à l'exception du parti que vous avez pris de le voir au jardin. Cependant, dans ce que je n'approuve pas, je conviens que je ne juge que d'après l'événement : car, qui pouvoit deviner que cette entrevue finiroit par où elle a fini ? Votre Lovelace est un vrai diable, sur son propre récit. S'il avoit pris la fuite, avec le misérable Solmes ; &, avec un plus

grand misérable encore, votre frère, & que lui-même il eût été transporté aux Colonies pour le reste de ses jours, ils auroient été sûrs tous trois de mon plein & libre consentement.

Quel étrange usage il fait de ce Joseph Leman! Il faut que je le répète; son ingénuité me confond. Mais si vous pardonnez à votre frère d'avoir mis cet intrigant dans le cas de jouer son rôle, je ne vois pas pourquoi vous ne pardonneriez pas à M. Lovelace. Cependant, j'ai souhaité vingt fois, depuis qu'il vous a entraînée avec lui, que vous fussiez délivrée de lui, soit par une fièvre ardente, soit par l'eau, soit par le feu, soit par quelque accident qui pût lui rompre le cou, pourvu que ce fût avant que de vous avoir mise dans la nécessité de prendre le deuil pour lui.

Je réitère encore mes offres rejetées de vous. Dites, puis-je vous l'envoyer par votre vieux porte-balle? J'ai des raisons pour ne pas employer le valet d'Hickman, à moins que je ne puisse me procurer une lettre de change. Mais les recherches qu'il faudroit faire, m'exposeroient aux soupçons. Ma mère est si curieuse! si active à m'espionner! Je n'aime point ces caractères soupçonneux.

Je l'entends sans cesse aller & venir au-

tour de moi. La crainte m'oblige de finir.

M. Hickman me prie de vous faire agréer ses respects & l'offre de ses services. Je lui ai dit que j'aurois cette complaisance pour lui, parce que dans l'embarras où vous êtes, on reçoit bien les civilités de tout le monde; mais qu'il ne devoit pas espérer de s'en faire un mérite particulier auprès de moi, puisqu'il faudroit être aveugle ou stupide pour ne pas admirer une personne telle que vous, & pour ne pas souhaiter de lui être utile, sans autre vue que l'honneur de la servir. « C'étoit „ assurément, son principal motif, m'a-t-il „ dit d'un air précieux, mais (baisant sa „ main & se courbant jusqu'à terre) il espé- „ roit que l'amitié qui est entre vous & „ moi ne diminueroit pas le mérite du res- „ pect qu'il a réellement pour vous. „

Adieu, ma chère, croyez-moi, ce que je serai toujours, votre très - fidelle amie

ANNE HOWE.



LETTRE XXIX.

Miss CLARISSE HARLOWE à Miss HOWE.

Samedi, après-midi.

MON bon vieux messager n'est pas en trop bonne santé, & j'arrête le vôtre, pour le charger de ma réponse.

Vous découragez grandement mes espérances sur M. Lovelace. Ma triste position pourroit bien me rendre trop crédule en sa faveur. Si ces apparences de reforme ne sont que de trompeuses apparences, quelles peuvent être ses vues ? Mais un homme est-il capable d'avoir le cœur si bas ? Pourroit-il, oseroit-il insulter au tout-puissant ? Ne suis-je pas autorisée à juger plus favorablement de lui par cette triste réflexion; que dans la dépendance où je suis de son pouvoir, il n'a pas besoin d'un si horrible excès d'hypocrisie; à moins qu'il n'ait sur moi des desseins de la dernière bassesse ? Il doit être du moins de bonne foi, dans le temps qu'il me donne de meilleures espérances. Comment pouvoir en douter ? Vous devez vous joindre vous-même à moi dans cette idée, ou vous ne sauriez

ſauriez ſouhaiter de me voir engagée ſous un joug ſi terrible.

Mais, après tout, j'aimerois beaucoup mieux être indépendante de lui & de ſa famille, malgré la haute idée que j'ai de tous ſes proches; du moins juſqu'à ce que j'ai vu ce qu'on pourra obtenir des miens. Sans cette raiſon, il me ſemble que le meilleur parti ſeroit de me jeter tout d'un coup ſous la protection de Milady Lawrance. Tout ſeroit conduit alors avec décence; & peut-être m'épargnerois-je une infinité de mortifications. Mais auſſi, dans cette ſuppoſition, il faudroit me regarder comme à lui à tout événement, & paſſer pour une fille qui brave ſa propre famille. Ne dois-je pas attendre à voir quel ſera le ſuccès de ma première tentative? Je le dois, ſans doute; & cependant je ne puis en faire aucune, avant que d'être établie dans quelque lieu sûr, & ſéparée de lui.

Mde. Sorlings m'a communiqué ce matin une lettre qu'elle reçut hier au ſoir. Elle eſt de ſa ſœur Greme; qui "eſpérant, dit-elle, „ que je lui pardonnerai l'excès de ſon „ zèle, ſi ſa ſœur juge à propos de me „ faire voir ſa lettre, ſouhaite, pour l'inté- „ rêt de la noble famille, & même, oſe-t- „ elle dire pour le mien, que je me déter- „ mine à rendre *ſon jeune ſeigneur* heu-

„ reux. „ Ce ſont ſes termes. Elle fonde ſon empreſſement ſur la réponſe qu'il eut la condeſcendance de lui faire hier, en allant à Windsor. Elle avoit pris, dit-elle, la liberté de lui demander ſi elle auroit bientôt un compliment à lui faire. Il lui répondit. “ Que jamais homme n'avoit eu pour „ une femme la tendreſſe qu'il avoit pour „ moi, que jamais une femme n'avoit autant „ mérité d'être aimée ; que chaque entre- „ tien qu'il avoit avec moi lui donnoit de „ nouveaux ſujets d'admiration, qu'il m'ai- „ moit avec une pureté de ſentimens dont „ il ne s'étoit jamais cru capable, & qu'il „ n'auroit pas imaginé qu'une mortelle „ pût lui inſpirer jamais, & qu'il me regar- „ doit comme un eſprit céleſte, comme „ un ange envoyé ſur la terre pour ſauver „ ſon ame, & d'autres phraſes de cette na- „ ture; mais qu'il appréhendoit que mon „ conſentement à ſon bonheur ne fût plus „ éloigné qu'il ne déſiroit, & qu'il avoit à „ ſe plaindre des loix trop ſévères que je „ lui avois impoſées pour mériter l'hon- „ neur de ma confiance, loix néanmoins „ auſſi ſacrées pour lui, que ſi elles fai- „ ſoient partie du contrat de notre ma- „ riage, &c. „

Que dois-je dire, ma chère ? que dois-je penſer? Mde. Greme & Mde. Sorlings

ſont d'honnêtes femmes, & cette lettre (*) s'accorde avec cette converſation entre M. Lovelace & moi, qui m'a charmée, & qui me charme encore.

Cependant, que ſe propoſe-t-il, en laiſſant échapper l'occaſion de me déclarer ſes ſentimens? Pourquoi faire des plaintes à Mde, Greme, des loix que je lui ai impoſées? Ce n'eſt point un homme timide! Mais j'imprime, dites-vous, un reſpect qui va juſqu'à la crainte? de la crainte, ma chère! dites-moi donc comment?

Je ſuis quelque fois impatiente, courroucée, hors de moi, de me voir dans la néceſſité d'obſerver la manœuvre de cet eſprit ſubtil, ou de cette tête folle; je ne ſais quel nom je dois lui donner.

Que je ſuis ſévèrement punie, me dis-je ſouvent à moi-même, de cette vanité qui m'a fait eſpérer de ſervir de modèle aux jeunes perſonnes de mon ſexe! je ſerai contente aujourd'hui, ſi mon exemple peut leur ſervir d'avertiſſement. A quel ſort que le ciel me deſtine, il ne faut plus compter que je puiſſe jamais lever la tête

(*) On verra dans la ſuite, que c'eſt M. Lovelace lui-même qui a fait écrire cette lettre à Mde. Greme, qui s'y eſt prêtée dans de bonnes intentions.

entre mes meilleures amies & mes plus dignes compagnes. C'est une des plus cruelles circonstances du malheur d'une fille imprudente, d'accabler de douleur tous ceux dont elle est aimée, & de ne causer de la joie qu'à ses ennemis & à ceux de sa famille. Que cette leçon seroit utile, si l'on prenoit soin de se la rappeler vivement dans la tentation, lorsque l'esprit balance sur une démarche douteuse!

Vous ne connoissez pas, ma chère, tout le prix d'un homme vertueux; & malgré la noblesse de votre ame, vous participez à la foiblesse commune de la nature, en faisant trop peu de cas du bien qui est entre vos mains. Si c'étoit M. Lovelace qui vous rendit des soins, vous ne le traiteriez pas comme vous traitez M. Hickman, qui mérite tant d'être mieux traité que lui. Dites, le traiteriez-vous de même? Vous savez qui disoit, en parlant de ma mère: *celui qui souffre beaucoup, s'apprête à beaucoup souffrir* (*). Je m'imagine que M. Hickman apprendroit volontiers le nom de celle qui a fait cette observation. Il auroit peine à croire qu'une personne qui pense si bien, ne tirât pas

(*) C'étoit Miss Howe elle-même dans la Lettre X, Tome I.

quelque fruit de sa propre remarque, & il souhaiteroit, sans doute, qu'elle fût en liaison d'amitié avec sa chère Miss Howe.

La douceur n'est assurément pas une qualité méprisable dans l'autre sexe; autrement, pourquoi formeroit-elle la plus haute perfection où puisse atteindre un homme, originairement exprimée par le titre de *gentil-homme*; & aujourd'hui par celui de *galant homme*? Un prince peut être indigne d'un si beau titre; car ce sont les sentimens & les manières, plus que la fortune, la naissance & les dignités, qui forment cet honorable caractère, & qui en constituent l'essence. Sera-t-il dit généralement que la préférence de notre sexe, (comme vous l'avez dit dans une de vos lettres) soit pour les hommes violens, impétueux. (*) Et Miss Howe ne sera-t-elle pas du moins une exception? Pardon, ma chère, & que votre amitié pour moi n'en souffre pas. Quoique ma fortune soit changée; mon cœur ne l'est pas, & il ne changera jamais, tant qu'il battra dans le sein de votre

CL. HARLOWE.

(*) Voyez Lettres XIV & XV, Tome II.

LETTRE XXX.

Miſs CLARISSE HARLOWE à Miſs HOWE.

Samedi, au ſoir.

M. Lovelace a vu divers appartemens à Windsor; mais pas un, dit-il, qui lui ait paru me convenir, & qui réponde à ma deſcription.

Il s'eſt attaché à ſuivre mes inſtructions à la lettre. C'eſt un aſſez bon ſigne. Je ſuis d'autant plus contente de ſon exactitude, que c'étoit lui-même qui m'avoit propoſé cette ville, & qu'à ſon retour il paroît le premier à m'en diſſuader. En chemin, m'a-t-il dit, il a fait réflexion que Windsor, quoique la propoſition fût venue de lui, étoit un mauvais choix; parce que je cherche la retraite, & que ce lieu eſt extrêmement renommé & fréquenté. (*)

Je lui ai répondu que ſi Mde. Sorlings ne me regarde pas comme un embarras dans ſa maiſon, j'y paſſerois volontiers

(*) Cette concluſion de Miſs Clariſſe en faveur de M. Lovelace, eſt juſtement ce qu'il avoit eſpéré. Voyez Lettre XXV de ce vol.

quelque temps de plus; à condition qu'il me quitteroit pour se rendre à Londres, ou chez Milord M.... à son choix.

Il commence à croire, m'a-t-il dit, qu'il ne me reste rien à craindre des insultes ou des entreprises de mon frère; & dans cette idée, si son absence peut servir à me rendre plus tranquille, il est disposé à m'obéir, du moins pour quelques jours. Il m'a renouvelé la proposition de reprendre Hannah. Je lui ai dit que c'étoit mon dessein, & que j'y employerois votre secours. En effet, je vous prie, ma chère de faire chercher cette honnête fille. Votre fidelle Robert saura, sans doute, ce qu'elle est devenue. Peut-être lui permettra-t-on de quitter sur le champ la maison où elle est, en lui retranchant un mois de gages, que je lui rembourserai.

M. Lovelace s'est apperçu de l'humeur sérieuse où il m'a trouvée, & de la rougeur de mes yeux. Je venois de répondre à votre dernière lettre. S'il ne s'étoit pas, au retour de son voyage, présenté à moi de la manière la plus respectueuse, & s'il n'eût point ajouté au récit véridique qu'il m'a fait, la disposition qu'il a marquée, dès le premier mot, à s'éloigner de moi, j'étois préparée à lui faire un très-mauvais accueil, quoique nous nous fussions bien

quittés le jour de ſon départ pour Windsor. Vos réflexions m'avoient touchée ſi vivement que, lorſqu'il a paru, je n'ai pu voir ſans indignation le ſéducteur à qui je dois attribuer les maux que je ſouffre & tous ceux que j'ai ſoufferts.

Il m'a fait entendre qu'il avoit reçu une lettre de Miladi Lawrance, & une autre, ſi j'ai bien compris, d'une des Miſs Montaigu. Si ces deux Dames y parlent de moi, il eſt étonnant qu'il ne m'en ait rien communiqué. J'ai bien peur, ma chère, que ſes parens ne ſoient du nombre de ceux qui croient ma démarche téméraire & inexcuſable. Il n'eſt pas bon pour ma réputation que je faſſe connoître à perſonne, pas même à eux, la vérité, & que je n'ai cédé qu'à la ſurpriſe & à l'effroi. Peut-être auſſi d'un autre côté, me jugeront-ils indigne de leur alliance, ſi je leur laiſſe penſer que ma fuite ait été volontaire. Ah! ma chère, que nos propres réflexions nous cauſent de peine & d'embarras, à chaque occaſion douteuſe qui ſe préſente, lorſque la conſcience nous reproche un écart de notre devoir.

(¶) Ah! quel homme, ma chère! Jamais nous n'avions encore mis tant de chaleur dans nos entretiens. S'il ne s'agit que de diſputer de raiſons, je vois que je

puis lutter avec lui : (*) mais c'eſt une tête ſi extravagante, un caractère ſi peu maniable (lui ſe réformer!) que j'ai, en vérité, peur de lui.

Sur ma déclaration, que mon repos ſouffroit de ſa préſence & de ſon ſéjour avec moi, il m'a propoſé de nouveau d'aller me mettre ſous la protection de Ladi Betty; m'aſſurant qu'il n'imaginoit pas pouvoir me laiſſer long-tems chez Mde. Sorlings, ſans expoſer ma sûreté. Et comme je refuſois ce parti, pour les raiſons que je vous ai communiquées dans ma dernière lettre (†), il m'a preſſée de former la demande de ma terre.

Il ſavoit, lui ai-je répondu, que ma ferme réſolution étoit de ne jamais avoir de procès avec mon père.

Auſſi ne voudrois-je, a-t-il dit, vous conſeiller ce parti, qu'à la dernière extrémité. Mais ſi ma fierté ne pouvoit ſouffrir aucune eſpèce d'*obligation* à perſonne, ſuivant mon expreſſion; & ſi, d'un autre côté, mes parens s'obſtinoient à me refuſer ce qui m'appartenoit; il ne voyoit pas trop comment je pourrois maintenir cette fierté,

---

(*) Voyez à la Lettre XII de ce volume, ce qu'a dit M. Lovelace lui-même.

(†) Voyez Lettre XXVIII. *Ibid.*

ſans me jeter dans des inconvéniens, qui lui donneroient beaucoup d'inquiétude & de peine : à moins.... à moins...., a-t-il dit, en héſitant, comme s'il craignoit de s'expliquer... à moins que je ne me déterminaſſe au ſeul moyen que je pouvois prendre pour obtenir la poſſeſſion de mon bien.

Et quel eſt-il, Monſieur ? — sûrement il a lu dans mes yeux, lorſqu'il s'inſinuoit avec ſes timides *à moins*, que je devinois où il en vouloit venir.

Ah ! Madame, eſt-il poſſible que vous ſoyez embarraſſée de deviner quel eſt le moyen ? — Ils ne diſputeroient pas *à un homme* ces droits qu'ils vouloient vous conteſter *à vous*.

Pourquoi dire *à un homme*, au lieu de dire *à lui :* cependant, à ſon air, on eût dit qu'il avoit beſoin d'être encouragé à s'expliquer.

Ainſi, Monſieur, vous voudriez que je chargeaſſe un homme de loi : le voudriez-vous ? après ma conſtante déclaration que je ne plaiderois jamais avec mon papa ?

Non, je ne le voudrois pas, ma très-chère ame, en ſe ſaiſiſſant de ma main & la preſſant de ſes lèvres... que dans le cas où vous voudriez me faire votre avocat.

S'il ſe fût nommé d'abord, je n'aurois pas eu l'affectation de citer un avocat.

Je rougis.... il continua ſur le même objet, mais avec une langueur, une froideur telles, qu'il ſembloit plus aiſé comme plus naturel de l'éviter, que d'y inſiſter.

Plût au ciel qu'il pût, ſans riſquer de me déplaire!.... mais je lui imprimois tant de crainte (lui, ſi craintif avec moi!) (votre idée ma chère) (*). Et cet homme timide, opprimé par le reſpect, a laiſſé tomber ce ſujet, en me répétant la propoſition, que j'euſſe à demander ma terre, ou à charger quelque avocat d'en faire la réclamation, ſi je ne voulois pas, a-t-il dit, donner ce pouvoir à un mortel plus heureux. Mais il ſeroit aſſez à propos, à ce qu'il croyoit, d'informer mes deux exécuteurs teſtamentaires de l'intention où j'étois de faire valoir mes droits.

Je ſaurois mieux ce que j'aurois à faire, lui ai-je dit, lorſqu'il ſeroit éloigné de moi, & que le monde en ſeroit inſtruit. Je me ſtatte, Monſieur, que ſi mon père vient à me propoſer mon retour, & s'engage à ne me jamais parler de Solmes, ni d'aucun autre homme, que de mon conſentement; & que moi de mon côté, j'accepte la condition de ne jamais ſonger à vous, vous y acquieſcerez. — J'étois bien aiſe d'eſſayer

(*) Voyez Lettre XIX de ce volume.

s'il avoit pour toutes les déclarations que je lui avois faites, comme des conditions que j'exigeois, tout le respect qu'il prétendoit avoir pour quelques-unes.

Il est resté immobile & confondu d'étonnement.

Que répondez-vous, M. Lovelace? Vous savez que toutes vos idées n'ont pour but que mon propre avantage. Sûrement je suis ma maîtresse: sûrement je n'ai pas besoin de vous demander votre permission pour faire les conditions qu'il me plaira pour moi-même, tant que je n'en violerai aucune de celles que je vous ai promises.

Il a toussé deux ou trois fois.... Mais, Madame...., je ne puis, Madame...., je ne puis dire. — Et il s'est arrêté; & puis il s'est levé avec vivacité de son siège — je ne vois que trop, a-t-il dit, la raison pour laquelle on ne peut accepter aucune de mes propositions. A la fin ce sera moi qui serai la victime sacrifiée à votre réconciliation avec votre implacable famille.

Ça toujours été, M. Lovelace, votre procédé respectueux avec moi, de traiter ma famille avec cette liberté. Mais, Monsieur, je vous prie, lorsque vous traitez les autres d'implacables, prenez garde de ne pas mériter vous-même ce reproche.

Il étoit forcé, a-t-il dit, de convenir

qu'il

qu'il n'y avoit pas d'amitié perdue entre ma famille & lui : mais après tout, il n'avoit pas mérité d'eux, ce qu'ils avoient mérité de lui.

Si l'on vous prend pour juge, vous seul, Monsieur, sans doute ?

Si l'on prend pour juges le monde entier, & vous-même, Madame.

Permettez-moi de vous dire, que si vous les aviez moins bravés, il ne se seroient pas autant irrités contre vous. Jamais personne n'a ouï dire, qu'un esprit de vengeance déclarée contre la famille d'une jeune personne, fût un bon moyen de lui faire sa cour, ou à elle ou à ses parens.

Enfin, Madame, tout ce que je sais, c'est que leur haine contre moi est telle, que si vous vous déterminez à me sacrifier, il dépend de vous de vous réconcilier avec eux, dès qu'il vous plaira.

Et moi, tout ce que je sais, Monsieur, c'est que si je donne à mon père le pouvoir de refuser qui il voudra, & qu'il veuille s'en contenter ; il sera de mon devoir de lui céder ce pouvoir ; & que remplir une obligation que je me dois à moi-même, ce ne sera violer aucunes de celles où je peux être engagée avec vous.

Votre devoir envers votre capricieux

frère, voulez-vous dire sans doute, Madame, & non pas envers votre père?

Si, dans l'origine, la dispute étoit entre mon frère & moi, assurément, Monsieur, un père est bien le maître de prendre parti pour celui de ses enfans qu'il lui plaît.

Sans doute, Madame — mais cela ne le met pas à l'abri du blâme qu'il mérite, s'il se déclare pour le parti injuste.

Chacun en jugera différemment, M. Lovelace, de la justice ou de l'injustice de son choix. Vous jugez comme il vous plaît : les autres n'auroient-ils pas la même liberté ? Et qui a le droit de contredire le jugement d'un père dans le sein de sa famille, & sur son propre enfant ?

Je sais, Madame, qu'il n'y a pas moyen d'argumenter avec vous. Mais néanmoins je m'étois flatté d'avoir un peu mérité de vous, du moins assez pour ne pas être la première victime immolée, comme par forme de préliminaire, à la réconciliation.

Vos espérances, Monsieur, auroient été beaucoup mieux fondées, si vous aviez attendu mon consentement pour me faire quitter la maison de mon père.

Toujours, Madame, toujours me remettre devant les yeux le choix que vous auriez voulu faire de cet abominable Solmes.... plutôt que de....

Doucement, M. Lovelace : point tant d'emportement ! Je ſuis convaincue qu'on n'avoit nulle intention de me marier à ce Solmes le mercredi.

Je ſais que c'eſt ce qu'ils affectent de publier aujourd'hui, pour ſe juſtifier à vos dépens. Tout le monde, Madame, doit vous remercier de vos obligeantes idées, xcepté moi.

Je vous demande pardon, M. Lovelace, en lui faiſant une révérence, de mon inclination à juger favorablement des intentions de mon père.

Charmante créature, a-t-il dit, quelles grâces enchantereſſes dans ce que vous venez de dire ! & il a voulu dans une ſorte de tranſport, s'emparer de ma main : mais je l'ai retirée, étant très-mécontente de lui.

J'aurois cru, Madame, que mes ſouffrances pour vous, pouvoient me donner droit d'eſpérer quelque faveur de votre part.

Ce que j'ai ſouffert, Monſieur, de votre caractère impétueux, mis en balance avec ce que vous avez ſouffert à mon occaſion, j'oſe humblement le croire, ne me laiſſe pas beaucoup en arrière avec vous.

Mon dieu, Madame, a-t-il dit en prenant un air ironique, ce que vous avez

souffert ! n'est rien, que vous ne puissiez aisément pardonner. Vous n'avez été que prisonnière dans la maison de votre père, afin de mettre votre jugement en réputation.— Vous n'avez eu qu'une innocente & fidelle domestique de chassée de votre service, parce que vous y étiez attachée. — Vous n'avez eu qu'une suivante confidente de votre sœur établie votre surveillante, avec pleine liberté de vous insulter & de vous vexer de ses insolens propos.

Fort bien, Monsieur.

Vous n'avez eu qu'un insolent de frère qui s'est donné les airs de vous traiter comme une esclave, & une aussi insolente sœur, qui s'est chargée de vous ruiner dans l'opinion de toute votre famille, sous prétexte de vous sauver du danger de tomber dans des mains, qui, si elles sont aussi viles qu'ils ont la bassesse de le dire, ne sont cependant pas de la moitié aussi viles & aussi cruelles que les leurs !

Continuez, Monsieur, si cela vous fait plaisir.

Vous n'avez été que persécutée, dans la vue de vous obliger à donner votre main à une sordide créature, pour qui vous avez déclaré ouvertement votre haine, & que tout le monde méprise. On n'a fait qu'obtenir toutes les dispenses ecclésiastiques,

que s'assurer d'un ministre pour la cérémonie, que fixer un jour, & un jour très-prochain, pour la consommer: on n'a fait que porter l'inquisition dans vos papiers pour arrêter vos correspondances, & que vous resserrer encore plus étroitement dans votre prison, jusqu'à l'arrivée du jour décisif, afin de vous ôter tous les moyens d'échapper aux piéges qu'on vous dressoit. Mais tout cela n'est rien: rien que vous ne puissiez aisément pardonner. Vous pouvez bien souhaiter d'avoir soutenu toutes ces épreuves, quelqu'inévitable, quelque forcée qu'en eût été l'issue. Mais l'homme qui, au péril de sa vie, vous a délivrée de toutes ces mortifications, c'est lui qui est la seule personne à laquelle vous ne puissiez pardonner!

Quoi, vous en restez-là, Monsieur! allons, continuez donc en si beau chemin. Vous voyez que j'ai la patience de vous écouter.

Je le puis, Madame, & ce que j'ai souffert me fourniroit assez de matière: cependant j'avoue que mes peines ne mériteroient pas d'être citées; si elles devoient finir par obtenir la récompense que j'espérois!

Allons, Monsieur, vos souffrances, s'il vous plaît.

Recevoir l'affront de me voir interdire la maison de votre père, après qu'on avoit encouragé mes visites, & cela sans aucune

raiſon nouvelle qui pût juſtifier ce change-ment & cette interdiction ! forcé de me défendre dans une rencontre que je ſouhaitois d'éviter, la première que j'aie jamais ſouhaité d'éviter ; & cela parce que le miſérable avec qui j'avois affaire étoit votre frère.

Le miſérable, Monſieur ! & c'eſt mon frère ! nul homme vivant n'oſeroit me tenir ce langage, que l'homme qui eſt devant mes yeux.

Pardon, Mademoiſelle.... Mais combien n'eſt-il pas indigne d'être votre frère ! Un reſſentiment fondé ſur une vieille querelle de collége : où tous nos camarades ſavent qu'il fut l'aggreſſeur ; & qu'il vient réveiller aujourd'hui pour des vues ſordides & également injurieuſes pour vous & pour moi..... J'ai accordé la vie à un homme, qui ne cherchoit qu'à me l'ôter.

C'eſt là un trait de votre généroſité, Monſieur ; mais non pas de vos ſouffrances. Parlez un peu plus de ce que vous avez ſouffert, s'il vous plaît ! J'eſpère que vous ne vous repentez pas de n'avoir pas égorgé mon frère.

Ma vie privée eſpionnée par une odieuſe inquiſition ! mes mœurs & mes principes décriés, tandis que quelques-uns de mes

accusateurs ne sont pas eux-mêmes, il s'en faut, exempts de reproche !

C'est là une injurieuse récrimination, Monsieur.

Des espions gagés pour suivre mes démarches ! un d'eux payé pour corrompre la fidélité de mon domestique, & peut-être, qui sait ! pour m'empoisonner à la fin, si cet honnête garçon n'avoit pas....

Des faits, M. Lovelace, manqueriez-vous de faits dans l'énumération de vos souffrances ? Point de ces *peut-être*, de grâce.

Chaque jour nouvelles menaces, nouvelles bravades, mises dans toutes les bouches contre moi ! forcé de ramper caché sous divers déguisemens : de veiller à toutes les heures.....

Et *à toutes sortes de temps aussi*, je crois, Monsieur.... je me rappelle que c'est là un de vos griefs. A toutes sortes de tems, (*) Monsieur ! & de toutes ces peines ; vous seul, Monsieur, en avez été l'auteur & la cause, & non pas moi.

Comme un voleur, a-t-il continué, ou comme un vil espion : & pourtant je ne suis pas un homme indigne de leur alliance, quoique je puisse l'être, & que je le sois de leur admirable fille ; dont ils sont tous, sans

(*) Voyez Lettre VII de ce vol.

en excepter un ſeul, pour le moins auſſi indignes que moi. Voilà, Madame, ce que j'appelle des ſouffrances, & à juſte titre; ſi je dois finir par être ſacrifié à une imparfaite réconciliation — oui, imparfaite, je le dis: car pouvez-vous eſpérer de mener une vie qui ſoit ſeulement ſupportable, après ce qui s'eſt paſſé, ſous le même toît, avec un pareil frère & une pareille ſœur?

O Monſieur, Monſieur: quelles ſouffrances ont été les vôtres! & toutes pour l'amour de moi, j'en réponds! non, je ne pourrai jamais vous en récompenſer aſſez! ah! ne ſongez plus à moi, je vous en conjure. Comment pouvez-vous ne pas perdre patience avec moi? non, ſans doute, ce n'eſt point votre conduite qui a été la cauſe de vos peines: ce ne ſont point vos bravades répétées; votre réſolution déclarée plus d'une fois, que vous vouliez vous allier à une famille, dont néanmoins vous ne vouliez pas vous abaiſſer à ſolliciter l'alliance: ce n'eſt point, en un mot, cette conduite dont tout le monde vous blâmoit, & dont vous dédaigniez de vous juſtifier. — Si je ne vous avois pas cru traité d'une manière incivile, comme je vous l'ai répété, vous n'auriez jamais vu de mes lettres, ni de correſpondance avec vous. (*) C'eſt ce commerce

(*) Voyez Lettre VII de ce vol.

épiſtolaire qui vous a inſpiré une ſécurité préſomptueuſe & vous avez eu la généroſité de braver mes parens encore plus ouvertement qu'auparavant; & c'eſt ce qui m'a attiré, peut-être avec juſtice, la diſgrace de mon père; ſans laquelle le reſſentiment particulier de mon frère, & ſes vues intéreſſées, auroient manqué de fondement & d'appui, pour bâtir ſes ſyſtêmes, enſorte que c'eſt vous principalement que je dois remercier du traitement que j'ai eſſuyé depuis, & de tous les articles de votre vaine & ironique énumération, comme vous pouvez ne vous en prendre qu'à vous-même de toutes vos peines, de vos *incroyables* peines. Et ſi vous avez compté, Monſieur, vous en faire un mérite, daignez avoir la bonté, malgré toute la volubilité de votre éloquence, de renoncer à cette idée, & regardez-moi avec ma réputation perdue, comme la ſeule ſouffrante & la ſeule victime. Car en quoi.... je vous prie, écoutez-moi juſqu'au bout, Monſieur; voyant qu'il alloit m'interrompre. En quoi avez-vous ſouffert? que dans votre orgueil: votre réputation, n'a pu en pâtir. C'eſt un ſoin dont il étoit au-deſſous de vous de vous embarraſſer. Et ſi vous n'aviez pas été un homme d'un caractère ingouvernable, je n'aurois pas été pouſſée à l'extrémité que

je déplore à present à toutes les heures; comme il n'eſt point d'heure où je ne faſſe cette réflexion amère, que je ne devois jamais commencer, ou que je ne devois pas continuer une correſpondance avec un homme, qui ne jugeoit pas digne de ſon attention de juſtifier ſa réputation par conſidération pour moi, ou de ſe ſoumettre à la volonté de mon père pour l'intérêt de ſes propres vues, dans un point où le droit de choiſir appartient incontestablement à tous les pères.

Tout, ſur mon ame, tout ſe confond! les ténèbres ſont lumière, & la lumière ſe change en ténèbres! — tout ſera comme il vous plaira qu'il ſoit: ô ma bien-aimée, le charme de mon cœur (ſaiſiſſant ma main, & la portant, preſſée entre ſes deux mains, à ſes lèvres, dans un tranſport étrange) prenez, prenez mon ame toute entière: je m'abandonne à vous, pétriſſez-là à votre gré: je ſuis une cire dans vos mains. Donnez-moi votre empreinte, & imprimez-moi un ſceau qui me conſacre pour jamais à vous. Nous ſommes nés l'un pour l'autre: vous pour me rendre heureux, & pour ſauver mon ame: je ne ſuis qu'erreur & que crime. Je vois tout ce que le devoir m'ordonnoit de faire. Mais, penſez-vous, Mademoiſelle, que je puiſſe conſentir de

bon gré d'être facrifié à une réconciliation fatale pour moi, qui me coûtera fi cher, & une perte fi irréparable? Tout, hors ce malheur: je confens à tout: enfermez-moi dans le cercle de vos loix: prefcrivez-moi tout ce que vous voudrez; promettez en mon nom tout ce qu'il vous plaira promettre. – Mettez un lacet à mon cou; & conduifez-moi, fous la promeffe de mon pardon, après une pénitence auffi mortifiante, & une humiliation auffi fervile, devant votre père (pourvu feulement que votre frère foit abfent) & à fes pieds, j'implorerai fon confentement, & je fupporterai tout de fa part, à moins qu'il ne me repouffe avec mépris; tout, parce qu'il eft votre père. Mais renoncer à vous à de froides conditions: que l'enfer me confonde, a dit cet audacieux miférable, fi jamais j'en ai ni la volonté ni le pouvoir!

Telles furent fes propres expreffions, autant que je peux me les rappeler: car il étoit agité d'un tranfport fi étrange & fi impétueux, que j'en fus réellement effrayée. Je crus qu'il vouloit dévorer ma main: j'aurois voulu me voir à mille lieues de lui.

Je lui dis que je n'approuvois nullement fa violence: qu'il étoit d'un caractère trop emporté, pour me plaire: que j'avois vu,

par l'entretien que nous venions d'avoir ensemble, ce que je devois penser de ce respect si vanté pour mes injonctions, & que je prendrois mes mesures en conséquence, comme il ne tarderoit pas à le voir. Et d'un air où se peignoit une forte d'effroi, je le pressai sérieusement de se retirer, & de me laisser seule. Il obéit aussitôt, avec une extrême complaisance dans ses manières : mais le visage très-enflammé, & d'un air extrêmement mécontent.

En rassemblant sous mes yeux tout le passé, je vois clairement, que son intention, s'il peut l'empêcher, n'est rien moins que de me laisser la liberté de le refuser ; liberté néanmoins dont je m'étois toujours réservé le droit. Mais il me regarde comme un bien qui lui appartient, en vertu d'une espèce d'obligation bien étrange, c'est-à-dire, parce que je suis partie avec lui contre ma volonté.

D'un autre côté cependant, vous voyez qu'il ne fait qu'effleurer l'article du mariage ; & qu'il ne touche cette corde, que dans les momens où il a excité ou mes ressentimens ou mes craintes : ensorte qu'elles ne peuvent s'évanouir ainsi tout d'un coup : sûrement ce ne peut être un plan formé de sa part. — Et cependant ce fût ainsi qu'il parut se conduire avec ma sœur, lorsqu'il

(*) lorfqu'il provoqua fon refus, & qu'il accepta fi froidement fon congé — mais il n'oferoit pas — que peut-on affirmer d'un homme fi variable? — Me voilà de nouveau déroutée, & ne fachant quel jugement porter de lui. Je voudrois de tout mon cœur être affranchie de fon pouvoir.

Il a envoyé par trois fois demander à me voir; & les deux dernières, dans des termes plus preffans, qu'il n'ait jamais fait. Mais je lui ai fait dire, que je voulois finir auparavant ce que j'avois commencé.

Je ne puis dire à quoi je dois me décider fur le changement de demeure. Je voudrois de tout mon cœur refter ici, comme je le lui ai déclaré. L'hôteffe & fes deux filles ne demandent pas mieux; quoique cela ne leur convienne pas autrement, à ce que je préfume. Mais je vois qu'il ne me quittera pas, tant que je ferai ici; ainfi il faut que je cherche à me loger quelque autre part.

J'ai été long-temps dégoûtée de moi-même: & ce dégoût ne fait qu'augmenter de jour en jour. Mais que je ne perde pas votre eftime: fi elle m'eft enlevée, cette perte mettra le comble à l'infortune de votre amie,

CL. HARLOWE. (§)

(*) Voyez Lettre III, Tome I.

LETTRE XXXI.

Miſs CLARISSE HARLOWE à Miſs HOWE.

(¶) *Dimanche au ſoir*, 16 *Avril.*

JE puis vous écrire, quoiqu'il vous ſoit défendu de correſpondre avec moi : dites, ne le puis-je pas ? Ce n'eſt pas, je crois, une véritable correſpondance, quand les lettres ne ſont pas répondues.

Je ſuis dans un étrange embarras ſur ce que je dois penſer de cet homme. C'eſt un vrai protée. Je ne puis vous le peindre que ſous la forme qu'il prend, à l'inſtant même où je vous écris. Ne croyez pas, je vous en conjure, que ce ſoit moi qui change, ſi je contredis dans une lettre ce que je vous annonçois dans une autre ; ni même, ſi je me contredis dans la même lettre. Car c'eſt un parfait caméléon. Il eſt encore plus changeant. On prétend que cet inſecte ne peut prendre la couleur rouge ni la blanche : & il n'en eſt point que cet homme ne puiſſe ſe donner. Et quoique le noir paroiſſe ſa couleur naturelle, il ne s'en eſt pas moins donné des

peines infinies pour me persuader qu'il étoit toujours blanc comme la neige.

Mais vous jugerez de son caractère, à fur & à mesure des traits que je vous ferai passer. Seulement, si je vous semble quelquefois trop crédule, je vous demande en grâce de me redresser. Car vous êtes le témoin observateur, comme vous me l'avez dit dans une de vos lettres. (*) Plût au ciel que ce ne fût pas moi qui tinsse la partie! Car je crois, tout considéré, qu'elle est désespérée & perdue pour moi.

Avant que j'eusse pu finir la dernière lettre que je vous ai écrite, il a envoyé deux fois demander à être reçu. Je lui ai fait répondre, que je le verrois à mes heures; que je ne voulois être ni dérangée, ni commandée.

En songeant à la manière dont nous nous étions quittés, & à celle dont je différois de lui donner *audience:* car c'est le mot dont il qualifie nos entretiens, je m'attendois à le trouver d'assez mauvaise humeur, au moment où je le reçus; & vous pourrez juger par ce que j'ai écrit, que moi je n'étois pas trop contente. Cependant mon humeur s'évanouit bientôt,

(*) Voyez Lettre X, Tome I; & Lettre XVIII, Tome III.

lorſque je vis ſon entrée on ne peut pas plus humble, & qu'il m'eût dit le ſujet qui l'amenoit. J'ai reçu, Mademoiſelle, une lettre de Milady Betty Lawrance, & une autre de ma couſine Charlotte: mais je vous en parlerai tout à l'heure. Mon objet en ce moment eſt de vous faire mes humbles aveux ſur la dernière converſation que nous avons eue enſemble.

Je gardois le ſilence, fort curieuſe de voir où il en vouloit venir.

Je ſuis une bien malheureuſe créature, a-t-il repris: malheureuſe par l'étrange vivacité de mon caractère que je ne peux venir à bout de vaincre: elle m'attire toujours des humiliations que je mérite bien: mais il eſt encore plus louable de faire l'aveu de mes écarts, que de perſiſter à les ſoutenir, lorſque je ſuis convaincu de mes torts.

Je continuois de garder le ſilence.

J'ai réfléchi à la propoſition que vous m'avez faite, Mademoiſelle, d'acquieſcer à tout ce que vous jugeriez à propos d'accorder & de promettre, pour parvenir à vous réconcilier avec vos parens.

Fort bien, Monſieur:

Et je trouve que tout eſt juſtice & raiſon de votre côté, tandis que du mien, tout eſt impatience & légéreté.

Je fixois ſur lui, comme vous pouvez croire, des regards pleins d'étonnement. — Et d'où vient, Monſieur, ce changement ſi ſubit?

Je ſuis ſi pleinement convaincu que vous ne pouvez manquer d'avoir le droit & la raiſon pour vous dans tout ce que vous jugez convenable d'exiger, que déſormais je me défierai de moi-même; & s'il m'eſt poſſible, dans les occaſions où je ne ſerois pas de votre avis, je prendrai une heure pour me recueillir, avant de me livrer à cette violente impatience, que la contradiction, faute d'y avoir été accoutumé, ne manque jamais de me donner.

Tout cela eſt à merveille, Monſieur: mais à quoi tend ce préambule?

Le voici, Mademoiſelle. Quand je ſuis venu à conſidérer ce que vous aviez propoſé par rapport aux conditions de la réconciliation entre vos parens & vous, & à me rappeler, que vous vous étiez toujours réſervé le droit de m'accepter ou de me rejeter, ſelon que je mériterois l'un ou l'autre par ma conduite; j'ai reconnu clairement que c'étoit plutôt de votre part une condeſcendance, qui vous faiſoit me demander mon conſentement à ces conditions, qu'une loi nouvelle qui me fût impoſée. Et maintenant, Mademoiſelle, je

vous demande pardon de mon emportement. Je suis tout prêt à consentir à tout ce que vous trouverez nécessaire pour vous réconcilier avec votre famille, & à tout ce qui vous mettra à portée de m'honorer de l'accomplissement de votre promesse conditionnelle en ma faveur: & si j'ai le malheur de vous perdre, quelque insupportable que soit pour moi cette pensée, cependant, comme ce ne sera jamais que ma propre faute, c'est à moi seul que je devrai m'en prendre.

Qu'en pensez-vous, ma chère Miss Howe? Croyez-vous qu'il puisse avoir quelque vue cachée? Pour moi, je n'en puis deviner aucune; & j'ai cru que le plus à propos étoit, en le voyant s'expliquer si ouvertement de ne marquer aucun doute de la franchise de son aveu, & de l'accepter comme sincère.

Il m'a lu ensuite une partie de la lettre de Milady Betty, en passant le commencement, qui étoit, dit-il, un peu trop sévère contre lui, pour m'être communiqué; & je crois, à en juger par le style, que le reste de la lettre étoit sur un ton de réprimande & de leçon.

Il est bien clair, lui ai-je dit, qu'il avoit bien des reproches à se faire, puisqu'aucun de ses parens ne pouvoit lui écrire,

ſans y mêler leur cenſure pour quelque mauvaiſe action de ſa part.

Et il eſt auſſi clair, m'a-t-il répondu, ma très-chère demoiſelle, que vous, qui n'avez aucune connoiſſance de ces fautes, que par ſoupçon, vous êtes également prête à me condamner. La charité ne vous portera-t-elle pas à concluré, que leurs accuſations ne ſont pas mieux fondées ? Et que mon plus grand tort eſt d'avoir trop négligé le ſoin de ma réputation, & d'avoir mis trop d'inſouciance à me juſtifier, lorſqu'elle étoit calomniée ? Et c'eſt la vérité, je vous l'aſſure. (§)

Milady Lawvrance, dans ſa lettre, s'exprime par rapport à moi, de la manière la plus obligeante. " Elle l'exhorte à tenir „ une conduite qui puiſſe m'engager à le „ rendre bientôt heureux. Elle me fait ſes „ complimens, avec une vive impatience, „ dit-elle, d'embraſſer en qualité de nièce, „ une perſonne ſi vantée ; c'eſt ſa trop flat- „ teuſe expreſſion. Elle ſe croira honorée „ de m'obliger ; elle eſpère que je voudrai „ bien ne pas différer trop long-temps la „ cérémonie, parce que cette heureuſe „ concluſion ſera pour elle, pour Milord „ M.... & pour Milady Sadleir, un sûr „ garant du mérite & des bonnes diſpoſi- „ tions de leur neveu.

quoique j'eusse pu m'y attendre après ce qu'il m'avoit dit.

Il m'a fait lire ensuite une partie de la seconde lettre, où Miss Montaigu le félicite " de l'honneur d'avoir obtenu la *con-„ fiance d'une si admirable personne.* „ Tels sont ses termes. *Ma confiance*, chère Miss Howe! Personne au monde, comme vous le dites bien, n'en prendra une autre opinion, quand je publierois la vérité, vous voyez que Miss Montaigu, & toute sa famille, sans doute, juge du moins ma démarche fort extraordinaire. " Elle sou-„ haite aussi que la cérémonie soit bientôt „ célébrée, & qu'elle puisse saluer bien-„ tôt sa nouvelle cousine chez M. Hall. „ Et c'est le vœu, dit-elle, de Milord „ M....., de ses tantes, de sa sœur, & de „ tous ceux qui veulent du bien à leur „ famille. Après cet heureux jour, elle se „ propose de se rendre auprès de moi, „ pour grossir, dit-elle, mon cortège chez „ M. Hall, si Milord continue d'être aussi „ mal de sa goutte qu'il l'est à présent; „ mais que Milord m'y conduira lui-même, „ s'il est un peu mieux. Ensuite il nous „ cédera un de ses trois châteaux, où „ nous serons libres de nous établir, si „ nous n'avons pas d'autres vues. „

Cette jeune Lady ne dit rien pour s'ex-

cuser de ne s'être pas trouvée sur ma route, ou à St. Albans, comme il me l'avoit fait espérer. Cependant, elle parle d'une indisposition qu'elle a eue. Il m'avoit dit aussi que Milord M... étoit attaqué de la goutte ; ce qui se trouve confirmé par la lettre de sa cousine. Mais pourquoi cet étrange homme ne m'a-t-il pas fait voir ces deux lettres hier au soir ? a-t-il donc craint de me faire trop de plaisir ? (*)

LETTRE XXXII.

Miss CLARISSE HARLOWE à Miss HOWE.

VOUS pouvez croire, ma chère, que ces deux lettres ont servi à faire sa paix avec moi. Il a vu ma satisfaction sur mon visage, & il s'en est applaudi. Mais je ne cesse pas d'être surprise qu'il ne m'ait pas fait cette confidence dès hier au soir (†).

Il m'a pressée de me rendre directement chez Milady Lawrance, sur la foi des sen-

(*) Ici finit le second volume de l'édition angloise.

(†) Le lecteur verra la raison qu'en donne Miss Howe, à la Lettre XXXV.

timens que cette dame exprime dans sa lettre. Mais quand je n'aurois plus aucune espérance de réconciliation avec mes parens, tentative que mon devoir m'oblige de faire, quand même il n'y auroit aucune apparence de succès, comment suivre ce conseil, lui ai-je dit, lorsque je n'ai reçu d'elle aucune invitation particulière ?

Il croit pouvoir assurer que le silence de sa tante vient du doute que son invitation fût acceptée; sans quoi, elle me la feroit avec le plus grand empressement du monde.

Ce doute même, lui ai-je répondu, suffisoit pour m'arrêter. Sa tante, qui connoît si bien les loix de la véritable décence, m'apprenoit, par ce doute, qu'il y auroit de l'indiscrétion de ma part à accepter son invitation, & beaucoup plus à ne pas l'attendre. D'ailleurs, Monsieur, grâces à vos arrangemens, je n'ai pas un seul habit avec lequel je puisse me présenter nulle part.

Oh! m'a-t-il dit, j'étois assez bien pour paroître à la cour même, si l'on en exceptoit les pierreries & la grande parure, & j'y porterois la plus aimable figure (il devoit dire, la plus extraordinaire.) L'élégance de mon habillement l'étonnoit. Il ne comprenoit pas par quel art je paroissois avec

autant d'avantage, que si j'avois changé de parure tous les jours; & puis, ses cousines Montaigu me fourniroient tout ce qui me manque à présent: il alloit en écrire à Miss Charlotte, si je lui en accordois la permission.

Me prenez-vous, lui ai-je dit, pour le geai de la fable? Voudriez-vous que j'empruntasse des habits, pour rendre visite à ceux qui me les auroient prêtés? assurément, M. Lovelace, vous me croyez beaucoup de bassesse, ou bien de l'assurance.

Aimois-je mieux me rendre à Londres, pour quelques jours seulement, & pour y acheter des étoffes?

Peut-être, si ce n'étoit pas à vos dépens, lui ai-je répondu d'un ton de colère.

Vous concevez, ma chère, que mon ressentiment des artifices qui m'ont forcée à la fuite, ne lui paroîtroit pas sérieux, si je ne lui marquois pas, dans l'occasion, un chagrin réel de l'état auquel il m'a réduite. Entre des coupables, il est difficile d'éviter les récriminations.

Il souhaitoit pouvoir seulement pénétrer mes désirs. Cette connoissance serviroit à diriger toutes ses propositions. Il feroit ses délices d'exécuter toutes mes volontés.

Le plus ardent de mes désirs, Monsieur, est

est de vous voir me quitter sur le champ. Faut-il vous le répéter sans cesse ?

Dans tout autre lieu que celui où j'étois, il juroit de m'obéir, si j'insistois sur ce point. Mais le parti qui lui sembloit infiniment préférable, à l'exception d'un seul, auquel il n'osoit toucher qu'en passant, étoit de faire valoir mes droits ; parce qu'étant libre alors de recevoir ou de refuser ses visites, comme je le jugerois à propos, & le réduisant au simple commerce de lettres, je ferois connoître à tout le monde, que dans ce que j'avois fait, je n'avois pensé qu'à me rendre justice à moi-même.

Combien de fois encore faudra-t-il vous répéter, Monsieur, que je ne veux point de procès avec mon père ? Croyez-vous que ma triste situation puisse changer quelque chose à mes principes, du moins tant que j'aurai le pouvoir de les observer & de suivre mon devoir ? Comment pourrois-je obtenir la possession de ma terre, sans employer les formalités de la justice, & sans l'assistance de mes curateurs ? L'un des deux sera contre moi. L'autre est absent. Quand je serois disposée à prendre quelques mesures de ce genre, il faudroit du temps pour en voir l'issue ; & ce qui m'est nécessaire à présent, c'est l'indépendance, c'est votre départ immédiat.

Il m'a protefté, avec ferment, que par diverfes raifons qu'il m'avoit repréfentées, il ne croyoit pas qu'il y eût de sûreté à me laiffer feule. Il me prioit de fonger à quelque lieu que je puiffe agréer. Mais il prenoit la liberté de me dire, qu'il fe flattoit de n'avoir pas mérité, par fa conduite, cette ardeur que je montrois à le voir éloigné; d'autant plus qu'affurément j'apportois affez de foin à lui fermer éternellement ma porte; quoiqu'il pût m'affurer, qu'il ne m'avoit jamais quittée fans fe fentir meilleur, & fans une ferme réfolution de fe confirmer dans ces fentimens par mon exemple.

Des foins à vous fermer éternellement ma porte! ai-je répété. J'efpère, Monfieur, que vous ne vous croyez pas en droit de vous plaindre, fi je prétends qu'on ne me trouble pas dans ma retraite. J'efpère que toute novice que vous m'avez trouvée dans un point capital, vous ne me croyez pas affez foible pour être avide des occafions d'entendre vos beaux difcours, furtout lorfqu'il n'y a point de nouvel incident qui m'oblige de recevoir vos trop fréquentes vifites; j'efpère que vous ne croyez pas non plus qu'il foit néceffaire de m'interrompre à tous momens, comme fi j'avois befoin de vos proteftations con-

tinuelles, pour me fier à votre honneur. Il a paru un peu déconcerté.

Vous n'ignorez pas, M. Lovelace, ai-je continué, pourquoi je presse si sérieusement votre absence. C'est pour faire connoître au public que je suis indépendante de vous, & dans l'espérance que cette opinion me fera trouver moins de difficulté à entamer un traité de réconciliation avec mes parens. J'ajouterai, pour vous rendre moins difficile sur les conditions de cette réconciliation désirée, qu'ayant le bonheur d'être si bien dans l'esprit de vos proches, je consens volontiers à vous instruire, de temps à autre, par lettres, de chaque pas que je ferai, & de toutes les ouvertures que je puis recevoir; sans aucune intention néanmoins de me lier par cette complaisance, dans mes démarches & dans mes résolutions. Ma famille sait que le testament de mon grand-père m'autorise à disposer de ma terre & de ses autres libéralités envers moi, d'une manière qui peut leur être désagréable, quoique je n'en aie pas la disposition absolue pour l'aliéner de la famille. Cette considération pourra m'attirer quelques égards de leur part, lorsque la chaleur de leur ressentiment sera refroidie, & qu'ils ne douteront plus de mon indépendance.

Adorable raiſonnement! Il pouvoit me proteſter que l'aſſurance que je lui avois déjà donnée, combloi ttous ſes déſirs. C'étoit même plus qu'il ne pouvoit demander. Quelle félicité d'avoir une femme pleine d'honneur & de générosité ſur laquelle on pouvoit entièrement ſe repoſer! & ſi le ciel, à ſon entrée dans le monde, lui eût fait trouver une de ce caractère, il n'auroit pu manquer d'être un homme parfaitement vertueux. Mais il eſpéroit que le paſſé même tourneroit à ſon avantage, parce que, dans cette ſuppoſition, ſes parens l'ayant toujours preſſé de ſe marier avant qu'il eût l'honneur de me connoître, il auroit manqué le bonheur qu'il avoit devant les yeux; & comme il n'avoit pas été auſſi méchant que ſes ennemis ſe plaiſoient à le publier, il ſe flattoit que le mérite du repentir vaudroit preſque celui de l'innocence.

(¶) Beau principe, belle eſpérance de libertin; & qui n'eſt, je le crains, que trop encouragée, ma chère, par la plupart des femmes.

Cela donna lieu à une ou deux queſtions plus ſérieuſes; vous jugerez par-là combien un libertin eſt étranger à toute pratique de pénitence & de piété.

Je lui demandai s'il ſavoit que ce qu'il

avoit dit faisoit allusion à une sentence qui se trouvoit dans le plus parfait des livres : *Qu'il y avoit plus de joie dans le ciel..*

Il me coupa la parole, & acheva : *Pour un pécheur qui fait pénitence, que pour quatre-vingt-dix neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence* (*).

Oui, Mademoiselle, ajouta-t-il, j'y ai songé aussitôt dans le moment; mais pas auparavant. J'ai lu l'histoire de l'enfant prodigue, je puis vous l'assurer: & quelque jour lorsque je serai fixé, comme j'espère l'être, je composerai un drame sur ce sujet; son histoire m'est quelquefois revenue dans la tête; & vous ne serez que trop prompte, peut-être, à me trouver assez propre pour traiter ce sujet.

Il y a si peu de temps que vous vous êtes mépris sur un mot, dont vous devez être parfaitement instruit, avant de pouvoir vous flatter de posséder à fond un pareil sujet, que je suis vraiment étonnée qu'avec tant d'ignorance là-dessus, vous puissiez avoir la moindre connoissance de l'écriture. (†)

(*) St. Luc, XV. 7. La parabole roule sur 99 brébis & non sur l'enfant prodigue, comme le croit, par erreur, M. Lovelace.

(†) Voyez Lettre XXIV de ce volume sur le mot *Grâce*.

Oh, Mademoiſelle, j'ai lu la bible, comme un beau morceau de l'hiſtoire ancienne: mais ſur mon ſalut éternel, je me ſentois, il y a quelques années ſi troublé, ſi mécontent de moi-même, quand il m'arrivoit d'en rencontrer quelques paſſages, que j'étois forcé de recourir à la muſique, ou de me jeter dans la ſociété, pour me diſtraire.

Que vous êtes à plaindre, m'écriai-je, en levant les yeux & les mains vers le ciel.....

Vos menaces foudroyantes fondent ſi bruſquement ſur moi, avec ſi peu de ménagement & de cérémonie, pourrois-je dire, ſans même être adoucies par la formule, *permettez, mes très-chers frères*, qu'emploie le plus groſſier prédicant de Londres, qu'elles vous renverſent un homme de cheval, & le cheval auſſi, comme fut autrefois renverſé St. Paul. Voilà encore une alluſion tirée de l'écriture, Mademoiſelle: en un mot, c'eſt un éclair de lumière, trop éblouiſſant pour mes foibles yeux, comme le fût celui qui le foudroya.

Eh! quoi, Monſieur; faudra-t-il donc employer les complimens & le cérémonial pour vous parler pénitence & vous exhorter à votre ſalut? Mais, dites-moi, M.

Lovelace, avez-vous quelque idée dans l'esprit, quand vous jurez aussi souvent qu'il vous arrive de le faire, *par votre ame*; ou que vous confirmez une protestation par serment, *comme j'espère être sauvé*?

O ma chère ame! en se levant de son siége, changeons de sujet.

Pourquoi donc, Monsieur? je ne fais donc pas assez de cérémonies avec vous?

Très-chère Clarisse! Grâce pour le moment. Je ne fais que commencer mon noviciat. Il faut poser vos fondemens pierre par pierre. Vous nuirez vous-même au progrès de la bonne œuvre que vous voulez opérer, si vous m'accablez tout d'un coup sous la masse d'une charge trop pesante.

Que le ciel ait pitié de lui, dis-je en moi-même! quel étrange caractère est un libertin! Et moi, quelle imprudente je suis, moi qui ai hasardé ce que j'ai hasardé avec un pareil homme! — quelle tâche devant moi, si je conserve l'espérance de convertir ce sauvage? oui, un homme pire qu'un sauvage: car un homme qui fait le mal, les yeux ouverts & contre la conviction de sa conscience, est mille fois plus désespéré par les lumières même qu'il a, mille fois plus difficile à convertir qu'un homme qui n'a jamais eu ni connoissances ni lumières.

Je me ſentois à la fois pleine de dégoût & de pitié pour lui: & n'ayant encore poſé que quelques pierres de l'édifice, pour ſuivre ſa métaphore, & encore aſſez mal cimentées, je me ſentis auſſi diſpoſée que l'étourdi, à paſſer à un autre ſujet, comme il m'en avoit priée à un autre ſujet qui me touchoit encore de plus près dans l'incertitude de ma poſition. (§)

Je lui ai dit que je comptois donc ſur ſon conſentement, pour ce qu'il paroiſſoit approuver, & que je me croyois sûre de ſon départ. Enſuite je lui ai demandé ce qu'il penſoit réellement de ma ſituation, & quel conſeil il me donneroit dans le calme de ſon eſprit. Il devoit juger, lui ai-je dit, que je n'étois pas peu embarraſſée; Londres étoit un lieu tout-à-fait étranger pour moi. J'étois ſans guide, ſans protection actuellement. Lui-même, il devoit me permettre de lui dire, qu'il lui manquoit bien des choſes, ſinon pour la connoiſſance, du moins pour la pratique de quantité de bienſéances, qui devoient toujours ſe rencontrer dans un homme de naiſſance & d'éducation.

Il ſe regarde, à ce que je vois, comme un homme d'une politeſſe achevée; & ſon amour-propre eſt bleſſé qu'on en puiſſe juger autrement. — J'en ſuis bien fâché,

Mademoiſelle, m'a-t-il répondu, en preſſant ſes lèvres. Un homme d'éducation, un homme poli, ſouffrez que je le diſe, (& ſon viſage a pris plus de couleur) eſt pour vous le cygne noir; & bien plus rare que pour toutes les femmes que j'ai connues juſqu'aujourd'hui.

C'eſt un malheur pour vous, M. Lovelace, auſſi bien que pour moi à préſent. Je ſuis perſuadée qu'avec du diſcernement, il n'y a point de femme qui, vous connoiſſant comme je fais à préſent (je voulois mortifier un orgueil qui, j'en ſuis sûre, le mérite), ne juge comme moi, que votre politeſſe n'eſt ni régulière, ni conſtante. Elle n'a point l'air d'une habitude. Elle s'exerce par accès & par faillies, elle ne coule pas de vous naturellement & de ſource: vous avez beſoin d'y être ſouvent rappelé.

Ciel! ciel! que je ſuis à plaindre! — Il ne s'eſt défendu qu'avec cet air léger de pitié pour lui-même, mêlé de reſſentiment.

J'ai continué : en vérité, Monſieur, vous n'êtes point un homme auſſi accompli, qu'on devoit l'attendre de vos talens & des facilités que vous avez eues pour les cultiver. Vous n'êtes en effet qu'un novice ſur mille choſes qu'un homme bien né doit ſavoir.

LETTRE XXXIII.

Miſs Clarisse Harlowe à Miſs Howe.

Continuation du même récit.

Comme c'étoit lui-même qui avoit amené ce ſujet dans notre converſation, & que j'étois choquée de la légéreté avec laquelle il le traitoit, j'allois continuer de lui dire encore plus franchement ma penſée; mais il m'a interrompue.

Chère, chère Clariſſe, épargnez-moi. Mon regret eſt extrême d'avoir vécu inutilement, & perdu mes jours juſqu'à préſent. Mais convenez que vous ne vous feriez pas écartée d'un ſujet plus agréable & bien plus conforme, j'oſe le dire, à notre ſituation, ſi vous n'aviez pris un plaiſir trop cruel à mortifier un homme, qui méritoit d'autant moins d'être humilié, qu'il a paru juſqu'ici devant vous, avec trop de défiance de ſon propre mérite, pour avoir oſé vous ouvrir librement ſon ame. Ayez la bonté de revenir au ſujet où nous étions, & dans un autre temps, j'embraſſerai volontiers ma correction, de la ſeule bouche

du monde, de qui je puiſſe la recevoir avec joie.

Vous parlez ſouvent de réforme, M. Lovelace, & c'eſt faire l'aveu de vos erreurs: mais je vois que vous recevez fort mal des reproches auxquels vous craignez peut-être aſſez peu de donner occaſion. Je ſuis bien éloignée de prendre plaiſir à vous trouver des défauts. Dans la ſituation où je ſuis, il feroit à ſouhaiter pour vous & pour moi, que je n'euſſe à faire que votre éloge. Mais des défauts d'une nature à affecter l'ame la moins délicate, ſont trop graves, pour que je les paſſe ſous ſilence, lorſque je ſouhaite qu'on me croie ſérieuſement attachée à mes propres devoirs.

J'admire votre délicateſſe, Mademoiſelle, encore en m'interrompant. (¶) Quoique j'en ſouffre, je ne voudrois pas que vous en euſſiez moins; non, en vérité, je ne le déſire pas, plus j'y réfléchis. (§) C'eſt une délicateſſe d'ange, qui vous élève au-deſſus de mon ſexe, & même au-deſſus du vôtre, comme elle vous eſt naturelle, elle ne vous paroît pas extraordinaire. Mais la terre n'offre rien qui en approche, m'a dit le flatteur. — Dans quelle compagnie a-t-il vécu?

Mais reprenons notre premier ſujet; vous m'avez fait la grâce de me demander

mon conseil, je ne désire que de vous rendre votre tranquillité, de vous voir fixée à votre gré, votre fidelle Hannah près de vous, votre réconciliation heureusement commencée & en bon train. Je vais prendre la liberté de vous proposer différentes ouvertures, dans l'espérance qu'il s'en trouvera quelqu'une de votre goût.

J'irai trouver Mde. Howe, ou Miss Howe, ou tout autre qu'il vous plaira de nommer, & je m'efforçerai de les engager à vous recevoir dans leur maison. (*)

Auriez-vous plus de penchant à vous rendre à Florence, auprès de M. Morden, votre cousin & votre curateur? Je vous offre des occasions pour ce voyage; soit par mer jusqu'à Livourne, soit par terre, en traversant la France. Peut-être engagerai-je quelque Dame de ma famille à vous accompagner. Miss Charlotte, ou Miss Patty, saisiront volontiers l'occasion de

(*) Le lecteur se souvient sans doute que M. Lovelace a pris soin d'enlever à Clarisse la protection de Mde. Howe. Voyez Lettre, XXXI. Tome I. On peut voir dans sa lettre ci-après n°. 45, le récit qu'il répète de ses artifices, & la joie triomphante qu'il ressent de tromper deux filles aussi vigilantes que Clarisse & Miss Howe.

voir

voir la France & l'Italie. Pour moi, je ne vous ſervirai que d'eſcorte; déguiſé, ſi vous le ſouhaitez; couvert même de votre livrée, afin que votre délicateſſe ne ſoit pas bleſſée de me voir à votre ſuite.

Je lui ai dit que ces projets demandoient un peu de réflexion; mais qu'ayant écrit à ma ſœur & à ma tante Hervey, j'eſpérois en recevoir, au moins de ma tante, quelque réponſe, qui pourroit ſervir à me déterminer; qu'en attendant, s'il vouloit ſe retirer, j'examinerois particulièrement la propoſition qui regardoit M. Morden; & ſi je la goûtois aſſez pour la communiquer à Miſs Howe, & lui en demander ſon avis, il ſeroit informé de mes réſolutions dans l'eſpace d'une heure.

Il eſt ſorti reſpectueuſement. Etant revenu une heure après, je lui ai dit qu'il me paroiſſoit inutile de vous conſulter; que le retour de M. Morden ne pouvoit être éloigné; que dans la ſuppoſition même de mon départ pour l'Italie, je ne ſouffrirois point qu'il m'accompagnât ſous aucune forme; qu'il y avoit peu d'apparence que l'une ou l'autre de ces deux couſines fût diſpoſée à m'honorer de ſa compagnie; & que d'ailleurs, ce ſeroit la même choſe, aux yeux du monde, que s'il m'accompagnoit lui-même.

Cette réponse nous a conduits à une autre conversation, qui fera le sujet de ma première Lettre.

LETTRE XXXIV.

Miss CLARISSE HARLOWE à Miss HOWE.

M. Lovelace m'a dit, que dans l'incertitude si j'accepterois sa proposition sur le voyage d'Italie, il s'étoit forcé d'imaginer quelqu'autre expédient, qui fût capable de me plaire, & de me convaincre du moins qu'il préféroit ma satisfaction à la sienne. Alors il s'est offert à partir lui-même, pour chercher Hannah, & me l'amener immédiatement. Comme j'ai refusé les deux jeunes Sorlings, il souhaiteroit ardemment, dit-il, de voir près de moi une servante, à laquelle je pusse accorder ma confiance. Je lui ai répondu que vous auriez la bonté de faire chercher Hannah, & de me l'envoyer aussitôt qu'il seroit possible.

Il pouvoit arriver, m'a-t-il dit, qu'elle fût arrêtée par quelque obstacle. Seroit-il si mal de se rendre chez Miss Howe, pour la prier dans l'intervalle, de me prêter sa femme de chambre? je lui ai fait enten-

dre, que le mécontentement de votre mère, depuis la démarche que j'ai hasardée & qu'elle croit volontaire, m'a privée de tous les secours visibles que je pouvois attendre de votre amitié.

Il a paru surpris que Mde. Howe, qui parloit de moi avec tant d'admiration, & sur laquelle on supposoit tant d'influence à sa fille, & une influence si méritée, pût conserver tant de mécontentement contre moi. Je souhaitois fort que le même homme, qui s'étoit donné tant de peines pour enflammer les passions de mon père & de mes oncles, ne se trouvât pas encore au fond de cet odieux mystère.

Je craignois en effet, lui ai-je dit, que ce ne fût l'ouvrage de mon frère. Autrement mon oncle Antonin, j'ose le dire, ne se feroit pas tant agité, pour prévenir Mde. Howe contre moi, comme j'apprenois qu'il l'avoit fait.

Puisque mon dessein n'étoit pas de rendre visite à ses tantes, il m'a demandé si je voulois recevoir celle de sa cousine Charlotte Montaigu, & prendre une servante de sa main.

Cette proposition, lui ai-je dit, n'étoit point à rejeter. Mais j'étois bien aise auparavant de voir si mes parens m'enverroient mes habits, pour n'avoir pas, aux yeux

des siens, l'air d'une étourdie & d'une fugitive.

Si je le jugeois à propos, il feroit un second voyage à Windsor, où ses recherches seroient encore plus exactes parmi les chanoines, & dans les plus honnêtes maisons de la ville. Je lui ai demandé si ses objections contre la publicité de ce lieu n'avoient pas toujours la même force?

Je me souviens, ma chère, que dans une de vos lettres, vous m'avez vanté Londres comme la plus sûre de toutes les retraites. (*) Je lui ai dit que ses prétextes pour ne me pas laisser seule ici, me faisoient assez connoître que ce n'étoit pas son dessein; que d'après la parole qu'il m'avoit donnée de s'éloigner & de me laisser à ma liberté, lorsque je serai dans un autre lieu; sans compter que sa présence rend ici mon logement fort incommode; je n'aurois pas d'éloignement pour le séjour de Londres, si j'avois quelque connoissance dans cette grande ville. Comme il m'a proposé plusieurs fois Londres, je m'attendois qu'il embrasseroit avidement cette nouvelle ouverture. Mais je ne l'ai pas vu empressé à la saisir. Cependant ses yeux m'ont paru l'approuver. — Nous sommes

(*) Voyez Lettre XVIII, Tome III.

tous deux grands obſervateurs des yeux l'un de l'autre. En vérité, il ſemble que nous nous redoutions tous deux.

Il m'a fait enſuite une propoſition fort agréable; celle d'inviter Mde. Norton à ſe rendre auprès de moi. Mes yeux, m'a-t-il dit auſſitôt, lui apprenoient enfin qu'il avoit trouvé l'heureux expédient qui pouvoit répondre à nos déſirs communs. Pourquoi, a-t-il dit, n'y ai-je pas penſé plutôt? & ſaiſiſſant ma main, écrirai-je, Mademoiſelle? ferai-je partir quelqu'un? Irai-je, moi-même, vous chercher cette excellente femme?

Après un peu de réflexion, je lui ai dit qu'il ne pouvoit en effet rien me propoſer de plus agréable; mais que j'appréhendois de jeter ma bonne Norton dans des difficultés qu'elle auroit peine à vaincre; que cette femme ſi prudente, auroit l'air de ſe déclarer pour une fille fugitive, contre l'autorité de ſes parens; & que le parti qu'elle prendroit de me ſuivre lui feroit perdre la protection & le ſecours de ma mère, ſans qu'il fût en mon pouvoir de l'en dédommager.

Ah! chère Clariſſe, s'eſt-il écrié aſſez généreuſement, que cet obſtacle ne vous arrête point! Je ferai pour cette bonne femme, tout ce que vous ſouhaiteriez de

faire pour vous-même: souffrez que je l'aille chercher.

Plus froidement peut-être que sa générosité ne le méritoit, je lui ai répondu qu'il étoit impossible que je ne reçusse pas bientôt quelques nouvelles de mes parens; que dans l'intervalle, je ne voulois perdre personne dans leur esprit, surtout Mde. Norton, dont la médiation & le crédit pouvoient m'être utiles auprès de ma mère, si elle restoit dans un état de neutralité; que d'ailleurs cette vertueuse femme, qui avoit le cœur au-dessus de sa fortune, manqueroit plutôt du nécessaire, que d'accepter indiscrètement les libéralités d'autrui.

Indiscrètement! a-t-il répliqué. Le mérite n'a-t-il pas droit à tous bienfaits qu'il peut recevoir? Mde. Norton est une si honnête femme, que je me croirai redevable moi-même à sa bonté, si elle m'accorde la satisfaction de l'obliger; quand elle ne l'augmenteroit pas infiniment par l'occasion qu'elle me donnera de contribuer à la vôtre.

Comment un homme qui pense si bien, peut-il s'être laissé dépraver assez par de mauvaises habitudes, pour avoir avili ses talens par ses actions? N'y a-t-il donc, me suis-je dit alors, aucun moyen de compter sur l'espérance dont il m'avoit

fait tout récemment luire un premier rayon, que le bon exemple, qu'il m'appartient de lui donner pour notre intérêt commun, puiſſe opérer un changement dans lequel nous trouverions tous deux notre avantage ?

Permettez, Monſieur, ai-je repris, que j'admire le ſingulier mélange qui règne dans vos ſentimens. Il doit vous en avoir coûté bien des peines pour étouffer tant de bons mouvemens, tant d'excellentes réflexions, lorſqu'elles ſe ſont élevées dans votre eſprit; ou la légéreté doit avoir merveilleuſement prévalu dans votre caractère. — Mais pour revenir à notre ſujet, je ne vois aucune réſolution à prendre, avant que d'avoir reçu des nouvelles de mes parens.

Hé bien, Mademoiſelle, tout ce que je puis dire, c'eſt que je ſouhaiterois trouver, s'il m'étoit poſſible, quelque expédient qui vous fût agréable; mais puiſque je n'ai pas le bonheur de réuſſir, aurez-vous la bonté de me dire quelles ſont vos intentions? Il n'y a rien que je ne vous promette d'exécuter, excepté de vous laiſſer ici, dans un ſi grand éloignement du lieu de ma retraite, au haſard des événemens; & dans un canton, où, faute d'avoir gardé d'abord aſſez de précautions,

mes bavards de valets m'ont divulgué. Cette canaille, a-t-il ajouté, a une vanité qui ne peut se taire, lorsqu'ils servent un homme de quelque nom. Ils vantent la généalogie de leur maître, comme s'ils étoient de sa famille : & tout ce qu'ils savent de lui ou de ses affaires n'est jamais un secret entr'eux, quand il devroit lui en coûter la tête.

Si tel est leur caractère, ai-je pensé, les personnes de naissance devroient prendre plus de soin de leur donner des sujets de se vanter de leurs maîtres avec justice.

Je vous avoue, lui ai-je dit, que je ne sais ce que je dois faire, ni de quel côté je dois aller. Sérieusement, M. Lovelace, me conseilleriez-vous d'aller à Londres?

Je la regardois avec attention; mais je n'ai pu rien démêler dans ses yeux.

D'abord, Mademoiselle, m'a-t-il répondu, j'étois pour le séjour de Londres, parce que j'appréhendois beaucoup plus les poursuites. A présent que votre famille paroît un peu réfroidie, je suis plus indifférent pour le lieu qu'il vous plaira de choisir. Si je vous y vois paisible & contente, je n'ai rien à désirer.

Il est certain que cette indifférence que je lui vois pour Londres, me fait pencher de ce côté-là. Je lui ai demandé, dans la

feule vue d'entendre ce qu'il diroit, s'il connoiffoit quelque quartier dans cette ville, où il pût me recommander plus particulièrement. Non, m'a-t-il dit; il n'en connoiffoit point qui lui parût convenable, ou qu'il jugeât de mon goût. A la vérité, fon ami Belford avoit un très-bel appartement près de la place Soho (*), chez une dame de vertu & d'honneur, qui étoit de fes parentes. Comme M. Belford paffoit une partie de fon temps à la campagne, il pouvoit l'emprunter, pour me donner la facilité de me pourvoir plus à mon gré.

J'étois bien réfolue de refufer ce logement, & tout autre qu'il eût pu nommer. Cependant, je veux voir, ai-je penfé, s'il a réellement l'intention de me le propofer. Si je romps ici cet entretien, & que demain il reprenne cette propofition avec un peu d'empreffement, je craindrai qu'il n'ait pas toute l'indifférence qu'il affecte pour mon voyage de Londres, & qu'il n'ait déjà quelque logement en vue pour moi. Et dès lors je ferai décidée à n'y pas mettre le pied.

Cependant, après tant de généreufes ouvertures, je crois réellement qu'il y

(*) Place de Londres.

auroit un peu de cruauté à me conduire avec lui comme si je le croyois capable de la plus noire & de la plus ingrate bassesse, mais son caractère, ses principes sont si équivoques ! Il est si léger, si vain, si changeant, qu'il n'y a point de certitude qu'il soit, une heure après, ce qu'il est au moment qu'il vous parle : & puis, ma chère, je n'ai plus à présent de gardien ! plus de père, plus de mère ! il ne me reste pour appui que Dieu & ma vigilance ; & je n'ai aucune raison d'espérer un miracle en ma faveur.

Il faudra bien, Monsieur, lui ai-je dit en me levant, prendre enfin quelque résolution : mais remettons cette matière à demain.

Il auroit voulu m'arrêter plus long-temps. Je lui ai promis de le voir demain, d'aussi bonne heure qu'il le souhaiteroit ; & je lui ai dit que dans l'intervalle, il pouvoit penser à quelqu'endroit convenable, soit dans Londres, soit aux environs.

Nous nous sommes séparés assez paisiblement. J'ai employé le reste de la soirée à vous écrire, & je quitte la plume, avec l'espérance de trouver un peu plus de repos dans les heures qui restent de cette nuit, que je n'en ai goûté depuis long-temps.

CL. HARLOWE.

LETTRE XXXV.

Miſs CLARISSE HARLOWE à Miſs HOWE.

Lundi matin, 17 *Avril.*

QUOIQU'IL fût hier aſſez tard, lorſque je me mis au lit, j'ai goûté bien peu de repos. Nous ſommes en méſintelligence le ſommeil & moi : en vain je le recherche & lui fais ma cour, il ne veut pas ſe réconcilier avec moi. Je me flatte que les autres *irréconciliables* qui habitent le château d'Harlowe, jouiſſent de ces douceurs. Autrement ma faute ſeroit aggravée par leur inſomnie. Mon frère & ma ſœur, j'oſe le garantir, en ſont exempts.

M. Lovelace, qui eſt comme moi, très-matinal, m'a trouvée au jardin vers ſix heures. Après les complimens ordinaires, il m'a priée de reprendre le ſujet de la veille. Il étoit queſtion, m'a-t-il dit, d'un appartement à Londres.

Il me ſemble, lui ai-je répondu froidement, que vous m'en avez nommé un ; me trompé-je ?

Il eſt vrai, Mademoiſelle (obſervant ma contenance) ; mais c'étoit plutôt pour

vous assurer que vous y seriez bien reçue, que dans l'espérance qu'il pût vous plaire.

Je ne crois pas non plus qu'il me convienne. A la vérité, il n'est point agréable de partir pour Londres dans l'incertitude; mais être redevable à un de vos amis, lorsque j'ai besoin qu'on me croie indépendante de vous, & surtout à un ami chez lequel il faudroit prévenir mes parens de s'adresser, s'ils daignent me faire quelque réponse, il n'y auroit rien de plus mal vû.

S'il avoit parlé de ce logement, a-t-il répliqué, ce n'étoit pas dans l'opinion que je voulusse l'accepter. Il avoit voulu me confirmer seulement ce qu'il m'avoit dit, qu'il n'en connoissoit aucun qui me convînt. Votre famille, Mademoiselle, n'a-t-elle pas à Londres quelques gens d'affaires, ou quelques marchands, chez lesquels on pût trouver des commodités de cette nature? J'acheterois leur secret & leur fidélité à toute sorte de prix: les marchands, a-t-il dit, sont accoutumés aux petits gains, & ils tiennent plus à une pratique d'un scheling, qu'au casuel d'une guinée; cependant il ne refuseront ni l'un ni l'autre.

Les marchands qui fournissent ma famille, lui ai-je dit, feront sans doute les premiers qu'elle

qu'elle emploiera pour découvrir où je ſuis. Ainſi cette propoſition n'eſt pas mieux conçue que l'autre.

Notre entretien a duré long-temps ſur le même ſujet. Enfin, pour réſultat, il a écrit à un autre de ſes amis, nommé M. *Dolcman*, un homme marié, aiſé & de bonne réputation (j'avois excepté M. Belford), pour le prier de chercher un appartement ſimple, mais décent, (je lui avois dit comme je le voulois) compoſé d'une chambre à coucher, accompagnée d'une autre chambre pour un domeſtique, avec l'uſage d'une ſalle à manger ou de compagnie par le bas. Il m'a donné ſa lettre à lire; &, l'ayant cachetée devant mes yeux, il l'a fait partir auſſitôt par un de ſes gens qui a des affaires en ville, & qui doit nous rapporter la réponſe de ce M. Doleman.

Je verrai quel ſera le ſuccès. Dans l'intervalle, je me diſpoſe à partir pour Londres, à moins que vous, ma chère, ne oyez d'un avis contraire.

CL. HRALOWE.

LETTRE XXXVI.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Samedi. Dimanche. Lundi.

IL commence par le récit abrégé de ce qu'on vient de lire dans les sept dernières lettres de Miss Clarisse. *Il raconte ensuite à son ami, qu'ayant passé par le château de* Lawn, *en allant à la maison de* M. Hall (*car il avoue qu'il n'a pas été à* Windsor) *il y a trouvé des lettres de sa tante & de sa cousine, que Mde. Greme étoit prête à lui envoyer par un exprès. Il donne, d'après le récit de cette femme, les détails de la conversation qu'elle avoit eue dans la chaise avec Miss Clarisse*; (*) *& il lui persuade si bien sa passion & ses vues honorables, qu'elle écrit à sa sœur* Sorlings *la lettre qu'on a lue en substance dans celle de* Miss Clarisse *à* Miss Howe. (†) *Il continue en ces termes :*

Après l'avoir laissée de si bonne humeur à mon départ, j'ai été surpris de lui trou-

(*) Voyez Lettre XVII de ce volume.
(†) Voyez Lettre XXVIII de ce vol.

ver l'air ſi grave à mon retour, & de reconnoître à la rougeur de ſes beaux yeux qu'elle avoit pleuré; mais lorſque j'ai ſu qu'il lui étoit venu des lettres de Miſs Howe, j'ai compris facilement que ce petit démon l'avoit irritée contre moi. (¶) Il m'eſt facile de m'appercevoir que ma charmante eſt toujours plus chagrine lorſqu'elle reçoit, & qu'elle a lu quelque lettre de cette maligne femelle, que dans tout autre temps. Mais comme cette douce perſonne montre même alors plutôt un chagrin tranquille & paſſif, qu'un eſprit de reſſentiment & d'autorité, je me flatte qu'elle ſe contente de gémir ſur ſon ſort, ſans ſonger à intriguer pour en ſortir. Et quel feroit en effet le but de ſes intrigues à préſent? Lorſque je deviens un homme tout réformé, & que d'heure en heure mes mœurs s'épurent & ſe perfectionnent? Néanmoins il faut que j'imagine quelque moyen de ſurprendre le ſecret de leur correſpondance. — Seulement pour voir quel en eſt le ſujet: rien de plus (§). Mais c'eſt une entrepriſe qu'il n'eſt pas encore à propos de tenter. Une invaſion ſur un point ſi ſacré une fois découverte me ruineroit ſans reſſource. Cependant, je ne puis penſer, ſans un violent dépit, qu'elle ſoit à toute heure écrivant tout ce qui ſe

paſſe entr'elle & moi, & me voir, moi ſous le même toît qu'elle, & cependant tenu dans le reſpect & l'éloignement, ſans oſer pénétrer le fond d'une correſpondance, qui ſert peut-être à traverſer tous mes deſſeins.

Crois-tu, Belford, qu'il y eût un ſi grand mal à caſſer la tête au meſſager, lorſqu'il eſt chargé des lettres de ma belle, ou qu'il lui apporte celles de Miſs Howe? Entreprendre de le corrompre & n'y pas réuſſir, ce ſeroit me perdre entièrement. Cet homme paroît fait à la pauvreté, tranquille dans ſon état, & ayant l'air de s'y plaire, content de ſon pain quotidien, & n'aſpirant point à vivre demain plus largement qu'il ne vit aujourd'hui, ou qu'il n'a vécu hier. Un pareil homme eſt audeſſus de la tentation, (¶) à moins qu'elle ne ſe préſentât à ſes yeux ſous la forme de la confiance & de la vérité en perſonne. Quel moyen de corrompre un miſérable qui eſt ſans déſirs & ſans ambition? (§) Cependant, le coquin ne vit qu'à demi, & languit ſous cette moitié de vie. Si j'achevois de le tuer, ſerois-je reſponſable d'une vie entière? (¶) Mais au diable le manant! laiſſons le vivre. Si j'étois roi, ou miniſtre d'état, ou un Antonio Perez (*), ce ſeroit

(*) Antoine Perez, premier miniſtre de

une autre affaire. Et pourtant en y réfléchiſſant, ne ſuis-je pas, comme on dit, un libertin, un roué? Et qui a jamais vu un roué arrêté par aucun obſtacle? — (§) Tu ſais, cher ami, que la plus grande partie de ma méchanceté eſt une vapeur, qui ſert à montrer mon talent pour l'invention, & à prouver qu'il dépendroit de moi d'être méchant, ſi je le voulois.

(¶) *Lorſqu'il en eſt à l'endroit où Clariſſe, avec un ton & un geſte d'ironie & lui faiſant une révérence, lui dit: excuſez-moi, mon cher M. Lovelace, ſi j'ai du penchant à bien juger de mon père*, (lettre 29 de ce vol.) *Il fait de ſon air & de ſes manières, un portrait avantageux, en ces termes:*

J'ai eu bien de la peine à m'empêcher de la prendre dans mes bras, en dépit de l'orage qui auroit infailliblement fondu ſur moi...., tant d'eſprit, tant de beauté, tant de vivacité, une promptitude de conception & de pénétration ſi ſurprenante! O Belford; elle ne ſera jamais à d'autre homme qu'à moi. Je conçois à préſent, &

Philippe II, Roi d'Eſpagne, fit aſſaſſiner, par ſes ordres, Dom Juan d'Eſcovedo: mais ſa lâche obéiſſance cauſa ſa ruine; & ſon perfide maître, plus vil que lui, l'en punit. *Gedde.*

j'excuse l'ordre d'Hérode de faire périr Mariamne, s'il ne sortoit pas en vie de son entrevue avec César: car, moi, si je savois qu'il fût seulement probable qu'un autre homme dût posséder cette charmante créature, même après ma mort, cette pensée suffiroit pour me porter à lui couper la gorge, fût-il un prince. Je pourrois bien passer dans l'esprit de ma belle pour un rapide & fougueux amant; & il se pourroit qu'elle m'en goutât encore moins: mais toutes les femmes que j'ai rencontrées jusqu'à présent, aimoient à susciter un orage, & à en jouir; & jamais cela n'est arrivé que je n'en aie su jouir aussi — que le ciel veuille seulement nous conduire heureusement à Londres!

M. Lovelace décrit ensuite son violent transport, lorsqu'il a saisi sa main; & que par l'extravagance de sa passion, il lui a causé tant de frayeur. (Lettre 29 de ce vol.

Les ténèbres & la lumière, lui dis-je avec un serment, se confondroient à son gré. Il n'étoit rien d'impossible à son talent de persuader: je n'étois que vice & crime: elle étoit toute perfection. Et je m'emparai de sa main, & je la dévorois plutôt que je ne la baisois: il y avoit, j'imagine, dans mon air & mes transports, une sorte

de frénéſie qui la jetta dans une frayeur pareille à celle qu'éprouva peut-être Semelé, lorſque le maître du tonnerre, dans toute ſa majeſté, environné de dix mille miroirs ardens, étoit près de la réduire en cendres.



Sans un certain preſſentiment ſiniſtre qui s'éleva dans mon cœur; & ſi je ne m'étois pas rappelé, dans le moment même, qu'elle n'étoit pas ſi fort en ma puiſſance, qu'elle ne pût très-bien me quitter à ſa volonté, ayant plus d'amies que moi dans cette maiſon; je lui aurois fait dans l'inſtant des offres, qui auroient tout décidé, d'une façon ou d'une autre. — Mais craignant d'avoir montré des intentions trop claires dans mon tranſport, je lui ai donné une autre tournure. — Mais la charmante ne ſongeoit guère à quel danger elle ou moi nous avons échappés, & que l'événement eût fait voir, dans cet accès ſoudain de paſſion qui a manqué de me jeter dans ſes bras. — Elle étoit née, lui ai-je dit, pour me rendre heureux, & pour ſauver mon ame.

Il donne ici la ſuite de ſon véhément diſcours, à-peu-près dans les mêmes termes que l'a rapporté Clariſſe. — *Et il continue ainſi:*

Je vis qu'elle étoit effrayée : & elle auroit eu sujet de l'être, si Londres eût été le lieu de la scène, & surtout cet endroit de Londres, où je me propose de la conduire. Elle m'a confirmé dans la crainte que j'avois de lui avoir causé une trop vive alarme: elle m'a dit, qu'elle voyoit ce qu'elle devoit penser de mon prétendu respect pour les loix qu'elle m'avoit prescrites ; & qu'elle prendroit ses mesures en conséquence, comme je m'en appercevrois bientôt. Qu'elle étoit offensée de la violence de mes manières, & que si j'avois quelque prétention à son estime, il falloit me retirer dans l'instant, & la laisser à ses réflexions.

Elle a prononcé ce discours d'un ton qui m'a fait sentir qu'elle vouloit être obéie; & comme je m'étois écarté du rôle de douceur & de politesse que je m'étois tout récemment prescrit avec elle, je crus qu'en effet une prompte obéissance étoit la meilleure manière d'expier mon écart. Et j'ai bien senti, par sa colère & ses rebuts, que j'avois moi-même besoin de prendre quelque temps pour me recueillir. Je l'ai quitté sur-le-champ avec la même vénération qu'en montreroit un sujet suppliant en s'éloignant de la présence de son souverain. Mais, oh! Belford, si elle avoit seu-

lement montré la moindre patience avec moi. — Si elle m'avoit feulement fait foupçonner qu'elle pourroit me pardonner cette ardeur initiatoire? — Sans doute elle ne fera pas toujours auffi bien gardée. Il ne m'a fallu qu'un moment de folitude & de réflexion, pour fentir que j'avois plus d'à moitié démenti le rôle que je m'étois nouvellement impofé. Tu vois qu'il eft extrêmement difficile à un honnête homme de garder fon déguifement. Le poëte a bien eu raifon de dire: " chaffez la nature par „ la porte, elle rentrera par la fenêtre. „ Je me fuis rappelé, que ce qu'elle avoit exigé, faifoit réellement partie de fes volontés qu'elle m'avoit déclarées avant de quitter la maifon de fon père, & pour lefquelles j'avois prétendu, dans une autre occafion (pour humilier un peu fon orgueil) avoir le plus inviolable refpect. Et en me rappelant fes mots; *qu'elle alloit prendre fes mefures en conféquence*, j'ai formé la réfolution de lui facrifier plutôt un bras ou une jambe pour me réconcilier avec elle, avant qu'elle eût le temps de fe déterminer à de nouveaux projets. Que dans cet inftant les lettres de ma tante & de ma coufine font arrivées bien à propos!

❦

J'ai envoyé meffage fur meffage, pour

implorer la permiſſion de reparoître en ſa préſence ; mais elle veut finir une Lettre qu'elle écrit a Miſs Howe, avant de conſentir à me recevoir. — C'eſt ſans doute pour lui faire le récit de la ſcène qui vient de ſe paſſer.

Malédiction ſur la tyrannie de cette fille perverſe ! Comme elle me fait acheter & attendre une humble audience, quoiqu'il y ait déjà quelque temps qu'elle ait fini d'écrire. Un Monarque à mes genoux & demandant grâce pour elle, ne l'obtiendroit pas de moi, ſi je puis parvenir à la tenir dans Londres.... Oh ! Belford : je crois que je me ſuis mordu les lèvres de dépit : mais elle pourra un jour mordre les ſiennes juſqu'au ſang.

M. Lovelace lui fait dans un autre moment le récit de ſa réception & de la converſation qu'ils ont eue enſemble, & qu'il eſt inutile de répéter, parce qu'il eſt le même, au ſtyle près, que celui qu'en a fait Clariſſe. (§)

Il raſſemble ici diverſes expreſſions de Miſs Clariſſe *qui ont vivement piqué ſon orgueil, telles que celles-ci* : qu'il connoît peu les bienſéances, qu'elle croyoit inſéparables d'un homme de naiſſance & d'éducation ; qu'il n'eſt pas auſſi accompli qu'il s'imagine l'être, &c. *avec menace de*

s'en ressouvenir dans l'occasion. Il s'applaudit de ses propositions, qu'il reconnoît pour autant de ruses, après avoir cité celle d'emprunter une servante de Miss Howe *jusqu'à l'arrivée* d'Hannah. *Il continue:*

Tu vois, Belford, combien ma charmante est éloignée de croire que Miss Howe même n'est qu'une marionette, que je fais danser sur mes fils-d'archal, par des ressorts de la seconde ou de la troisième main. Tromper & faire mouvoir à mon gré deux femmes de cette espèce, qui s'imaginent tout savoir; tirer parti de l'orgueil & de la malignité des vieilles têtes de l'une & l'autre famille, pour leur imprimer le mouvement qu'il me plaît; & les jouer, en un mot, tandis qu'elles croient me mortifier beaucoup; quelle charmante vengeance! Et que dis-tu, de ma divine, qui, lorsque je parois douter si son frère n'est pas le moteur caché du ressentiment de Mde. Howe, me répond qu'elle craint bien qu'il ne le soit; parce qu'autrement son oncle n'auroit pas enflammé Mde. Howe contr'elle: la chère petite! quelle innocence!

Ne va pas non plus jusqu'à m'attribuer les ressentimens & la malignité de sa famille. Elle est toute dans leurs cœurs. Je ne fais qu'employer leurs matériaux. Si je

les abandonnois à leurs méchantes imputations, peut-être leur vengeance s'exerceroit-elle par le fer & le feu, c'eſt-à-dire, par le poignard caché, ou par le miniſtère de la juſtice, & ce qui s'enſuit; (¶) je ne fais que diriger la foudre, & lui montrer où elle doit frapper, ſans le bruit du tonnerre, ou en d'autres termes : je guide à propos les effets de leur haine, mais la cauſe eſt dans leurs cœurs mal-faiſans, & je ne fais un peu de mal, que pour en prévenir beaucoup plus. (§)

Enſuite il triomphe ſur ce que Clariſſe *a parlé de Londres.*

Il falloit l'amener à propoſer elle-même la ville de Londres. C'eſt ce qui m'a fait reparler de Windsor. Quand tu voudras qu'une femme faſſe une choſe, ne manque jamais de lui en propoſer une autre. Voilà les femmes. Les voilà, ſur ma damnation! Tu le vois, ami. Elles nous mettent dans la néceſſité de jouer le double avec elles; & lorſqu'elles s'en trouvent les dupes, elles crient vengeance ſur l'honnête homme qui les a vaincues avec leurs propres armes.

J'ai eu peine à me contenir. Je ſentois mon cœur s'enfler; j'étouffois de joie. Allons, allons, modérez-vous, trop impétueux tranſports, me ſuis-je dit à moi-même.

même. Une ſoudaine envie de touſſer eſt venue à mon ſecours. Et recommençant à tourner les yeux vers elle, de l'air le plus indifférent, comme une jeune fille à une première queſtion depuis long-temps déſirée, & qui en attend d'autres après, j'ai écouté tout le reſte de ſon diſcours, & lorſqu'elle a eu fini, au lieu de lui parler de Londres, je lui ai propoſé de faire venir ſa Mde. Norton.

Comme j'étois bien sûr qu'elle craindroit de m'avoir obligation, j'aurois pu lui propoſer de faire tant de bien à cette femme & à ſon fils, que cette ſeule raiſon l'auroit décidée à tout refuſer de moi pour eux: non pas, comme tu te l'imagines bien, que je veuille éviter la dépenſe; mais il ne faut penſer à rien moins qu'à lui accorder la compagnie de ſa Norton. J'aimerois autant voir auprès d'elle ſa mère ou ſa tante Hervey. Hannah, ſi ſa ſituation lui eût permis de venir, m'auroit moins embarraſſée. Pourquoi entretiens-je, à la campagne, des coquins de valets oiſifs, ſi ce n'eſt pour leur faire faire l'amour, & les marier même avec celles que je juge à propos de leur faire épouſer?

(¶) Et après tout, quand j'y ſonge, la préſence de ſa Norton, ou de ſa tante, ou même de ſa mère, ne ſauveroit pas la

chère créature, si j'avois décrété sa chûte. Que la partie est inégale pour une femme modeste & vertueuse, quand elle se jette sous la puissance d'un libertin ? La délicatesse & le cérémonial des bienséances servent toujours à sortir d'embarras avec une femme de ce caractère. Elle ne peut franchir le pas où l'arrêtent la décence & une pudeur délicate. Il n'y a que ces impudentes friponnes qui ne se font aucun scrupule de nommer le ministre & l'autel, avant que vous leur en disiez un mot, & qui, une heure après, se déshabillent, & vont au lit les premières avant l'époux, qui doivent s'aventurer à s'évader avec un homme. (¶)

Ma foi, je suis en beau chemin à présent. Chaque heure ne peut qu'augmenter mes progrès dans les affections de cette fière beauté. J'ai porté l'impolitesse au point précisément nécessaire pour me rendre redoutable, & pour lui faire connoître que je ne suis point un amant langoureux. Les moindres civilités doubleront désormais mon crédit. Le premier pas que j'ai à faire, est d'obtenir l'aveu d'une flamme naissante, ou du moins d'une préférence qu'on m'accorde sur tous les autres hommes; après quoi mon heureux moment ne sera pas éloigné. Une préférence recon-

nue sanctifie toutes les libertés. Une liberté en engendre une autre. Si ma déesse me traite d'homme peu généreux, je la traiterai de cruelle. Les femmes aiment à s'entendre nommer cruelles. Combien de fois, pour flatter leur orgueil, leur ai-je reproché de la cruauté, au moment même où j'obtenois tout d'elles, parce que je savois que l'orgueil d'une belle en est flatté?

Lorsque j'ai proposé ton appartement, pour confirmer que je n'en connoissois aucun qui lui convînt, mon unique vue étoit de lui donner quelque sujet d'alarme; car je n'avois pas plus d'intention sérieuse, qu'elle n'a montré de goût pour ma proposition. Mde. Osgood est une femme trop vertueuse, & qui feroit bientôt son amie plus que la mienne; mais je voulois lui faire prendre une haute idée de sa propre pénétration. Mon plaisir, lorsque je creuse une fosse, est d'y voir tomber ma proie d'un pied sûr & les yeux ouverts. Un homme qui la contemple d'en-haut, est en droit de dire alors: Oh, oh, ma charmante! par quel hasard êtes-vous là?

Il m'arrive, à l'instant de nouveaux avis de mon honnête Joseph. Tu sais l'aventure de la pauvre Miss Betterton de Nottingham. James Harlowe intrigue pour rallumer contre moi le ressentiment de cette

famille. Tous les Harlowes n'ont rien épargné, depuis quelque temps, pour approfondir la vérité de cette hiſtoire: mais les inſenſés ont enfin réſolu dans leur malice, d'en tirer parti, s'ils le peuvent. Ma tête s'occupe à faire de mon ſot de James un eſprit ruſé & un joli garçon, dans la vue d'avoir plus de gloire à faire tourner toutes ſes ruſes à mon avantage; car je ſuppoſe que ſa petite ſœur tend à m'éloigner d'elle, & à me congédier auſſitôt que nous ferons à Londres. Je te communiquerai, lorſqu'il en ſera temps, la Lettre de Joſeph & celle que je vais lui écrire (*). Etre informé à temps du mal qu'on médite, c'eſt aſſez, avec moi, pour le faire avorter, & le faire retomber ſur la tête de ſon auteur.

Joſeph fait encore le ſcrupuleux à la rage : mais je ſais qu'il ne cherche, par ſes délicateſſes, qu'à groſſir le mérite de ſes ſervices. Ah, Belford, Belford, quel vil amas de corruption que la nature humaine, dans le pauvre comme dans le riche!

(*) Voyez les Lettres XII & XIII du Tome cinquième.

Fin du Tome quatrième.

TABLE

DES SOMMAIRES

Du Tome Quatrième.

Lawrance, l'autre de Miss Montaigu. Elle s'étonne qu'il ne lui ait pas donné connoissance de ces Lettres auparavant, lorsqu'il devoit savoir quelles lui causeroient de la satisfaction.

LETTRE XXXII. XXXIII. XXXIV. & XXXV. Clarisse à Miss Howe. *Sur le contenu des lettres de Lady Betty & de Miss Montaigu. Clarisse est mieux disposée pour M. Lovelace. Il propose indirectement le mariage : mais sans donner de suite à sa proposition, sous prétexte de sa crainte de déplaire. Elle le presse sérieusement de s'éloigner d'elle, & pourquoi?* Il applaudit à ses raisonnemens. *Ses réponses badines aux questions sérieuses qu'elle lui fait.— Il avance différentes propositions. Il offre de lui amener Mde. Norton auprès d'elle. Clarisse est prête à se reprocher ses soupçons & sa défiance : mais* elle donne ses motifs pour se tenir ainsi sur ses gardes. *Il écrit de son consentement à son ami Doleman, de lui chercher un logement pour elle dans Londres.*

XXXVI. Lovelace à Belford. *Il se glorifie de ses inventions. Description avantageuse de la conduite de Clarisse. Son transport de joie sur ce qu'elle parle d'aller à Londres. Il n'y a, dit-il, que des* filles impudentes, *qui consentent à fuir avec un homme. Ses vues, ses complots & ses desseins.*

Fin de la Table du Tome Quatrième.

